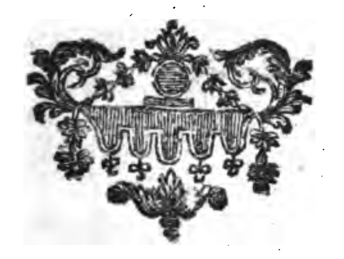



CHOLMONDELEY LIBRARY
Case
H
Shelf
5
no
10


OXFOR

NOUVEAUTÉS
DEDIÉES
A GENS DE DIFFERENS ETATS,
DEPUIS LA CHARRUË JUSQU'AU SCEPTRE.

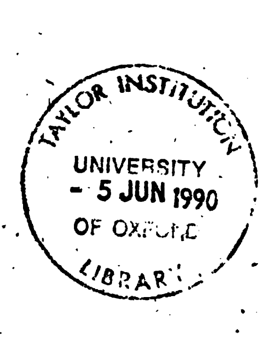
TOME II.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXIV.

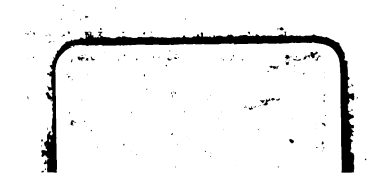
Avec Approbation & Privilege du Roy.



TABLE

DES TITRES DES CHAPITRES
du II. Tome.

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



NOUVEAUTÉS
DEDIÉES
A GENS DE DIFFERENS ETATS,
DEPUIS LA CHARRUË JUSQU'AU SCEPTRE.

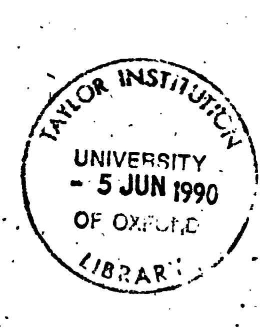
TOME II.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 5 JUN 1990
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

DES TITRES DES CHAPITRES du II. Tome.

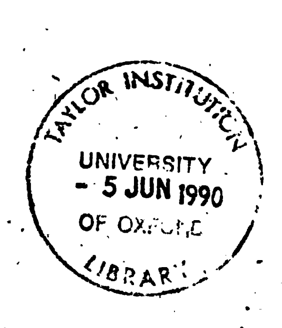


Fin de la Table des Titres des Chapitres.

TABLE

DES ARTICLES
du II. Tome.

ARTICLES.



TABLE

DES TITRES DES CHAPITRES du II. Tome.

EPISTRES DEDICATOIRES.

Fin de la Table des Epiſtres dedicatoires.

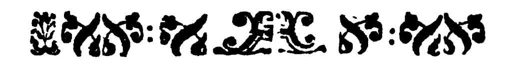


TABLE ALPHABETIQUE

des Professions de ceux à qui les Epistres Dedicatoires sont adressées.

Fin de la Table Alphabetique.



NOUVEAUTEZ

DEDIE'ES

A TOUS E'TATS.

EPISTRE

A VIVOTEL, *Ecclesiastique.*



Vous sçavez, & nous sçavons tous, qu'il faut que vous

viviez de l'Autel; mais vous devez ſçavoir auſſi, & nous ſçavons tous parfaitement, que la vie, ou plûtôt, la ſubſiſtance que vous avez droit de tirer de l'Autel, ne doit pas eſtre magnifique, ſomptueuſe voluptueuſe, abondante en ſuperfluitez; & enfin, ne doit reſſembler en rien à ce qu'on appelle vie mondaine. Vous me direz peut-eſtre, que ce n'eſt pas l'ordinaire des Epitres Dedicatoires de donner des avis & de faire des remontrances. J'avouë que cet uſage n'eſt point du tout établi; mais faites reflexion, je vous prie,

que je vous regarde comme un de mes amis les plus intimes, & que, par conſequent, il ne me conviendroit pas, ainſi qu'il arrive preſque toûjours dans la pratique des Dedicaces, de vous donner de ces loüanges vagues qui ne ſont fondées ſur rien. Je vous louërai, ſi vous voulez ſur vôtre naiſſance, ſur vôtre eſprit, ſur vôtre doctrine; mais à preſent que vous venez d'entrer dans un état qui demande une perfection éminente, permettez que je differe de vous loüer, juſqu'à ce que vous m'aïez donné des preuves de bonne con-

duite dans cet état ; c'eſt ce que j'attends ; j'y compte même beaucoup ; comptez auſſi ſur mon amitié, & que je continuë d'être,

Vôtre, &c.

XXXV.

COMBIEN? COMPTEZ.

(133.) UNE Dame venoit de perdre un Procès. Que de sanglots elle poussoit ! Que d'imprécations elle faisoit contre les Juges, qui par la plus criante injustice (selon elle & selon le langage ordinaire des Plaideurs perdans) l'avoit réduite presque à la mendicité ! Un de ses Parens les plus proches, touché sensiblement de la voir si affligée, la prend par le menton, & lui pressant en même tems les deux joues avec une tendresse affectueuse, mais trop violente, fait sortir & sauter de sa bouche

un ratelier de dents les mieux rangées, les plus blanches & les plus artistement taillées, qui aïent jamais été enchaſſées dans des gencivès ; & cela ſe fait en preſence de quelques femmes, qui lui portoient grande envie, parce qu'elles n'étoient pas ſi bien *dentées*. Jugez ſi ce ne fut pas un ſurcroît d'affliction encore plus accablante que celle de la perte du Procès.

(134.) B** Je parlois un jour à *Jamcourt* des Anciens qui diſoient par proverbe, NE PARFUMEZ POINT LA NOURRITURE. Et ſur ce que je lui avoüois ſincerement, que je n'en ſçavois pas la raiſon ; comme il ne veut jamais demeurer court, mais, qu'il ne cherche qu'à ſe montrer plus habile que tous les autres, » il me donna celle-ci : Cela » marque, dit-il, que nous ne

»devons pas faire un Dieu de
»nôtre ventre, puisque dans
» tous les temps & presque chez
» toutes les Nations, quand on
» a fait des sacrifices à quelque
» *Divinité*, on y a mêlé des par-
» fums.

R** Cette raison est aussi platte qu'une quittance d'un sol.

B** Par rapport à *Jamcourt*, Elle vaut de l'or; car pour peu qu'il moralise (bien ou mal, n'importe) il est très-content de lui-même, & se flatte que les autres le sont aussi, ou du moins doivent l'être.

R** Cela étant, il fait donc des Déesses de ses idées, car il les parfume beaucoup.

(135.) Il y a des gens qui ne cherchent à s'élever, que pour se rendre considerables par le mal qu'ils pourront faire. (S. Real.) Le Dialogue qu'on va

lire le montre & le prouve.

B** Vous voilà enfin parvenu à cette élevation que depuis plusieurs années vous avez prise pour le terme de toutes vos démarches. Parlez-moi de bonne foi. N'est-il pas vrai que vos premiers pas tendent aux reformes les plus severes?

M** Hé, mais. . . . .

B** C'est-à-dire, que je devine juste. Peut-on se tromper à cet égard, quand on considere aussi constamment que moi ce qui se passe d'ordinaire dans les nouveaux établissemens? j'ai souvent remarqué, par exemple, que si un homme achete une Maison fort belle & fort reguliere; la premiere chose à quoi il songe, c'est d'y mettre du sien, je veux dire, d'en reformer du moins les portes & les fenestres, d'en changer les appartemens, d'en

allonger les enfilades, se persuadant qu'il a un bien meilleur goût que ceux qui l'ont habitée avant lui; pour peu que ses finances le lui permettent, il travaille à y mettre tous sens dessus dessous.

M** Quoique vôtre comparaison cloche un peu, je veux bien l'admettre, comme si elle marchoit fort droite, & sur ce pied, y répondre.

B** Voïons ce que vous avez à dire.

M** Le voici. N'est-il pas juste que je souhaite qu'on sçache, non seulement à present que je suis dans la place qu'un Grand vient de m'accorder, mais que la posterité en soit encore instruite? Cela n'arriveroit peut-estre pas, si je n'ajoûtois point certaines reformes dont on ne s'est pas encore avisé.

B** Je vous entends. Pour mieux faire sentir que vous êtes dans cette place, vous voulez que ceux qui dépendent de vous, en souffrent; sans cela, vôtre autorité vous paroiſtroit languiſſante.

M** Paroles que tout cela, & qu'on ne doit point écoûter, puiſqu'elles ne tendent qu'à combattre une reformation, dont un certain monde a aſſûrément très-beſoin.

B** Avec vos Loix reformatrices, vous ſerez ſi inſupportables à ceux que vous voudrez y ſoûmettre, qu'ils ſe feront peut-être une perfection d'y déſobéïr autant qu'il ſera en leur pouvoir. Croïez-moi, commencez, continuez & finiſſez, s'il vous eſt poſſible, par vous faire aimer, & comptez, qu'on ſe fera un plaiſir de rem-

plir les devoirs établis; peut-être même demandera-t-on que vous en établissiez de nouveaux, tant on sera gracieusement sensible à ce qui viendra de vous.

M** En tout cas, je trouve que le plus sûr est d'en établir, avant que d'attendre que l'on m'en prie. Je suis fort indigné contre les relâchemens.

B** Ajoûtez, que vous aimez naturellement à faire souffrir. Ce n'est pas la perfection que vous avez principalement en vûë; c'est la satisfaction de vôtre temperament que vous cherchez en persecutant les imparfaits. L'affliction, les souffrances des autres sont pour vous comme un fleuve, à la verité, plein d'amertume, où vous nagez avec délice, & que vous regardez comme le bain le plus propre pour rafraîchir vôtre bile.

M** Vous ne m'épargnez pas, à ce que je vois.

B** A Dieu ne plaiſe que j'épargne un ami, à qui perſonne ne fait pitié ; un homme, dis-je, qui fait conſiſter la prudence, à trouver les moïens de tourmenter ; la juſtice, à imaginer des prétextes, pour ôter le bien aux autres & les réduire dans la miſere ; l'heroïſme, à ne ſe laiſſer jamais fléchir en faveur des malheureux ; enfin, la vertu la plus parfaite, à regarder la miſericorde comme une qualité indigne d'un honnête homme.

M** Le nombre des méchans eſt ſi grand, qu'il y a peu d'occaſions où l'on puiſſe legitimement excercer cette miſericorde.

B** Vous ſeriez bien fâché que ce nombre fût plus petit ; car ce ſeroit une vie trop triſte

pour vous que de n'avoir pas occasion d'exercer des duretez.

M** Selon vous, il ne faut donc point punir.

B** Selon moi, il ne faut point aimer à punir; voilà ma maxime, & elle est d'autant plus équitable, que l'humanité en fait le fondement. A la verité, elle n'est pas du goût de ces esprits farouches qui ne respirent que le sang, le feu & les tortures. Aussi, font-ils horreur au Genre humain; on ne les aborde qu'avec autant de fraïeur, que si l'on alloit à la rencontre des Tigres & des autres bestes les plus cruelles. Ils sont autant à craindre, que ces fleaux qui ne semblent être envoyez que pour la desolation de toute la terre. Certes, si l'on ne les extermine pas, c'est qu'on n'est pas en pouvoir de le faire impunément.

M** Mon bon-homme, je conjecture de vos emportemens outrez contre la severité, que vous faites profession d'une morale bien relâchée.

B** Mon méchant homme, je veux dire, mon homme malfaisant, je conclus de vôtre temperamment cruel, que vous courez de grands risques. Il est vrai que vous faites trembler bien des gens qui s'attendent de vous voir fondre sur eux pour leur enlever leurs biens, leur honneur, même leur vie, pour peu que vous trouviez ou que vous vous imaginiez trouver quelque dérangement dans leur conduite, qui autorise les coups du glaive que vous tenez toûjours levé pour frapper. Mais ne tremblez-vous pas à vôtre tour, voyant tant de gens persuadez qu'ils seront immanqua-

blement perdus, s'ils ne vous perdent? Nous sommes amis; c'est pourquoi je vous parle à cœur ouvert; si vous vous en fâchez, tant-pis pour vous.

M** N'avez-vous point d'autres ouvertures de cœur à me faire?

B** J'en ai bien d'autres, mais je les réduis toutes à celle-ci; c'est de vous bien persuader, que telle puissance vous met en œuvre, qui ne laisse pas de vous regarder comme un objet digne de mépris. Vous sçavez, sans doute, que, si dans de certaines necessitez pressantes, on met en usage les trahisons, on a en même tems en horreur les traîtres. Apprenez encore, que c'est par la même raison qu'on déteste ceux qui font du mal, quoiqu'on ait sujet d'exiger qu'on en fasse.

M** Vous avoüez donc, qu'on

a quelquefois ſujet de faire du mal?

B** Cela eſt vrai; indignes ſont ceux qui ſe preſentent pour être l'inſtrument, ou qui étant recherchez pour une ſi odieuſe fonction, ne mettent pas tout en uſage pour la rejetter. Laiſſons ce mépriſable Métier à ces ames mercenaires, à ces miſerables qu'un lâche eſprit d'interêt, ou qu'une privation des choſes neceſſaires à la vie, excite à embraſſer indifferemment toutes ſortes de Profeſſions, pourvû qu'ils y trouvent du profit.



EPISTRE

A TEDION, *Moine*.



J'espere que vous ne trouverez pas mauvaise la hardiesse que j'ay d'aller troubler vostre solitude ; j'en suis d'autant plus persuadé , que soit que vous vous ennuyez dans vostre Convent , soit

que vous y ayiez bien des affaires, il me ſemble que vous n'eſtes pas fâché qu'on vous tire de vôtre Cellule, ou qu'on vous y aille tenir compagnie. Recevez donc de bon cœur l'offre que je vous fais. Si vous aimez à aller & venir; quand vous ne pourrez pas vous contenter à ces égards, du moins aurez-vous la ſatisfaction de voir voſtre nom courir dans le monde, ſi l'ouvrage que je vous dédie a le bonheur d'y eſtre bien reçû. Je ſuis

Vôtre, &c.

XXXVI.

ME-VO-FA SOU.

(136.) SI vous n'avez point de memoire, croyez-moi, ne faites point assaut d'esprit avec ces gens qui se ressouviennent aisément de tout ce qu'ils ont vû, lû & entendu dire. Vous pensez bien, vous raisonnez fort judicieusement, vous estes capable d'entretenir agréablement les plus sages, en ne donnant que ce qui est de vostre crû ; mais je vous avertis que malgré des avantages veritablement dignes d'estime, vous paroistrez ignorant, bête, butort, si vous vous faufilez avec ceux qui

sans donner rien du leur, ne laissent pas de briller, de surprendre, de dominer, pourveu qu'ils rapportent les pensées, les faits & les dits des autres. Ce sont les Sçavans à la mode, & qu'on écoute le plus volontiers. Un Vers de Juvenal, un trait d'histoire, un Madrigal nouveau, une Avanture moderne, des antedotes de familles, tout cela ravit, & tient les Auditeurs de telle sorte par les oreilles, qu'ils n'ont point d'oüie pour toute autre chose. Je vous le dis pour la troisiéme fois, si vous ne voulez point passer pour sot, ne raisonnez point en presence de ces gens-là. Je regarde un homme, sans memoire, comme une écritoire sans plume.

(137.) P** J'estois sans doute, né pour voyager, car je suis infatigable dans cet exercice, chose

admirable & ſans exemple ! Il y a quelque tems que je vins d'Amiens icy (à Paris) en trois jours. B** vous eſtiez donc monté ſur un Canard.

P** Il n'y a Canard qui tienne, ce que je vous dis eſt très-veritable.

B** Vous voulez apparemment allonger le proverbe qui dit, *à beau mentir qui vient de loin*, car ſur voſtre parole, on peut ajoûter en une maniere, & *qui vient de près*.

P** Je vous admire de ne vouloir pas me croire ! Eſt-ce que vous m'avez jamais trouvé menteur, moy qui regarde le menſonge comme l'étiquete d'un mal-honnête homme ? B** Il y a de certains menſonges que les Caſuites appellent *joieux*, *mendacia jocoſa*, qui ne derogent point à la probité. S'ils luy

étoient contraires il faudroit conclure que les Fabulistes, les Poëtes, & les Romanciers, sont de grands fripons.

(138.) Plaisant & ridicule scrupule ! Un Cuisinier ne vouloit point absolument farcir aucune viande, parce que les Farceurs sont excommuniez tous les Dimanches au Prône. A propos de Farceurs & de Comediens excommuniez, une reflexion m'a toûjours embarrassé. J'ai dit souvent en moi-même, pourquoy faire tant de Livres contre les Spectacles, pour fulminer anathême contre ceux qui les representent ? Que n'en faisoit-on un seul, adressé au Prince, si éclairé dans les devoirs de sa Religion, & fidele à les mettre en pratique, pour luy prouver qu'il ne devoit point souffrir les Comediens dans ses Etats; &

qu'il eſtoit dans l'obligation de leur oſter leurs Penſions ; cela auroit abregé bien du chemin, & l'effet qu'on recherchoit, en eût eſté produit plus efficacement, que de tous les raiſonnemens qu'on a faits. Qu'on ne diſe pas qu'on n'oſoit, car on ne riſquoit rien avec un Prince ſi religieux. De plus, quand il s'agit de choſes qu'on traite d'importantes pour la conſcience, il faut oſer.

(139.) *Gracine* eſt également aimable par ſa beauté, & par ſa ſageſſe. En même qu'elle a commencé le cours de ſa ſeiziéme année, ſa mere a commencé auſſi de la produire dans le monde ; mais avant que de la mener avec elle pour rendre quelque viſite, elle prend une précaution auſſi cruelle que bizarre. Elle ne manque point de cher-

cher quelque prétexte pour luy faire une querelle. Des paroles dures, elle vient aux voyes de fait, en luy donnant force soufflets. De sorte que cette pauvre Demoiselle arrose de ses larmes tout le chemin qu'elle fait depuis le logis de sa grondeuse de mere, jusqu'au lieu où elles doivent se rendre. Voicy deux raisons de cette souffleterie. La premiere, parce que sa fille en a le teint plus vif & plus vermillonné : & la seconde, parce qu'on ne peut pas voir une plus belle pleureuse. Je sçai de la mere même ces deux raisons. En vain luy ai-je representé, pour arrêter cette extravagance, qu'outre que c'est une conduite des plus injustes, de maltraiter ainsi une innocente, c'est qu'il peut arriver que cet air de châtiment nuira à l'établissement de

sa

ſa fille. Qui eſt-ce qui ne croira pas, luy ajoûtai-je, ou qu'elle s'attire ces mauvais traitemens par le dérangement de ſes mœurs, ou du moins, que vous eſtes d'un temperament ſi violent, qu'il eſt difficile de vivre en repos avec vous; Cette remontrance n'a produit aucun effet; & ainſi, les ſoufflets ont eſté leur train. Cette hiſtoire apprend que les belles ſouffletées & pleureuſes ne ſont pas toûjours condamnables.



EPISTRE

A BLETURDE, *Magistrat.*



Rendre & faire rendre, autant promptement qu'on peut, à un chacun ce qui lui appartient, c'est en cela que consistent les principaux devoirs d'un veritable Magistrat. Comme je vous ai toû-

jours vû très-exact à vous acquitter de ces devoirs, & qu'ainsi, je me sens obligé par le même principe de vous rendre aussi ce qui vous est dû à cet égard, j'ai longtems cherché une occasion de m'en acquitter. C'est pour cela que je vous offre cette petite partie de mes Ouvrages. A dire vray, je n'ay qu'un très-médiocre contentement de cet acquit, car pour le rendre entier, je voudrois, afin de faire mieux & publiquement connoistre vostre mérite, pouvoir vous nommer icy, sans déguisement. Mais la severité de

vostre modestie me le défend ; je me réduits donc à vous assûrer que je suis & seray toute ma vie ,

Vostre , &c.

XXXVII.

TRUPAL & PHILAGION.

(140.) TRUPAL, que j'aime & que j'estime, parce qu'il mérite veritablement d'estre aimé & estimé, *Trupal*, dis-je, jeune homme, j'entends de l'âge d'un ex-Ecolier, qui commence à se donner des airs d'espece de petit Maistre, ou plûtôt, de grand garçon, proposa un jour à deux de ses jeunes Amis de faire une promenade d'aprés-dîné à la Campagne; La proposition fut acceptée du meilleur cœur du monde, je veux dire, avec cette joye que les jeunes

gens ressentent, quand il se presente une partie de plaisir, qui les éloigne de ceux qui font attention sur leur conduite. Ils sortent donc de la Ville, bien resolus de se divertir de leur mieux par le secours de quelque petit argent que chacun avoit dans sa poche, & qui pouvoit fournir la dépense d'une collation digne d'eux, & proportionnée à leur appetit. Voilà donc nos voyageurs en Campagne, marchans si legérement, qu'il sembloit que leurs pieds ne touchoient pas à terre. Comme ils marchoient fort vite, (car les jeunes gens sont toûjours pressez, sans sçavoir pourquoi) & qu'il faisoit chaud ce jour-là, malheureusement, ils se trouverent au bord d'une Riviere qui ne paroissoit couler & presenter son eau que pour les con-

vier à se jetter dedans, afin qu'ils y trouvassent le rafraîchissement dont ils avoient besoin. A la vûë d'un spectacle si attrayant dans une telle necessité, » Nous avons bien chaud, dit » *Trapal* à ses Camarades, baignons-nous, voilà un endroit » charmant, nous sommes seuls, » & nous joüirons du plaisir du » bain sans le partager avec » d'autres.

Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Tous trois renfermerent leurs cheveux sous une calotte decuir qu'ils portoient sur eux par précaution pendant l'été. Tous trois se dépoüillent avec autant de précipitation que si la Riviere avoit dû estre à sec une heure après. Comme ils ne voyoient personne, & qu'ainsi ils se persuadoient n'avoir à craindre aucune supercherie, ils laissent

leurs habits sur la gréve, se jettent dans l'eau, & s'y en donnent de toutes manieres. C'est à qui sera le plus de ce qu'on appelle *niches*, qu montrera le plus d'adresse, ou donnera le plus de preuves de ses forces. Après que nos trois Oisons humains eurent bien barbotté dans l'eau, ils en sortirent, & jettant la vûë sur un Champ couvert de bled, & qui étoit très-peu éloigné de l'eau où ils s'estoient si bien demenez, ils prennent l'essort, &, sans inquiétude pour leurs habits, vont se précipiter au milieu de ce bled, & s'y roulent avec une volupté convenable à de tels amphibies. Un des trois, plus curieux que les autres, leva la teste au-dessus du bled, pour voir ce qui se passoit dans le monde, & pour sçavoir en même tems si leurs habits estoient

» toûjours à la même place. Ah!
» s'écria-t-il, en s'adressant à ses
» heureux & gaillards associez,
» nous sommes perdus, on jette
» nos habits dans la riviere! En effet, un Manant, armé d'une longue & grosse houssine, qui pouvoit passer également pour un bâton & pour une espece de foüet, se divertissoit à jetter dans l'eau, bas, souliers, culottes, juste-au-corps, chapeaux & chemises, pendant que nos *Adamites* joüissoient des plaisirs de leur petit Paradis terrestre. Ceux-ci s'approchent, mais de loin, à cause de la houssine qui les tenoit en respect; ils le prient de considerer leur miserable nudité, & ainsi d'avoir la charité de ne pas noyer leurs habits; ils approchent encore davantage, parce que le Manant, qui avoit son dessein, faisoit semblant de ne

pas les entendre, ni les voir. Quand il connut par leur voix, qu'ils estoient à portée de l'execution qu'il avoit resolu de faire, il se tourne tout d'un coup, prend sa course, & ayant atteint *Trupal* qui estoit peut-être le moins ingampe des trois, il travaille vivement sur lui avec sa houssine. Misericorde! crioit le pau-
» vre *Trupal*, nous sommes des
» enfans de famille, qui nous
» divertissons innocemment, &
» sans vouloir faire tort à person-
» ne. Je ne crois pas vous faire
» tort, répondit le Manant, d'un
» grand sans froid; mirez-vous
» dans l'eau, pour voir toutes les
» ordures que vous avez amassées
» au milieu de ce bled que vous
» venez de fouler; est-ce vous
» faire du mal, que de vous les
» oster? Fi, le vilain mal propre,
» qui veut croupir dans l'ordure,

» qui trouve mauvais qu'on veüil-
» le bien l'épousseter ! En discourant ainsi, il évergetoit toûjours çà & là cet affligé enfant de famille, sans se mettre beaucoup en peine, pour choisir les endroits qui avoient le plus besoin d'être époussetez. Comme les autres avoient pris le large, ils resterent avec leurs ordures ; & se contenterent d'être de loin les spectateurs de la maniere avec laquelle on ôtoit celles de leur compagnon ; mais ne lui enviant point du tout cet avantage de propreté.

Le Manant croyant avoir assez nettoyé, se retira, & les trois amis se rassemblerent : quand ils virent l'épousseteur bien loin, & qu'ils jugerent qu'il ne lui prendroit point envie de retourner. Alors une grande, mais très-grande consternation, se-

gnoit entr'eux. Ils se regardoient si tristement les uns les autres, qu'ils auroient amolli de compassion les cœurs les plus endurcis, pourvû que ce n'eussent point esté des cœurs de Manants armez de houssines. *Trupal* rompit le silence, & se plaignit beaucoup. Vous m'avez bien cruellement abandonné, dit-il, aux autres. Si vous fussiez venus à mon secours, vous eussiez du moins fait diversion, & je n'aurois pas reçû tant de coups. Mais, nous eussions reçû ceux qu'on ne vous auroit pas donnez, répondirent-ils. Chacun craint pour sa peau, &c.

Après quelques autres petits Dialogues, à peu près sur le même ton, ils songerent à pêcher leurs habits. Chacun trouva ce qui lui appartenoit, ils les firent secher un peu au Soleil, & en-

fin, ils s'habillerent sans grande ceremonie, car leur toilette étoit fort dérangée. Une petite collation qu'ils firent dans le premier Cabaret qu'ils trouverent les consola si bien de leur mauvaise avanture, qu'ils s'en divertissoient en esprits forts, comme si elle avoit esté très-plaisante pour eux; mais une autre survint, qui ne fut pas moins funeste au pauvre *Trupel*. La voici.

(141.) Leur petite collation étant faite, ils allerent se promener dans le Cloistre d'un Convent de Capucins, qui estoit sur leur route de retour. Y aïant fait quelques tours, & lû quelques Sentences chrétiennes, dont ils ne profiterent point, ainsi qu'on va l'apprendre, ils remarquerent que la porte du Jardin étoit ouverte, ils entrerent dans ce Jardin, mais à la malheure y entrerent-ils. Le Diable qui ne respecte

pas plus les lieux solitaires que le grand monde, se trouva-là, & les induisit en tentation vers un endroit où il y avoit un grand nombre d'Artichaux d'une si bonne physionomie, & si appetissans, qu'ils auroient tenté la sobrieté même; quand même elle auroit lû toutes les Sentences de tous les Cloistres des Capucins des quatre parties du monde. Nos trois Emerillonez les regardant avec des yeux de concupiscence, » vengeons-nous sur ces » Artichaux du mauvais traitement qu'on nous a fait sur le » bord de l'eau, dit l'un d'entr'eux. On pouvoit leur représenter que cette vengeance seroit fort injuste, puisque, ni les Artichaux, ni les Capucins, n'avoient eu aucune part à ce mauvais traitement; mais par malheur, il ne se trouva là per-

ſonne pour leur faire cette remontrance, & ils eſtoient ſi preſſez, qu'ils ne pouvoient ſe donner le tems d'aller en Sorbonne, pour y conſulter un cas de conſcience ſi important. C'eſt pourquoy la conſcience à part, chacun prend ſon couteau, coupe des Artichaux, en remplit ſes poches, même ſa culotte, puis ils ſongent tous à faire retraite avec leur butin. *Trupal*, quoique plein de vivacité, reſta encore le dernier. Il marchoit tranquillement, ſans, comme on dit, faire ſemblant de rien. Il craignoit que, s'il ſe preſſoit d'aller, on ne le ſoupçonnât du mauvais coup qu'il venoit de faire. Sa précaution luy fut bien funeſte, tant il eſt vray qu'il n'eſt pas toûjours bon de beaucoup raiſonner dans les grands & preſſans perils, & que ſouvent le plus ſûr eſt de

fuir de toutes ses forces, sans regarder derriere soy. Après cela qu'on prenne tant qu'on voudra le loisir de faire des raisonnemens, comme on est hors de danger, qu'ils soient bons ou mauvais, on n'en sera ni pis, ni mieux; mais indépendamment d'eux on a par provision le mieux, je veux dire, le sûr de son costé (fermons la morale.

Le malheureux *Trupal* fut surpris au milieu des ses creuses reflexions, par un Maistre Frere Capucin, qui lui voyant ses poches fort grosses, avec un marcher fort large, & sur son visage un certain air embarrassé & interdit, qui accompagne d'ordinaire les Criminels pris en flagrant délit, le regarde fixement, & en fronçant les sourcils, lui dit: Que » faites-vous là? Que portez-vous » de

» de si gros dans vos poches ? Je
» me promene, répondit *Trupal*.
» Quant à mes poches, elles ne
» sont grosses que de mon mou-
» choir & de quelques Livres que
» je porte presque toûjours sur
» moi pour m'amuser quand je
» me promene ; car j'aime beau-
» coup la lecture. Vous aimez
» beaucoup la lecture ? repliqua
» le Moine ; vraiment j'en ai bien
» de la joïe ! Apparemment ces
» Livres que vous aimez tant,
» traitent du Jardinage, & par-
» ticulierement, de la maniere de
» couper les Artichaux ; car je
» vois le titre de ces Livres écrit
» en bizarres & gros caracteres,
» sans que le Relieur s'en soit mê-
» lé. Il vouloit parler du bout de la
tige d'un Artichau, qui ne trou-
vant pas bon d'être renfermé,
s'étoit avisé de s'avancer en de-
hors pour prendre l'air.

Le gros Frere, ſans diſcourir davantage, ſe jette ſur les poches, en tire les Artichaux dont elles eſtoient gonflées, & en pouſſe de cruelles bottes ſur le viſage de *Trupal*; Celui-ci crie, demande pardon, implore les devoirs de la charité, fait ſes efforts pour s'échaper, & enfin, il ne s'échape en effet, que quand les armes ſont uſées ſur ſon viſage, ſur ſa teſte, ſur ſes bras, & ſur ſes mains par le vindicatif Moine. Le voilà donc échapé, & mon hiſtoire veritable finie. En voici encore une autre, à propos de bain & de jeuneſſe, mais qui ne regarde point *Trupal*.

(1421) Un Curé de Paris, homme de merite, & qui ſe faiſoit un plaiſir de ſe divertir de la jeuneſſe, quand l'occaſion s'en preſentoit, avoit ſouvent chez

lui un jeune Clerc qu'il affectionnoit, parce qu'il le trouvoit spirituel, & d'une humeur gaïe, accompagnée de beaucoup de complaisance & d'assiduité à lui rendre tous les petits services dont il estoit capable. Je nommerai le Curé, *Cirtan*; & le jeune Clerc, *Philagion*.

Un jour, sur le soir, dans le mois de Juin & la veille de la Feste de S. Jean, *Cirtan* partit pour aller passer deux ou trois jours dans une Maison de Campagne, fort peu éloignée de la Ville; il prit avec lui deux Ecclesiastiques avec *Philagion*, pour lui tenir compagnie. Aprés avoir fait environ une demie lieuë de chemin, ils se trouverent au bord de la Seine. *Philagion*, à la vûë de la belle eau de ce fleuve, quilui paroissoit fort rafraîchissante, se remuoit extrêmement dans le

carrosse, se plaignant qu'il fai-
» soit fort chaud. *Cirtan*, qui con-
» nut l'encloüeure, lui dit; mon
» enfant, puisque vous avez si
» chaud, allez vous rafraîchir
» dans la Riviere. Est-ce tout de
» bon, Monsieur, que vous vou-
» lez bien que je me baigne?
» répartit le Clerc: c'est tout
» de bon, dit le Curé, mais
» pressez-vous, afin que vous
» ne nous fassiez pas attendre.

Philagion sort, se deshabille, & le voilà dans l'eau. Après qu'il s'y fut diverti quelque tems on lui crie de venir. Il ne fait pas semblant d'entendre. On lui crie plus fort. Encore un demi quart d'heure, cria-t-il à son tour. Plus d'un quart d'heure s'étant passé, on lui ordonne absolument de prendre terre; il ne tient compte de l'ordonnance. M. le Curé s'im-

patientant, se fait apporter dans son carrosse les habits de l'obstiné nageur; &, touche, Cocher. Le jeune homme ne voyant plus le carrosse en la place où il l'avoit laissé, le cherche des yeux, & le voit déja bien loin, autant que la nuit qui commençoit, le lui pût permettre. Hé bien, dit-» il en lui-même, qu'il aille tant » qu'il voudra, il est le Maistre, » assûrement je ne courrerai pas » après, je m'en retournerai bien » sans lui; j'en auray plus de tems » pour me donner ici carriere. Enfin il quitta le bain, & vint pour prendre ses habits. Quelle affliction, quand il ne les trouva point! Il n'eut garde de s'imaginer qu'un homme aussi grave que M. le Curé, les eut emportez. Mais il se persuada seulement qu'ils avoient esté volez par quelque mal intentionné



contre les baigneurs. Que faire dans un tel embarras! Il n'y avoit pas d'apparence de rester-là dans l'esperance qu'on lui rapporteroit ses habits, ni d'attendre jusqu'au jour, pour s'en retourner avec sa honteuse nudité.

Il prit donc le parti de se mettre en chemin à la faveur de l'obscurité de la nuit, afin de gagner la maison d'une bonne Dame qu'il appelloit sa *Maman R*** Sans differer davantage, il se met à courir, & gagne la Ville. Mais quand il y arriva, quel funeste contre-tems auquel il n'avoit pas pensé! Il trouve de tous côtez des feux allumez, selon l'usage de ce jour qui étoit la veille de S. Jean. Un homme nud, comme la main, courant au milieu de ces feux, parut un spectacle étonnant. Aussi, à mesure qu'il passe, fait-on des

huées effroyables. On lui lance des tisons enflammez, on lui jette des fusées & autres feux d'artifice ; les enfans suivent avec des cris cette espece de spectre partout où il vole ; je dis, qu'il vole ; car il semble que le vent l'emporte, tant il court legerement. Il arrive enfin à la porte de sa *Maman R*** ; il heurte, elle ouvre ; mais effrayée par un objet si impudent qu'elle ne reconnoist point, elle lui ferme la porte au nés, bien plus vîte qu'elle ne l'avoit ouverte. Il se fait pourtant connoistre aux voisins ; ils appellent *Maman R***. Elle paroist à la fenestre ; ils assûrent que c'est *Philagion* qui lui crie misericorde, pour obtenir une retraite, & qu'il est dans le plus pitoyable état du monde. Cependant les pluscharitables lui apportent dequoi le couvrir, &

*Maman R*** qui, aprés avoir eſté delivrée de ſa grande frayeur, l'avoit reconnu à ſa voix, quand elle eſtoit à la feneſtre, vient lui ouvrir la porte, & le reçoit, les larmes aux yeux, tant elle eſtoit penetrée de compaſſion, le voyant dans un ſi pitoyable état. Je laiſſe à penſer combien de queſtions elle lui fit; il lui répondit, en lui avoüant naïvement ce qui s'eſtoit paſſé. Il fut fort incommodé de cette avanture pendant une ſemaine entiere. M. le Curé revint à la Ville deux jours aprés; il renvoya à *Philagion* ſes habits, en luy mandant, qu'il les avoit emportez, parceque, comme il l'avoit vû obſtiné à reſter dans l'eau, & que la fantaiſie pourroit lui prendre d'y reſter toute la nuit, il avoit craint qu'on ne les lui volât. La *Maman R*** alla le remer-

cier de ſes ſoins, excuſa de ſon mieux le jeune Clerc, & le fit rentrer dans ſes bonnes graces; ce qui ne lui fut pas difficile; car *Cirtan* eſtoit plus que jamais diſpoſé à lui faire du bien, après le tour affligeant qu'il lui avoit joüé.



EPISTRE

A BONBONIERE, *Precepteur.*

&

A BONAGNETTE, *Gouvernante*



On a dit, que quand Jupiter avoit de l'averſion pour quelqu'un, il le réduiſoit à avoir ſoin de l'éducation des enfans; c'eſt-à-dire, à eſtre ce qu'on appelle Precepteur pour

les Garçons, & Gouvernante pour les Filles. Comme c'eſt dans ces deux points de vûë que je vous régarde, l'un & l'autre, vous ne devez pas douter que je ne vous plaïgne beaucoup, parce que vous connoiſſant parfaitement, je ſuis perſuadé que vous vous acquittez des devoirs de vôtre fatiguante Profeſſion avec toute l'attention, toute l'aſſiduité, & toutes les préciſions de l'exactitude qu'elle exige. *Si* les parens des enfans dont le ſoin vous eſt commis, vous écoutent plûtôt qu'eux, je ne compatis pas tant à vos peines, que s'ils eſtoient aſſez

déraiſonnables pour s'en rapporter à eux ſur ce qui regarde vôtre conduite, pour les écouter préferablement à vous; pour par une foibleſſe pitoyable, donner dans tous leurs ſens, & ainſi détruire tous les bons fruits qu'ils pourroient produire, ſi on les abandonnoit entierement au zele que vous avez pour leur donner une belle & parfaite éducation. Quoiqu'il en ſoit, ne relâchez point ſur vos exactitudes; & ſi les parens n'y répondent pas, abandonnez genereuſement les uns & les autres plûtôt que de vous écarter le moins du

monde des obligations d'un exercice ſi important. Je vous donne cet avis d'autant plus volontiers, que je ſçai, à n'en point douter, que vous avez par vôtre naturél, par vôtre déſintereſſement & par les principes de Religion, dont vous eſtes penetrez, toutes les diſpoſitions neceſſaires pour le ſuivre. Auſſi me fais-je un plaiſir de vous adreſſer ce trente-huitiéme Chapitre, & de prendre cette occaſion pour vous aſſûrer que je ſuis avec une veritable eſtime & un inviolable attachement,

Vôtre, &c.

XXXVIII.

EM-EC-PE-EX, &c.

(143.) PIRMI eut une grosse querelle avec *Dîrmar*, & elle fut poussée si loin, que *Dirmar* reçût un soufflet de *Pirmi*, dont il ne put alors se venger, parce qu'on les sépara si promptement, que la vengeance ne pût avoir lieu.

Dirmar s'en alla chez lui, & se mit une grande emplâtre sur sa joüe soufletée, il parut ensuite dans le monde avec cette emplâtre, sans marquer par ses discours aucun ressentiment contre le souffleteur: celui-ci, de son côté, prit toutes les me-

sures possibles pour éviter *Dirmar*; c'est pourquoi un an se passe, sans que *Dirmar* fasse autre chose par rapport à l'affront qu'il avoit reçû, que de porter toûjours sa grande emplâtre. Enfin ils se rencontrerent un jour dans une place publique; l'offensé fit mettre l'épée à la main à l'offenseur, qui après un court Chamaillis prend promptement sa course & disparoît. *Dirmar*, après cette petite expedition, prend tranquillement au même endroit où elle s'étoit faite, des ciseaux, coupe le quart de son emplâtre, & réapplique le reste sur sa joue affligée. Des affaires qui lui survinrent l'engagerent à un voïage de quarante lieuës & d'environ trois ans. Pendant tout ce tems l'emplâtre resta toûjours en sa place. Il revient; trouve quelques jours après son retour, le pau-

vre *Pirmi*, qu'il force encore de ſe battre, & le pauvre *Pirmi*, après avoir reçû deux grands coups d'épée, eſt mis hors de combat, laiſſé ſur la place, baigné dans ſon ſang. On le ſecourut pendant que *Dirmar* ſe retiroit, croyant lui avoir ôté la vie; mais, comme il apprit que ce bleſſé reviendroit de ſes bleſſures, il ſe contenta de couper la moitié de ce qui reſtoit de ſon emplâtre. Il alla enſuite dans ſon Païs, ſe maria, mais toûjours avec environ le tiers de ſon emplâtre. Quatorze ou quinze ans après, il ſe bat pour la troiſiéme fois contre *Pirmi*, le tuë, & enfin ôte pour toûjours le reſte de ſon emplâtre.

(144.) Le pauvre *Nicreon* apprenant dans ſon Almanac, qu'il devoit paroiſtre une Eclypſe; comme il ne ſçavoit plus de

quel bois faire flêche, se mit dans la teste le dessein d'inventer quelque drogue qui passât pour être propre à preserver des malheurs que, selon l'opinion du vulgaire, cette Eclypse pronostiquoit. Un Attrabilaire de ses amis, fronda avec tant de fiel ce dessein, que *Nicreon* l'abandonna entierement.

Pour moi, j'ose me persuader qu'il auroit fait une espece de fortune, s'il en estoit venu à l'execution. En effet, à considerer le nombre prodigieux de gens qui donnent dans des terreurs paniques, à la vûë des Eclypses, des Comettes & d'autres choses qui ne sont pas ordinaires, je ne croi pas qu'il eût eu assez de drogue, pour en fournir à tous ceux qui lui en auroient demandé. Oh! que l'on fait bien son compte avec les esprits simples, quand

on a assez de sçavoir-faire, pour les bien manier!

» (145.) Que j'ai fait de niches, » & que j'ai joüé de tours aux » Religieuses, chez qui j'étois en » pension! disoit une jeune De- » moiselle un jour en bonne » compagnie. Mes Camarades & » moi, ajoûta-t-elle, nous ne » nous étudiions qu'à les tour- » menter. Si je vous racontois » toutes les inquiétudes que » nous leur avons données, » vous vous en pâmeriez de rire. » Je me souviens, entr'autres, » qu'un soir nous nous avisâmes » d'attacher à la corde de la clo- » che qui sert à sonner les heures » de l'Office, & le plus haut » que nous pûmes, une espece » de trousseau de méchantes fer- » railles & de clochettes. Une » Religieuse ayant pris cette » corde à minuit, pour commen-

» cer de ſonner Matines, enten-
» tendit un bruit qui lui parut
» ſi effroyable, qu'elle s'imagina
» que la voûte de l'Egliſe alloit
» tomber & l'écraſer. Auſſi-tôt
» elle court par tous les Dortoirs,
» aſſûrant que le Convent étoit
» en danger de s'abîmer. Une
» petite Compagne qui ſçavoit
» nôtre malice, voyant cette
» terrible allarme, & que la pluſ-
» part des Reverendes Meres ſe
» diſpoſoient déja, même aſſez
» volontiers & de bon cœur, à
» ſortir, crût que la charité l'o-
» bligeoit à découvrir nôtre ma-
» lin ſtratagême; c'eſt ce qu'elle
» fit ſur le champ. Les plus har-
» dies, mais non pas celles qui
» avoient le plus envie de ſortir,
» allerent viſiter la corde, &
» trouverent que la petite jaſeuſe
» avoit dit vrai; nous fûmes
» bien grondées, on chanta Ma-

» tines avec bien de la distraction,
» & ensuite toutes s'allerent cou-
» cher.

» Cette espieglerie, lui dit quel-
» qu'un, d'un ton severe, ne
» vous fait pas tant d'honneur
» que vous pensez. Ah! voilà
» donc ici un Moraliseur, aussi-
» bien que dans le Convent!
» repartit la jeune Demoiselle,
» sçachez, ajoûta-t-elle, qu'on
» nous y a parlé morale autant
» qu'on le peut souhaiter: mais
» tout cela nous entroit par une
» oreille, & nous sortoit par
» l'autre. C'étoit à qui montre-
» roit le plus d'esprit pour s'en
» moquer. Nous en étions si fati-
» guées dans les entretiens des
» Reverendes Meres, qu'aussi-
» tôt que nous ne les voïions plus,
» nous ne cherchions qu'à nous
» délivrer de l'ennui qu'elles
» nous avoient donné; & il fal-

» loit voir comme nous nous pro-
» mettions de nous divertir de
» nôtre mieux, quand nous en
» ſerions ſorties. Eſt-ce-là, repli-
» qua le Moraliſeur, tout le fruit
» que vous avez tiré des inſtruc-
» tions & des bons avis du Con-
» vent? Oh! nous voilà encore
» au fruit! dit la Fillette; Mon-
» ſieur, comme je n'avois pas
» deſſein de reſter toute ma vie
» dans ce Convent, j'y prenois
» autant que je pouvois les airs
» du monde, où j'avois grande
» envie de retourner; & cela
» afin que quand j'y ſerois arri-
» vée, je n'y paruſſe pas auſſi
» ſotte que quelques-unes de mes
» Compagnes, dont je ſçavois
» qu'on ſe moquoit fort dans la
» pluſpart des endroits où elles
» ſe trouvoient. Comme on me
» prêchoit ſouvent, pour m'ex-
» citer à ſonger à l'avenir, n'a-

» vois-je pas raiſon de prendre
» mes meſures de loin pour m'y
» bien diſpoſer. Avec toutes vos
» moralitez, je vous défie de con-
» damner cette précaution.

De tout ce diſcours, on peut, ce me ſemble, conclure qu'*une éducation domeſtique conduite par une perſonne bien entenduë, bien intentionnée, ſous les yeux de parens qui y contribuent par leur application & leurs bons exemples*, vaut du moins autant que celle qu'on reçoit d'ailleurs conjointement avec pluſieurs autres; car RIEN NE GASTE PLUS LA JEUNESSE, QUE LA JEUNESSE MESME. J'ai ſouvent remarqué que telles qui ont eſté élevées en compagnie & en ſocieté, ſçavoient beaucoup plus de malices, que celles dont les parens avoient pris ſoin par eux mêmes, conjointement avec des perſonnes

à qui ils s'estoient entierement confiez, parce qu'ils avoient de legitimes raisons de s'y confier.

(146.) Il y a plusieurs années que je fis ūn Ouvrage, où il étoit traité de la forfanterie des Oracles de l'Astrologie judiciaire, des Divinations, de la Theologie Payenne, & de quelques autres sujets qui donnent occasion de se joüer de la crédulité des simples. Je le prensentai à une personne établie en ce tems-là, pour faire attention sur ces impressions, afin d'avoir le privilege necessaire pour le faire imprimer. B**. fut nommé pour Examinateur. Comme celuy-ci gardoit fort longtemps ce Manuscrit, j'allay lui en demander des nouvelles : il me reçût honnêtement, & me dît qu'il l'avoit remis entre les mains

de Monsieur le *Moderateur*. Voyant qu'il m'avoit traité avec quelque consideration, sans me parler d'aucune difficulté qui eût pû l'arrêter, je ne doutai point qu'il ne luy eût donné son Approbation. Dans cette confiance, j'allai à Monsieur le *Moderateur*. Aussi-tôt que je luy eus parlé de mon Manuscrit, il me fit entrer dans son Cabinet, & me dit, que si je voulois faire imprimer cét Ouvrage, il falloit que je le misse en Latin; & sur ce que je ne luy parus pas disposé à le faire, il le retint, & je me retiray. Comme j'en avois de mon côté une copie, je pris résolution d'en faire usage, parce que je considerois que mes Traitez ne tendant qu'à détruire plusieurs erreurs populaires, ils devoient estre plûtôt en François qu'en Latin. Je fis donc

donc imprimer le tout avec approbations obtenuës, sans difficulté successivement & sous d'autres Titres, sans que qui que ce soit en ait paru mécontent. Au contraire, c'estoit ce qu'on trouvoit le meilleur, & ce qu'on approuvoit le plus dans les Livres qui les comprenoient.

Une autre fois je fis prensenter au même *Moderateur*, un petit Livre de pieté. Il fut rejetté aussi-tôt que presenté, sans autre raison, que parce qu'il y avoit déja d'autres Livres sur la même matiere qu'il traitoit. Cinq ou six mois après, je le fis parfaitement bien transcrire, en gros caracteres, & ensuite relier magnifiquement, le tout en grand *in folio*, avec une Epistre dedicatoire adressée à une personne des plus considerables du Royaume. Il fut derechef pre-

ſenté, mais comme il parut en bon équipage, bien loin d'eſtre rebuté, on luy nomma ſur le champ un Examinateur. En peu de tems il fut examiné, approuvé, privilegié, imprimé & debité avec tant de ſuccés, qu'une ſeconde Edition ſuivit bien-tôt, augmentée conſiderablement. Il y a cinq ou ſix ans qu'une perſonne d'eſprit & de mérite, me conſeilla de travailler ſur un ſujet veritablement nouveau. Je le fis; puis demandai pour Examinateur un Sçavant Illuſtre qui veut bien m'honorer de ſon amitié; on me l'accorda, mais il me refuſa ſon approbation, m'aſſûrant qu'il n'en avoit lû que le titre, & que c'eſtoit ce titre qui l'empêcheroit de l'approuver. Je demandai un autre Examinateur, on me donna encore un Illuſtre, qui parla à peu

près ſur le même ton que le premier. Après ces refus, je renfermai mon Manuſcrit dans un tiroir, bien réſolu de l'y laiſſer pour toûjours. Deux ou trois ans après, l'ayant trouvé ſous ma main en remuant des papiers, un de mes parens les plus proches, grand amateur de Livres, qui eſtoit preſent, l'ayant parcouru, le prit preſque malgré moy, & le preſenta pour avoir un Examinateur; on luy donna un autre Sçavant que je connois ſeulement de réputation. Celuy-ci le lût avec plaiſir, l'approuva avec éloge; de ſorte qu'après tant de traverſes qui vouloient qu'il reſtât dans la ſolitude, il eſt enfin devenu public, & avec ſuccés. A la verité certains délicats fort chatoüilleux, remuerent, ſe tremouſſerent, s'intriguerent, cabalerent

pour le faire supprimer ; mais une Puissance superieure leur imposa silence, en rendant justice à l'ouvrage & à l'Approbateur.

Il y auroit bien des raisonnemens à faire sur ce qu'on vient de dire, & bien des conséquences à tirer ; mais je me contente de conclure qu'il ne faut pas aisément lâcher prise, quelques difficultez qui se presentent, quand on est pas dans le tort ; & certes, je n'y estois pas, puisque des gens judicieux & éclairez, m'ont accordé ce qui m'avoit esté refusé par d'autres gens aussi éclairez & judicieux. Cela ne doit pas surprendre, car chacun raisonne selon la tournûre de son esprit, & toutes les tournûres ne sont pas semblables. Ce n'est pas à dire pour cela que les unes soient plus blâma-

bles que les autres. Il ne faut pas diſputer des goûts. J'entre volontiers dans les craintes de Meſſieurs les Examinateurs. S'ils penſent avoir raiſon de ne pas approuver, pourquoy iroient-ils courir des riſques en faveur de gens dont ils n'ont aucun ſujet de prendre les intereſts, & que ſouvent ils ne connoiſſent pas ?

(147.) Il y a des gens qui, à force de s'embarraſſer de défiance, & de ſe charger de précautions, tombent enfin dans les dangers qu'ils s'éforçoient d'éviter, parce qu'ils ne peuvent pas donner une attention auſſi longue, & auſſi conſtante que la demandent les meſures qu'ils ont priſes : en voicy un exemple.

Diramon eſt le nom d'un de ces hommes de grandes précautions, & dont je me propoſe de

parler. Il aimoit éperduëment une femme nommée *Lisbaine*, & en eſtoit aimé. Il y avoit, pour ainſi dire, un commerce ouvert depuis pluſieurs années entre l'un & l'autre. J'appelle ce commerce ouvert, parce qu'ils eſtoient ſouvent enſemble, & en public, & en particulier. Il ne ſe paſſoit preſque pas un jour, que *Diramon* n'allât chez *Lisbaine*. Je ne ſçai point ce que le mari penſoit de ces frequentes viſites; quoiqu'il en ſoit, il faiſoit, du moins, autant d'amitiez à *Diramon* qu'à ſa femme, & *Diramon* qui en eſtoit très-reconnoiſſant, luy rendoit tous les ſervices qui dépendoient de ſon crédit. Faire plaiſir à un mari dont on aime la femme, eſt une maxime de précaution très-anciennement établie, & très-conſtamment obſervée.

Lisbaine fut obligée par des raiſons d'intereſt, d'aller paſſer ſix mois à environ vingt lieuës du lieu où elle demeuroit. Elle & *Diramon* ſoûpirerent ſouvent avant ce voyage qui devoit les ſéparer l'un de l'autre. La veille du jour du départ, ils convinrent de s'écrire réciproquement deux fois par ſemaine.

Comme *Lisbaine* qui eſtoit fort vive, paſſoit dans l'eſprit de *Diramon*, pour eſtre un peu étourdie, il jugea à propos de prendre de grandes précautions, afin que les Lettres qu'il écriroit ne tombaſſent point entre les mains de tierces perſonnes; pour cela, il luy fit promettre qu'elle les rapporteroit avec elle en un paquet, & qu'elle les luy remettroit. *Lisbaine* qui y conſentoit volontiers, luy fit pourtant une remontrance aſſez judicieuſe, en parlant ainſi:

» Comme ſans doute, le pa-
» quet ſera trop gros, pour pou-
» voir tenir dans ma poche, je
» ſerai obligée de le mettre dans
» ma caſſette ; mon mari vou-
» dra peut-eſtre ouvrir cette caſ-
» ſette auſſi-tôt que je ſerai
» arrivée, parce qu'elle con-
» tiendra pluſieurs papiers qu'il
» attend avec impatience ; &
» ainſi il y aura, comme vous
» voyez, beaucoup à riſquer
» pour nous. *Diramon* ſongea un peu creux, puis il trouva cet
» expedient. Vous ſçavez, luy
» répondit-il, que je connois
» aſſez particulierement *Phila-*
» *mente* ; vous ſçavez encore,
» qu'elle a des biens conſidera-
» bles dans le lieu où vous allez ;
» voſtre mari le ſçait auſſi. Voi-
» ci donc ce qu'il faut faire,
» afin de prévenir le danger que
» nous craignons. Vous ferez
mettre

» mettre sur le paquet qui con-
» tiendra mes Lettres une
» adresse à cette Dame, & si vô-
» tre mari se trouve à l'ouver-
» ture, de vostre cassette, vous
» luy direz que ce paquet estant
» pour elle, & que moy l'al-
» lant souvent voir, il n'y aura
» qu'à me l'envoyer, en m'a-
» nonçant vostre arrivée, afin
» que je prenne soin de le luy
» remettre.

Cet expedient fut approuvé par *Lisbaine*. Ils se séparerent, & elle partit le lendemain. Force Lettres furent écrites de part & d'autre, tant que dura le voyage. La veille du départ de *Lisbaine* pour son retour, elle fit le paquet avec l'adresse, ainsi qu'ils estoient convenus. Jusques-là tout alloit le mieux du monde.

Aussi-tôt qu'elle fut arrivée

chez elle, le mari demanda à voir les papiers qu'il attendoit. Le paquet de Lettres fut la premiere chose qui frappa ses yeux. Il lût l'adresse, & aussitôt *Lisbaine* fort exacte à suivre le conseil de son Amant, dit: » Je vais envoyer à *Diramon* ce » paquet de papiers, en luy « apprenant mon retour. Com» me il voit souvent *Philamente*, » il voudra bien le luy rendre. Le manége va encore jusques-là parfaitement bien, puisque la curiosité du mari n'est plus à craindre.

Le Laquais Porteur du paquet, arrive dans le Cabinet de *Diramon*, & celuy-ci, qui estoit fort occupé à travailler sur des papiers avec quelques personnes, luy demande précipitemment des nouvelles de sa Maistresse, reçoit le paquet, en lit l'adresse,

& le met ſur la table, en diſant au Laquais qu'il prendroit ſoin de le faire tenir à *Philamente.* Un quart d'heure après arrive un jeune homme nommé *Mircaſte*, Parent de *Philamente*, pour le prier de venir chez elle y joüer une repriſe d'Ombre » l'après-dînée. Non, luy dit-il, » je ne puis, parce que j'aurai » affaire. Tenez, ajoûta-t-il, » donnez-luy, je vous prie, ce » paquet dont on m'a chargé, & » ayez la bonté de luy faire mes » complimens.

Le jeune homme part, & *Diramon* expedie le plûtôt qu'il peut les gens qui eſtoient avec luy, afin d'aller voir ſa chere *Lisbaine.* Il y va, il la trouve » ſeule : hé bien, luy dit-elle, » n'ai-je pas eſté fort exacte à » vous rendre vos Lettres ? Je vous aſſûre, que la précaution

» que nous avons prise, estoit » fort à propos car à cause » de l'adresse pour *Philamente*, » nous n'avons pas couru le » moindre risque. Quoy ! répondit avec étonnement *Diramon*, » mes Lettres sont dans ce pa» quet ! Ha ! Nous sommes per» dus ! Il sort sur le champ, sans rien dire davantage, court comme un homme qui a l'esprit égaré, chez *Mircaste*, il ne le trouve pas, on luy dit qu'il est à la Comedie, & là, quoique le Spectacle fut commencé, en se fourrant dans la presse, il crie, *Mircaste*, *Mircaste*, à mesure qu'il avance. Point de Mircaste ; aussi n'y estoit-il pas. Le pauvre *Diramon* estant tout en eau, à force d'avoir couru, & de s'estre échauffé en joüant des coudes dans la presse d'où il sortoit, entra dans un Caffé

pour s'y rafraîchir, & déliberer ſur ce qu'il avoit à faire. Il y trouve *Mircaſte*, & apprend de luy, que le paquet en queſtion eſt entre les mains de *Philamente*. Il va la trouver, & celle-cy en le recevant, ſe met à rire de tout ſon cœur, & luy avouë franchement, qu'elle a lû une grande partie des Lettres de ce paquet ſi mal adreſſé. Comme elle luy eſtoit bonne amie, elle ſe contenta de luy faire une amiable réprimende; & après l'avoir agréablement raillé ſur ſes précautions bien priſes, mais mal ſoûtenuës, elle luy promit toute la diſcretion qu'il pouvoit ſouhaiter, & luy rendit toutes ſes Lettres.

On peut, ce me ſemble, conclure de tout cecy, que la plus ſûre précaution qu'on puiſſe prendre, pour que des Lettres

de cette sorte ne fassent point de tort, c'est de ne les pas écrire.

(148.) Si l'on joüe quelque Marquis, je trouve, dit Moliere dans la critique de l'Ecole des Femmes, qu'il y a bien plus de quoi joüer les Auteurs, & que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le Theatre, leurs grimaces sçavantes, leurs rafinemens ridicules, leur vicieuse coûtume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de loüanges, leurs menagemens de pensées, leur trafic de réputation, & leurs ligues offensives & défensives, aussi-bien que leurs guerres d'esprit, & leurs combats de prose & de vers?

Que j'aurois bien merité d'être joüé sur un Theatre avec les Auteurs ridicules, si j'avois suivi le conseil qu'un certain

faux Ami me donnoit à propos d'un de mes Ouvrages qui n'a-
» voit pas réüssi ? Faites afficher
» par toute la Ville, me dit-il,
» qu'on donnera pour rien aux
» premiers venus, à chacun un,
» jusqu'à la concurence de trois
» cens exemplaires de ce Livre.
» Peut-estre ne reste-t-il dans
» la Boutique du Libraire, que
» parce qu'il n'est pas connû;
» & assûrement une si étrange
» liberalité ne manquera pas de
» le faire connoistre. Les cu-
» rieux le voudront sans doute
» avoir pour la rareté du fait. Si
» une telle liberalité n'est pas
» de vostre goût, le Libraire,
» aprés en avoir abandonné &
» livré quelques-uns, n'aura
» qu'à dire à ceux qui viendront
» dans la suite pour profiter de
» cette bonne fortune, que les
» trois cens qu'on avoit promis

» de donner pour rien, ſont
» partis. Comme on n'a point
» encor créé de Charge de Con-
» trôlleur à cet égard, pour en
» verifier l'adminiſtration, il
» faudra bien l'en croire ſur ſa
» parole.

Le petit homme ſe moquoit de moy, & prétendoit en me faiſant donner dans ce panneau, me faire moquer du Public. Auſſi me moquai-je de ſon conſeil. Fi d'une réputation établie par de tels ſtratagêmes ; en compoſant, je me divertis ; en donnant au Public ce que j'ai composé, je ne cherche qu'à le divertir à ſon tour, & avec utilité, autant que je puis. S'il eſtime ce que je luy preſente, cela me fait plaiſir ; s'il le mépriſe, je m'en conſole, en m'envelopant de ma bonne intention. Une raiſon que je crois fort raiſonnable,

m'empêche alors de me plaindre, la voici : C'est que plus je relis mes Ouvrages, moins j'en suis content, quelques flatteries qu'employe mon amour propre, pour me les rendre supportables. Hé bien, me dis-je à moi-même, estant si mécontent, que puis-je esperer des autres? On me dira » peut-estre, pourquoy donc » rendre public ce que vous ne » trouvez pas bon en vostre particulier? Je répondrai que la difference des goûts m'y excite.



EPISTRE

A SCRIPTON, *Auteur.*

A SEVERIASTE, *Examinateur.*

A CASAOU, *Imprimeur.*

&

A BAUBRUN, *Libraire.*



Aimant extrêmement les Livres, vous jugez bien que c'eſt avec plaiſir que je parle icy de vous, puiſque c'eſt vous

qui nous les donnez chacun ſelon ſes talens. Continuez, je vous prie, vous, Scripton, de bien penſer & d'écrire correctement. Vous, Severiaſte, de ne rien laiſſer paſſer qui ſoit contraire à ce que la Religion, l'Etat, & les bonnes mœurs exigent. Vous, Caſaou, de faire enſorte que vos Impreſſions plaiſent, & qu'elles rappellent, pour ainſi dire, les Lecteurs. Vous, Baubrun, d'avoir de la conſideration pour les Auteurs, & reconnoiſtre les biens qu'ils vous procurent. En obſervant ces conduites, non-ſeulement vous vous

rendrez utiles au Public ; mais encore , entr'autres avantages , vous vous ferez honneur à vous-mêmes. Il me semble que c'est tout ce qu'on puisse souhaiter le plus légitimement dans quelque Profession que ce soit. Je vous demande pour droit d'avis , amitié pour amitié , & de me croire

Vôtre , &c.

XXXIX.

Bataille gagnée dans un Four.

(149.) REMPORTER des Victoires, ſans que perſonne en ſçache rien; venir à bout d'une entrepriſe qu'on croit glorieuſe, ſans avoir des témoins de l'avantage qu'on a eu, faire la conqueſte d'une femme qu'on ambitionnoit fort, ſans que la Renommée en ſoit inſtruite, pour la faire ſçavoir aux autres; tout cela s'appelle, GAGNER DES BATAILLES DANS UN FOUR.

Un nommé *Babanet*, Amant bannal, donna occaſion à une Avanture qui mérite que les femmes la liſent; parce qu'elle leur

apprend qu'il eſt de leur prudence, qu'elles ſe défient beaucoup de l'indiſcretion de la pluſpart des hommes qui leur en content. *Babanet* donc eſtoit une eſpece de Narciſſe, qui tout rempli de la bonne eſtime de lui-même, ſe flattoit qu'aucune femme, quelque fiere & quelque inſenſible qu'elle fut, ne pouvoit reſiſter à ſes attaques, ni tenir bon contre la couleur fleurie de ſon teint, contre le vermillon de ſes lévres, l'yvoire bien taillé & bien arrangé de ſes dents, la blancheur potelée & troüée de ſes mains, les diſcours prétendus perſuaſifs de ſes yeux, le contour de ſon viſage, la regularité de ſes traits & de ſa taille, les molets bien tournez & la ſtructure entiere de ſes jambes, l'arrangement ſymetrique de ſa longue & blonde chevelure, la

propreté & la magnificence de ses habits, les ..... mais je crois que vous baillez au recit de ce détail .·. Un peu .·. J'avoüe franchement, que vous n'avez pas tort. Car peu s'en faut que je ne baille moi-même, tant il m'ennuye .·. Pourquoi donc le faites-vous si long? Qui vous y oblige? .·. Rien. En tout cas ce sera matiere à grignoter pour la censure. Je finis donc le Portrait du Narcisse, & j'ajoûte seulement, qu'il se flattoit que les belles ne pouvoient se deffendre contre son babil Romanesque & Poëtique, qui fatiguoit pourtant d'ordinaire celles qui estoient dans l'ennuyeuse necessité de l'entendre. Il servoit d'ailleurs beaucoup à séduire les plus sottes; parce que les galimatias qui semblent être faits exprès pour elles, les touchent bien plus que

les discours raisonnables, s'ils sont communs.

L'Avanture, dont je vais parler, prit son origine dans une compagnie composée de quelques hommes & de quelques femmes qui s'étoient assemblez un jour de divertissement public, pour se réjoüir entr'eux à joüer, à causer, à festiner: *Babanet* estoit de cette Compagnie. Entre les femmes qui s'y trouverent, il y en avoit une nommée *Rionnette*, femme de *Duriston*, vieux Financier, qui l'avoit épousée, sans lui demander autre chose pour dot, que la fidelité & l'attachement qu'une femme doit à son mari. Aussi n'avoit-elle rien de plus considerable à lui donner: car elle étoit de très-petite naissance, & n'avoit qu'un très-petit bien; mais elle recompensoit ces petitesses par

par une grande jeuneſſe & une grande beauté. Quant à l'eſprit, on ne ſçavoit dans les Compagnies où elle ſe trouvoit, quel jugement porter du ſien; parce qu'elle parloit ſi peu, qu'il étoit difficile d'y rien connoiſtre. A la verité, ſi elle parloit peu, elle écoutoit beaucoup & très-volontiers, elle eut aſſûrément ce jour-là matiere d'écouter autant qu'elle en pouvoit ſouhaiter. *Babanet*, qui prit de l'affection pour elle, ce qui n'étoit pas ſurprenant, puiſqu'il en prennoit pour une infinité d'autres qui étoient bien éloignées de la valoir; *Babanet*, dis-je, très-peu ſcrupuleux en amour, reſolut d'en faire ſa conqueſte. Il commença par s'arranger avec toutes les mines, prendre toutes les poſtures, ſe donner toutes les attitudes, faire joüer ſes yeux de

toutes les manieres qu'il jugea necessaires, pour dire à une femme; je vous aime, sans être obligé de parler .·. Courage, courage; comme vôtre histoire me paroist, par le train que vous prenez, devoir être longue, vous faites bien de l'égayer par vos portraits & vos descriptions. La jeune femme vit tous ces manéges, y fit attention, & comprit parfaitement ce qu'ils pouvoient signifier .·. Les femmes sont toûjours très-habiles devineresses en cette matiere .·. Ensuite *Babanet* parla de la langue, pour persuader efficacement & emporter la piece. Mais son éloquence auroit paru burlesque & digne de pitié à toute autre qu'à *Rionnette*. Celle-ci fut donc d'autant plus charmée de ce galimatias, qu'elle jugeât que *Babanet* la regardoit comme une fem-

me admirable, puisque, pour marquer l'idée qu'il avoit de son mérite, il faisoit dépenses en de si admirables expressions. En effet, quel sensible plaisir pour elle, quand, par exemple, suivant l'usage de ses Livres favoris, il lui parloit Phœbus, c'est-à-dire, » ainsi ! Ah ! Madame, quels yeux » vous avez ! Qu'ils sont dange-» reux ! qu'ils éblouïssent par » leurs éclairs ! ils mettent le feu » partout. Sans doute le Soleil, » impatient de voir qu'ils lui dis-» putent ses avantages, ne man-» quera pas de les appeller en » duel, pour en tirer raison. Oüi, je » ne crains pas tant toute l'artil-» lerie de nôtre Arcenal, que vos » deux yeux, qui étant chargez à » cartouche, rompent, brisent & » mettent en cendres tout ce qui » se trouvant en leur presence » ose leur resister. Helas ! que ces

»yeux bleus qui montrent tant de
» douceur, produisent de funestes
» effets sur les hommes qui ont
» esté assez malheureux pour en
» estre regardez! Quand je les
» considere ces yeux, je m'ima-
» gine voir comme des enfans
» bleus qui vont aux Enterre-
» mens de ceux que la mort a
» enlevez. Prêtez les moi, je
» vous prie, pour aller tuer tous
« mes ennemis. Parlons de bonne
» foi, Madame, oserez-vous assû-
» rer que vôtre conscience est en
» repos, ayant à faire restitution
» de tant de cœurs que vous avez
» dérobez, & de tant de libertez
» que vous avez ravies? Qu'étoit-
» il necessaire que vous eussiez
» tant de beautez qui font rougir
» de honte les roses & pâlir de
» jalousie les lys, puisque vos
» yeux sont capables de défraïer
» tout un visage?

.·. Quelle declaration d'amour ! .·. Quelque extravagante qu'elle ſoit, elle ne fut pas faite ſans ſuccès ; car ſi l'on dit une fois à une femme qu'on l'aime, le Diable le lui dira mille fois enſuite ; du moins quelqu'un l'a aſſûré ainſi. Les expreſſions dont *Babanet* ſe ſervit auprès de *Rionnette*, afin de lui témoigner ſon amour & ſon eſtime, étoient trop du goût de cette femme, pour qu'il eût beſoin du ſecours du Diable envers elle : il fut donc très-agréablement écoûté ; de ſorte qu'en peu de jours il ſe forma entre eux un commerce de galanterie que j'oſe appeller criminel, puiſqu'il fût porté à un excès condamnable. *Babanet* croyoit avoir fait une trop belle conqueſte pour negliger de s'en faire honneur ; & comment s'en feroit-il fait honneur, ſi d'autres

n'en avoient pas esté instruits? A la verité, il ne la declara pas d'abord à qui vouloit la sçavoir. Seulement, quand quelques-uns de ses amis témoignoient soupçonner qu'il étoit parfaitement bien avec *Rionnette*, il disoit, non; mais avec un ton & des mines qui valoient un oüi. Il s'en tint pendant quelque tems à cette demie discretion; elle le lassa enfin, & dit nettement le fait dans la premiere occasion qui se presenta; c'est celle-ci.

Babanet estoit, ainsi que je l'ai dit, un Amant bannal; c'est pourquoi il lui falloit plus d'une Maîtresse. Il s'avisa d'en conter, entr'autres, à une jeune Grisette, appellée *Mimianne*, qui estoit aimée de *Duristun*, mari de *Rionnette*. La Grisette n'aimoit point du tout *Babanet*, & elle ne le souffroit que par complaisance

pour son pere qui l'exigeoit absolument, parce qu'il se flattoit que, si elle le conduisoit avec adresse; elle le meneroit jusqu'au mariage; ce qui auroit esté un grand avantage pour elle, en ce qu'elle avoit très-peu de bien, & que *Babanet* en avoit beaucoup. Quant à *Duriston*, l'esperance que le pere de *Mimianne* avoit d'obtenir de ce Financier un emploi considerable, l'engageroit aussi à permettre qu'il fit sa cour à sa fille, afin d'avoir deux cordes à son arc, pour accommoder ses affaires. Quelque mauvaise que soit cette conduite, je compte qu'elle ne paroistra pas incroïable, puisqu'il est fort ordinaire de voir de riches Financiers avoir l'entrée libre chez de pauvres familles, sous prétexte d'y exercer des charitez: *Duriston* connoissoit très-peu *Ba-*

banet, & eſtoit fort éloigné de ſoupçonner qu'il eût aucun commerce avec ſa femme : car celle-ci & ſon Amant, ſecourus par ces tierces perſonnes, dont on ne manque point, qui ſe font un métier de procurer des commoditez pour la galanterie, avoient ſi bien mené leur intrigue, que le mari n'en avoit aucune connoiſſance ; choſe encore fort facile à croire, puiſque les maris ſont preſque toûjours les derniers inſtruits des commerces de leurs femmes, quand ils intereſſent leur honneur. *Mimianne* ne ſçavoit auſſi rien de ce qui ſe paſſoit entre *Rionnette* & *Babanet* ; elle avoit tant d'indifference pour lui, qu'elle n'auroit pas voulu s'intriguer le moins du monde pour ſçavoir ſes démarches. *Duriſtan* ayant appris que *Babanet* voyoit ſouvent

vent *Mimianne*, en conçût une extrême jalousie; il n'en témoigna pourtant rien à sa Maîtresse; cependant il résolut de prendre si bien ses mesures, qu'il pût sçavoir, à n'en point douter, s'il avoit veritablement sujet d'être jaloux. Comme il joüissoit d'une liberté entiere d'entrer, quand il vouloit, chez *Mimianne*; un matin il trouva moyen de se glisser dans sa chambre, sans qu'elle en sçût rien, & il se cacha si bien, qu'il ne pût être vû. Il avoit dit la veille qu'il devoit ce jour-là aller passer l'après-dînée à la Campagne; parce qu'il avoit sçû par adresse, que *Babanet* la devoit venir voir ce même jour. Celui-ci vint en effet dans le tems que l'autre estoit caché. *Babanet*, veritablement amoureux de *Mimianne*, lui dit les choses du monde les plus passionnées; &

il n'eût que des termes de mépris & des duretez pour réponses; que *Duriston* avoit lieu d'être content, entendant sa Maîtresse se deffendre si bien contre les attaques pressantes de cet Adonis! Mais qu'il va bien payer cette joye!

Babanet, outré de voir que la personne qu'il aimoit le plus, le traitoit avec tant d'indignation; Vous êtes une ingrate, » lui dit-il, de rebuter avec des » manieres si méprisantes un » homme que tant d'autres fem» mes, belles, riches, & bien » qualifiées se feroient honneur » de posseder! Il y en a qui m'ai» ment & que je n'aime point. Il y » en a que j'ai aimées avant que » je vous connusse; & qui con» tinuënt de m'aimer; je vous » les sacrifie toutes également; » en voici des preuves; lisez ces » Lettres.

Je lui en jetta trois, & *Mimianne*, pouſſée par une ſimple curioſité, les ouvrit, & les lût aſſez haut, pour être entenduës de *Duriſton* pendant qu'il eſtoit dans ſa cachette. Quel fut l'étonnement de ce pauvre homme, quand il connut par pluſieurs circonſtances que ces Lettres rapportoient, qu'elles étoient de ſa femme ! Ce ſont-là des chagrins qu'il faut avoir ſentis pour les bien exprimer. Ces Lettres lûës, *Mimianne* en rit, en plaiſanta, & n'en traita pas mieux *Babanet*. Il ſortit enfin, reſolu de ne plus retourner auprès d'une perſonne dont il avoit tant de ſujet d'être mécontent : à peine fut-il parti que *Duriſton* ſe montra. *Mimianne* fut d'abord auſſi effrayée que ſi un fantôme lui eſtoit apparu. » J'ai tout entendu, » ma chere *Mimianne*, lui

» dit-il ; je vous avoüe que les
» frequentes visites de *Babanet*
» me rendoient vostre fidelité
» suspecte, je demeure à present
» tranquille à cet égard ; mais
» un autre sujet m'inquiete &
» me trouble, ce sont les Let-
» tres dont vous avez fait la lec-
» ture. Quoiqu'elles ne soient
» pas signées & que *Babanet*, par
» une demie discretion, ne vous
» ait pas appris de qui elles vien-
» nent, parce que vous ne luy
» avez pas paruë avoir la curio-
» sité de l'apprendre ; je ne dou-
» te point qu'elles ne soient de
» ma femme. Plusieurs circons-
» tances qu'elles contiennent,
» me font porter ce jugement ;
» & assûrement je ne me trom-
» pe pas. Toutefois, pour que
» je sois plus sûr, faites ensorte,
» je vous prie, de les tirer pour
» quelque tems des mains de *Ba-*

» *banet*, afin que j'en puisse voir
» le caractere.

Deux raisons exciterent *Mimianne* à luy accorder ce qu'il démandoit : l'une, parce que c'étoit un acheminement, pour se défaire entierement de *Babanet* : l'autre, parce qu'apparemment *Duriston* ne manqueroit pas de se séparer de sa femme, & qu'elle (Mimianne) profiteroit de cette séparation. *Babanet* avoit protesté qu'il ne retourneroit plus la voir, il le croïoit ainsi, parce qu'il estoit alors fort en colere. Le lendemain, sa colere estant passée, son amour reprit sa force, & le conduisit chez *Mimianne* ; elle luy fit un peu meilleur visage, pour arriver à ses fins. Il en fut si transporté de joye, qu'il se trouva hors d'état de rien refuser à celle qui la lui causoit. Bref, elle obtint ces Let-

tres, ſans même qu'il exigeât qu'elles luy fuſſent renduës, tant il ſe ſoucioit peu de ſacrifier *Rionnette*. *Duriſton* les lût dans ſa premiere viſite, & elles confirmerent entierement ſon ſoupçon.

Auſſi-tôt qu'il fut de retour chez luy, il écrivit un Billet à ſa femme, où il luy donnoit avis, qu'il avoit pieces en main, qui l'inſtruiſoient parfaitement de ſon commerce avec *Babanet*. Il luy en marquoit quelques circonſtances eſſentielles, afin qu'elle n'en pût douter. Et puis luy ordonnoit de prendre ſes meſures, pour ſe retirer deux jours aprés dans un Convent qu'il luy nommoit; luy ajoûtant, que, pour leur honneur reciproque, elle prît de gré ce parti, afin qu'il ne fut pas obligé de ſe ſervir de la force pour le luy

faire prendre. *Rionnette* obéït, sans replique, parce qu'elle voïoit qu'elle ne pouvoit pas faire autrement, sans s'exposer à un éclat, qui l'auroit couverte d'ignominie, en découvrant publiquement son infidelité.

Babanet ayant appris la supercherie de *Mimianne*, osa luy en faire des reproches : elle de son côté, luy en fit de fort violens sur son indiscretion, & sur le peu de ménagement qu'il avoit pour les personnes qui l'aimoient, & à qui il témoignoit de l'amour. Ils se séparerent fort irritez l'un contre l'autre ; & enfin *Mimianne* fit tant d'instances auprès de son Pere, qu'elle obtint qu'on refuseroit la porte à *Babanet*, s'il revenoit. Il ne revint plus. Le Pere & sa fille s'en consolerent avec *Duriston*.

(150.) Je lûs un jour en com-

pagnie cette histoire de *Babanet* en presence de quelques personnes de differens caracteres. Après plusieurs raisonnemens, » une femme dit : Je ne puis » m'empêcher d'en critiquer un » endroit ; c'est quand aprés que » *Duriston* caché, eut entendu » la lecture des Lettres de sa » femme *Riennette à Babanet*, » on dit par exclamation, *quel* » *fut l'estonnement de ce pauvre* » *homme, quand il connût par plu-* » *sieurs circonstances, que ces Let-* » *tres rapportoient, qu'elles étoient* » *de sa femme ! Ce sont là des* » *chagrins qu'il faut avoir sentis* » *pour pouvoir les bien exprimer.* » Ne voilà-t-il pas un homme » bien à plaindre, & dont il » faille avoir une grande pitié ! » Pendant qu'il est infidele à sa » femme, comme on a pris grand » soin de le remarquer, & dont

» on donne de bonnes preuves;
» il apprend que sa femme luy
» est infidele ; & de qui l'ap-
» prend-il ? d'une Coquette à
» qui il a donné son cœur , ce
» cœur qui est à sa femme , &
» sur lequel elle a elle-seule , un
» droit entier & légitimement
» acquis. Quand nos Maris ont
» des Maistresses , ont-ils sujet
» de se plaindre de nous , si nous
» avons des Amans favorisez ?
» Ils ont , si l'on veut , un droit
» sur nostre cœur ; n'avons-nous
« pas le même droit sur le leur ?
» Si cela n'est pas , on nous a
» donc trompées , car , & les
» Loix , & leurs promesses nous
» ont assûrées de ce droit reci-
» proque. Un Contrat fraudu-
» leux est-il valable ? La Justice
» le permet-elle ? Partout elle
» se revolte contre une telle
» tromperie , partout on l'a en

» horreur, partout on traite „ d'infâmes ceux qui s'en ser- „ vent. Quoy! sera-t-il dit qu'on „ ne permettra cette tromperie „ que contre les femmes en fa- „ veur des hommes? D'où peut- „ on prendre des raisons pour „ autoriser un si impertinent & „ si injuste privilege? Oh! pour „ le coup, dit quelqu'un, je „ vous y prends, vous venez „ assûrement de parler, mot „ pour mot, comme un Livre; „ cela est si vrai, que sans tour- „ ner le feüillet, je vais vous „ trouver de suite, de quoy „ vous répondre aussi, mot pour „ mot, en cette maniere.

„ Dirai-je pour répondre à ce „ raisonnement, que, comme „ les hommes sont les maistres, „ il faut faire bien plus d'atten- „ tion sur ce qu'on leur doit, „ que sur ce qu'ils font? Les

„ femmes ne se contentent
„ pas volontiers de cette raison;
„ elle doit pourtant leur faire
„ impression, si le plaisir ne
„ l'emporte pas sur le devoir. Si
„ la sagesse leur tient lieu d'un
„ solide mérite, si elles ont de
„ bonne foy en vûë dans leur
„ conduite les interests, & la
„ tranquillité de leur domesti-
„ que & de leur famille. Si elles
„ sont jalouses de leur réputa-
„ tion. La plûpart des hommes
„ sont infideles? Je le croi, &
„ il faudroit ignorer absolu-
„ ment tout ce qui se passe dans
„ le monde, pour en douter.
„ Leur superiorité n'autorise
„ point du tout leurs infidelitez,
„ & leurs mauvais exemples
„ n'autorisent point du tout les
„ femmes, quand elles les imi-
„ tent en cela. J'ajoûte, qu'à
„ bien considerer les interests

» des Familles, les droits des en»
» fans légitimes ; il est constant
» que les infidelitez des femmes
» tirent à cet égard, à de bien
» plus pernicieuses conséquen-
» ces, que celles des hommes.
» Cette raison bien entenduë &
» bien digerée, ne sert pas peu
» pour répondre aux objections
» que les femmes viennent de
» faire.

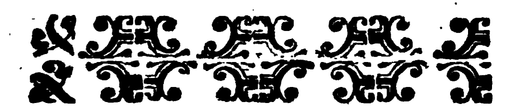
» Sans doute, a dit un autre,
» à voir le train que prend la
» conversation, on peut juger,
» que vous allez vous mettre
» en goût de faire une ample
» dissertation sur les devoirs re-
» ciproques des hommes & des
» femmes. On dira d'excellen-
» tes choses, & les femmes &
,, les maris ne laisseront pas d'al-
,, ler leur train. J'aimerois bien
,, mieux sçavoir ce que c'est
,, que ce Livre dont on vient de

„ nous rapporter d'aſſez bons
„ lambeaux.

Je pris à mon tour la parole & dis : ce Livre eſt intitulé, *le Supplement de Taſſe Rouzi friou titave*, Livre bien imprimé, & mal vendu, quoiqu'il ſoit bien écrit, ſolide, & qu'il contienne l'eſſentiel de ce que doivent faire les maris & les femmes, pour conſerver la paix entr'eux & eſtre contents les uns des autres. Cet ouvrage ne donne point dans la pedanterie, dans la rapſodie, dans le verbiage, ni dans les moralitez endormantes. Enfin des gens bien ſenſez prétendent qu'il devroit eſtre le *veni mecum*, des perſonnes mariées, leur lecture la plus ordinaire. Cependant, à peine le connoît-on, tant il s'eſt peu montré dans le monde. Le Titre bizarre qu'il porte, luy a fait

tort. Il reſte donc en repos dans un Magazin, comme dans un Paradis, enſeigne du Libraire qui le vend ſur le Quay de Gêvres. Quelqu'un me dit un jour qu'un très-habile homme, grand devot, mais fort vindicatif, avoit fort maltraité cet Ouvrage, par reſſentiment contre l'Auteur, pour une petite raillerie, dont aſſûrement tout autre n'auroit fait que rire.





EPISTRE

A CARTABONNE, *Papetier.*



Trois Proverbes m'engagent à vous dédier ce quarantiéme Chapitre : les voici.

1. Le Papier souffre tout.

2. Reglé comme un Papier de Musique.

3. Riche en Papier.

Ainſi, par le Papier que vous débitez, vous fourniſſez de quoy ſe montrer docile, de quoy eſtre reglé, & de quoy devenir riche. Ces trois de quoy étant fort importans & venant de vous, je conclus que vous meritez bien qu'on vous en remercie. Je ſuis ſi porté à vous en marquer de la reconnoiſſance, & à vous en loüer, que quoiqu'il me vienne dans l'eſprit, qu'on peut me faire des repreſentations ſur le mérite que je prétens vous attribuer par rapport à ces trois Proverbes, il ne m'eſt pas poſſible

possible d'écouter rien qui puisse me chicaner là-dessus; C'est pourquoy je me presse de vous assûrer que je suis

Vostre, &c

XL.

Parchemin rabougri.

Maiſtre, &c.

(151.) *CES ames fieres, qui n'ont qu'un plaiſir imparfait d'eſtre les Maiſtres, s'ils ne font ſentir leur pouvoir, qui mettent la grandeur à eſtre craint, & le bonheur de leur condition, à faire, quand il leur plaît, des miſerables.* (S. Evremont.)

Ceux qui priment, abuſent d'ordinaire de l'empire que leur donne leur primauté ſur ceux qui ſont dans leur dépendance, diſoit l'Abbé N** Pour le prou-

ver, ajoûta-t-il, je vais rapporter une Scene dont j'ai esté Acteur.

Voulant prendre l'Ordre de Sousdiacre pour m'avancer dans l'Etat Ecclesiastique, je fus obligé de porter mon attestation de vie & de mœurs, mon demissoire, ma Lettre de Tonsure, & celle des quatre Mineurs (ces deux dernieres estoient en Parchemin.) Je fus obligé, dis-je, de porter tous ces Actes à M. G** nommé par le Prelat pour les examiner, afin de voir s'ils estoient en bonne forme. C'estoit donc-là une espece de petite superiorité qu'on luy avoit donnée sur les Pretendans. Après que je luy eus remis le tout, il me dit de revenir dans quelques jours, & qu'il m'en rendroit compte. J'y retournay au temps prescrit, il vint me trouver

dans une Salle, me dit que mes Actes estoient en bon ordre. En me les rendant, comme je luy fis remarquer que ma Lettre des Mineurs estoit toute *rabougrie*, „ J'en suis fâché, me répondit-il, „ c'est ma faute, il a plu dessus, j'ai „ voulu ensuite la faire secher „ au feu, & le feu l'a mise en „ cet état; mais ce n'est rien, „ elle vaudra autant que si cet „ accident ne luy estoit pas ar- „ rivé.

Comme il faut ménager ses Superieurs, même, quand ils ont tort, sans rien repliquer, je fis une profonde reverence, & me retirai assez content de ce que sa délicatesse n'avoit point trouvé quelque anicroche pour m'arrêter en chemin. Je reçûs ensuite l'Ordre de Sous-Diacre.

Quelque mois après je recommençai le même manege pour

parvenir au Diaconat. Je l'allai encore trouver & lui presentai mes Papiers & mes Parchemins. Le bon homme avoit apparemment très-peu de memoire; car quand entre tous ces Actes, il vit la Lettre RABOUGRI, il prit une mine severe, & d'un ton assommant, il me parla de la sorte.
» Quoi! Monsieur, est-ce là » l'état que vous faites de la Pro„ fession que vous avez embras„ sée, une Profession que les An» ges respectent, & qu'ils se fe„ roient honneur de remplir! „ Voyez dans quelle effroïable „ difformité est vôtre Lettre de „ Mineurs! Juste-Ciel! Peut-on „ marquer tant de negligence „ & de mépris pour un état si „ Saint, si élevé & si respectable!
Il poussa bien plus loin sa mercuriale, & je le laissai invectiver contre moi, avec d'autant plus

de plaisir, que je comptois qu'il me seroit bien facile de le reduire à la raison. Enfin, après l'avoir laissé fulminer à son aise & tant qu'il voulut, je pris un ton doux, tranquille, & pour toute réponse, je ne lui dis que ces mots:

Monsieur, permettez-moi de vous répondre avec tout le respect que je vous dois. Aïez donc la bonté de vous ressouvenir que vous m'avez dit il y a quelques mois, que, par vôtre faute, il avoit plû sur ce parchemin; que, par vôtre faute, il fut presenté au feu, pour être seché; & que, par vôtre faute, il devint RABOUGRI.

Sans repliquer, il visita sur le champ mes papiers & parchemins, me donna un Certificat tel que je demandois, & me montra les talons.

(152.) Que de Maîtres qui enseignent, ayant très-besoin d'être enseignez! A. B.)

B** J'ai étudié autrefois avec beaucoup d'application les élemens d'Euclide. Dans les commencemens je pris un Maître pour me les expliquer. Je vais parler de sa conduite d'alors. A la verité elle n'étoit pas loüable; toutefois elle n'estoit pas extraordinaire. C'estoit un Provençal, bien éloigné dans ce tems-là d'avoir autant d'habileté qu'on en demande avec raison de ceux qui se mêlent d'instruire les autres. Il faut pourtant lui rendre justice, en avoüant qu'il est devenu dans la suite un des plus habiles Mathematiciens. Ce qui me prouva que dans le tems qu'il m'expliquoit Euclide, il estoit à cet égard, tout au plus, un Ecolier renforcé; c'est que je le

déroutois, pour peu que je l'interrompiſſe par quelque queſtion veritablement convenable, au milieu de ſes explications; il fermoit alors les yëux, s'appliquoit la main ſur le front, comme fait un homme qui craignant d'être diſtrait, tâche de ramaſſer toute ſon attention pour ne ſe point tromper dans ce qu'il va » dire. Hé, Monſieur, laiſſez-» moi parler, s'écrioit-il, ne » m'interrompez pas, vous par-» lerez enſuite tant qu'il vous » plaira, vous me ferez tant de » queſtions que vous voudrez.

Je le laiſſois donc dire, de peur de le fâcher. Son diſcours étoit comme un torrent: ſi j'avois voulu arreſter cet homme, je crois qu'il auroit pris la fuite, tant il eſtoit prompt & violent. Il eſt vrai que je n'aurois pas fait une grande perte, puiſque, quand il ſortoit

ſortoit, je n'eſtois guere plus habile que quand il eſtoit entré; car il eſtoit également preſſé de parler & de ſe retirer; de ſorte qu'il ne m'eſtoit pas permis de m'éclaircir par ſon ſecours, ſur-ce que je ne comprenois pas. Je me vis donc dans la neceſſité de me faire moi-même mon Maître, ſi je voulois apprendre bien & promptement ce que j'étudiois. Je ne le congediai pourtant pas ſi-tôt; je me contentai de ſuppléer par une conſtante & forte application, à ce qu'il me refuſoit, parce qu'il ne pouvoit pas me le donner ſur le champ. En me quittant, il me fixoit à l'étude de trois ou quatre propoſitions qu'il me devoit expliquer dans la premiere leçon qu'il me donneroit. Quand il revenoit, je lui diſois, paſſons ces propoſitions; car je les ſçai parfaitement bien;

venons à celles qui ſuivent & que je n'ai pas étudiées ; il me parut ſurpris & même mécontent. Il le fut bien davantage dans la ſuite, quand, après lui avoir annoncé à ſon arrivée, que j'en avois devoré, pour ainſi dire, plus de quinze, outre celles qu'il m'avoit laiſſées à étudier, il ſe voyoit dans la neceſſité de me donner ſur le champ pour d'autres des explications qu'il n'avoit pas preparées ; parce qu'il ne s'eſtoit pas attendu que je ferois de ſi grandes enjambées dans mon étude.

L** Enjambées ! Ah ! que je hai ce mot ! Auſſi en ai-je bien raiſon ; car un jour qu'eſtant à la Campagne, pour me montrer hardie, je voulus franchir un foſſé en ſautant, je tombai dedans, parce que je ne fis mon enjambée qu'à moitié, à cauſe que

ma chemiſe étoit trop étroite.

D** *Bravo, Bravo*; cette petite hiſtoire étoit neceſſaire ici, pour égayer un peu celle du Mathematicien.

B** Je le croi ainſi; c'eſt pourquoi je vais l'abreger. Inſenſiblement nous nous dégoûtâmes l'un de l'autre; lui de moi, parçe que je demandois trop de ſa capacité; & moi, de lui, parce qu'il ne donnoit pas aſſez à mon ſouhait. Mais enfin, à l'impoſſible nul n'eſt tenu.

La ſéparation ſe fit donc d'un conſentement mutuel. Il alla apparemment chercher des Ecoliers diſpoſez à lui donner tout le tems dont il avoit beſoin, pour apprendre lui-même ce qu'il faiſoit profeſſion d'apprendre aux autres.

D** On trouve de ces Ecoliers tant qu'on en veut.

B** Et moi, de mon côté, je continuai ma carriere ſur Euclide; & enfin j'arrivai au terme que je m'eſtois propoſé, ſans autre ſecours que l'avidité de le comprendre & de le ſçavoir bien, ſecondée de pluſieurs heures d'étude chaque jour & chaque nuit. Que j'aurois perdu d'argent & de tems, ſi laiſſant à mon Maître la liberté d'allonger la coùrroïe autant qu'il auroit voulu, j'avois negligé de faire dépenſe d'application! Il m'auroit fait voir avec beaucoup de tems peu de Païs.



EPISTRE

À BONBIENBIAN, *Prélat*.



On a dit, en parlant de certains Prélats, qu'il y en a qui méprisent les Ecclesiastiques, qu'on appelle de simples Prestres, comme si le Caractere du Sacerdoce tiroit son mérite de la vanité mondaine dont ces Prélats sont

enflez. Et le Satyrique François ajoûte, que

Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sçût plus qu'abuser d'un ample revenu,
Et pour toutes vertus fit au dos d'un carrosse,
A côté d'une Mitre armorier sa Crosse.

Si vous estiez de ce nombre, je ne ferois pas ici mention de vous. Comme je sçai que vos mœurs ne sont point au-dessous de vôtre Dignité, & que vos inferieurs, bien loin de vous trouver insupportable par élevation, se font un plaisir de vous voir au-dessus d'eux, il ne m'en faut pas davantage pour que

je me fasse aussi un plaisir, en vous presentant ce Chapitre, de vous protester que je suis avec tout le respect que je vous dois,

Vôtre, &c.

XLI.

FRUITS DE TESTE & de Cask.

(153.) FILLE, AIMÉ. » *Fille aimé!* voi-
» là, certes une » expression bien étrange! dira, » sans doute, un Grammerien; il » faut, ajoûtera-t-il peut-être, que » celui qui l'a faite, ne sçache pas » parler; car, comme le mot, » *Fille*, est feminin, il devoit » dire, *aimée*, & non pas, *aimé*.

Le Grammairien aura raison; car il est constant que sa reflexion est bien fondée; mais j'ose dire aussi, & même assûrer que l'Auteur de l'expression n'a pas tort; on en conviendra après

l'histoire qu'on va lire.

Une Comedienne Italienne, appellée *Villia*, joüant un jour le Rôlle d'un jeune homme, & en ayant l'habit, plût extrêmement aux Spectateurs, & même aux Spectatrices. Entre celles-ci se trouva Madame R** elle étoit avec Mademoiselle T** sœur de son mari, grande rieuse, qui fait profession de se divertir de tout, & qui jargonne un peu l'Italien. Quant à l'autre, elle n'a aucune connoissance de ce langage.

Pendant toute cette representation, Madame R** fut charmée de *Villia* deguisée en homme; & comme la malicieuse T** lui fit accroire que c'étoit veritablement un homme, elle fut encore bien plus prévenuë en sa faveur, (chose naturelle) sans pourtant faire rien paroistre de

ce qu'elle ſentoit. Seulement elle fit à T** negligeamment quelques queſtions, pour ſçavoir le nom veritable de cet aimable & excellent Acteur, ſa demeure & d'autres petites circonſtances que ſa curioſité & ſes vûës lui ſuggeroient pour s'en inſtruire. T** répondoit au hazard tout ce qui lui venoit dans l'eſprit. Mais R** qui prenoit ſerieuſement tout ce que ſa parente lui diſoit, le conſervoit parfaitement dans ſa memoire. Elle eut bien ſoin ſur tout de ne pas oublier le nom & la demeure du prétendu Comedien. La pauvre petite femme retourna chez elle, fort agitée; elle eut peu de repos la nuit ſuivante, & le matin encore moins; ce qui la fit lever bien plûtôt que de coûtume. A peine fut-elle debout, & en corcet, jupon, bas & pantoufles,

qu'elle ſe mit à écrire à ſon charmant Acteur ; elle fit une Lettre, & la déchira ; elle en fit une autre, & la traita auſſi mal ; enfin elle en écrivit une troiſiéme, & en étant contente, elle prit le parti de l'envoyer à l'adreſſe telle qu'elle l'avoit appriſe de T** Voici cette Lettre.

LETTRE.

Je ſuis honnête femme & le ſerai toûjours. Ainſi, ne regardez pas, je vous prie, la démarche que je fais auprés de vous, comme une entrepriſe hardie & effrontée d'une Avanturiere, diſpoſée à avoir un commerce irregulier. Je vous écris donc ſeulement, pour vous dire, qu'étant aſſûrément en mon particulier, plus penetrée que qui que ce ſoit, du plaiſir que vous donnâtes hier au Public, je voudrois



*bien vous voir quelquefois chez moi, afin d'acquerir par vos instructions, quelque chose de vôtre heureux talent. Si vous me mandez que vous estes d'humeur à m'accorder cette grace, je me trouverai demain à dix heures du matin dans l'Eglise des *** vers la Chapelle la plus proche de la porte, avec un papier à la main, pour marquer que c'est moi ; & apres estre sortie avec vous, nous conviendrons de nous voir, sans consequences dangereuses pour le dessein que je me propose. Je vous prie derechef d'estre bien persuadé, que cette démarche & toutes celles qu'il m'arrivera de faire, ne démentirons point mon devoir.*

Ayant donné cette Lettre à un Laquais, & ce Laquais, prest à sortir, la tenant encore à la main, fut malheureusement rencontré du mari, qui la prit, l'ou-

vrit & la lût. Je laisse à penser combien il eut ce qu'on appelle *Martel en teste*. Cependant il eut assez de prudence & fut assez Maistre de lui-même, pour prendre des précautions avant que d'éclater contre sa femme. » Viens avec moi, dit-il au Laquais, & ne me quitte point, » sans mon ordre. Il alla de ce pas chez T** en qui il avoit beaucoup de confiance, & qu'il consultoit toûjours dans ses af» faires les plus importantes. Ma » sœur, dit-il en entrant, lisez » cette Lettre, elle est de ma » femme, & dites-moi ensuite » ce que vous jugez à propos que » je fasse dans une si triste situa» tion.

T**. lût la Lettre, & se prit à rire de tout son cœur, après l'avoir lûë. Le mari choqué autant d'un ris qui venoit

ſi mal-à-propos, que de l'avanture, commençoit à ſe mettre en colere, & apparamment auroit fini par la fureur, ſi ſa ſœur ne luy en eût expliqué le fait. Après cette explication, elle interpréta l'intention de la Lettre, en luy diſant que ſa femme n'y avoit, ſans doute, d'autre vûë que d'apprendre à bien déclamer. Pour l'en convaincre, elle le fit reſſouvenir du plaiſir qu'elle prenoit ſouvent à reciter des Vers, & d'autres circonſtances qu'elle rappella autant que la memoire luy en pût fournir, pour le tranquilliſer.

Après bien des raiſonnemens, ils convinrent de faire écrire une réponſe, comme ſi elle venoit de *Villia*, & d'y mander qu'il ne manqueroit pas de ſe trouver au rendez-vous, ce qui

fut fait. Cette réponse fut remise au Laquais, avec promesse de recompense, s'il ne faisoit à sa Maistresse aucun recit de ce manége. Il fit sa commission, & fut aussi fidele qu'on le souhaitoit. Ils convinrent aussi, qu'au lieu de l'Acteur, ils se trouveroient eux-mêmes au rendez-vous.

Cependant T** qui avoit engagé son frere à prendre ces mesures, en prit avec affection & prudemment d'autres favorables pour sa belle-sœur, afin que le grabuge ne s'introduisit point dans ce menage. Elle affecta pour cela, de n'aller point chez elle pendant cette journée; mais elle luy écrivit très-secretement tout ce qui s'estoit passé. Ensuite elle luy conseilla de ne marquer en aucune maniere d'en estre instruite; de faire

confidence à son mari de sa Lettre qu'elle avoit écrite au prétendu Acteur, du dessein qu'elle avoit pris d'apprendre de luy à déclamer en perfection; & de le prier instamment d'y consentir, l'assûrant qu'elle se regleroit entierement sur les précautions qu'il lui ordonneroit de prendre, pour ne rien faire contre la bien-séance. Tout cela fut si bien executé, cette confidence adroite séduisit si bien le mari, qu'il se réduisit tout au plus à luy faire une amiable & tendre reprimende, sur son indiscretion. Le bon homme! le bon homme! le benin mari! La sœur ayant esté appellée, R** fut instruite du sexe de *Villia*, & toutefois se divertirent de l'avanture.

(154.) Lire beaucoup & ne rien recüeillir de ce qu'on lit, c'est

c'eſt preſque lire ſans profit, à moins qu'on n'ait la memoire ſi heureuſe, que rien de ce qu'on a lû de plus intereſſant ne luy puiſſe échaper.

Recüeillir ſans quelque arrangement méthodique, devient d'ordinaire un travail dont on tire peu d'utilité. C'eſt de cette maniere que perdant ma premiere jeuneſſe, j'ai fait des recüeils; mais enfin dans la ſuite, à force de tâtonner & de reflêchir, je me ſuis fait à cet égard une méthode qui m'a eſté en differentes occaſions, d'une très-grande utilité. Comme l'experience que j'en ai faite dans pluſieurs Ouvrages que j'ai donnez, m'a perſuadé qu'elle eſt d'un grand ſecours, quand on travaille ſur quelque matiere que ce ſoit; je la produis ici, dans l'eſperance qu'elle pourra

aussi estre utile à ceux qui voudront s'en servir ; je l'appelle *l'art de faire utilement des Recüeils, suivi de pratiques.*

Comme il arrive souvent que les traits d'Erudition qu'on recüeille, contiennent des sujets differens, & qu'ainsi pour en faire un usage proportionné à leur estenduë, il faudroit les décrire autant de fois qu'il y a de ces sujets, ce qui engageroit à une multiplication fatigante d'écriture, n'est-il pas plus à propos d'abreger ce travail, sans pourtant rien perdre de ce qu'on souhaite conserver ? On ne se donnera pas cette peine, & on ne courra pas risque de cette perte, en gardant la conduite suivante. Faites des cahiers selon la grosseur qui vous conviendra. Ensuite à mesure qu'en lisant, vous trouverez quel-

ques traits que vous jugerez dignes de vos remarques, écrivez-les de ſuite, enſorte pourtant qu'ils ſoient ſéparez par des *alinea* & par ordre de chiffres, ainſi que vous le verrez dans une pratique courte de cette Methode que je mettrai enſuite pour modele, & que j'aurois pû pouſſer juſqu'à plus de cent mille traits, ſi j'avois voulu; revenons à noſtre art.

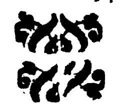
A côté de chacun de ces articles ſur une des marges, mettez des mots qui marquent les differens ſujets auſquelles on peut les appliquer. Faites enſuite, quand vous le jugerez à propos, une Table alphabetique de tous ces mots. Si, par exemple, un article pouvoit ſouffrir dix applications differentes, mettez à la marge ces dix applications. Ainſi vous ne ſerez pas obligé

d'écrire dix fois cet article, & vous n'auriez pas pû vous dispenser de le faire sans une telle précaution.

Au reste, il faut se donner bien de garde de faire de ses Recüeils un oreiller à son oisiveté ; je veux dire, de s'y abandonner de telle sorte, qu'on ne se mette point en peine de rien inventer, de rien imaginer ; enfin de ne rien faire de nouveau. N'écrire que ce qui a esté écrit, en se contentant seulement de quelques tours nouveaux, imaginez pour tâcher de dérober à la connoissance du Public ce qu'on a pris aux Particuliers, c'est travailler beaucoup pour ne rien faire, & se mettre au hazard de n'acquerir que de la confusion & du mépris pour tout fruit de ses peines. Quand vous composez, servez-vous de

vos Recüeils ſeulement pour appuyer, pour autoriſer, ou pour orner vos propres penſées & vos propres inventions; rendez en même tems, autant qu'il dépendra de vous la juſtice que vous devez à ceux de qui vous aurez emprunté du ſecours. Enfin, aprés s'eſtre appuyé ſur les autres, on doit s'évertuer, pour n'avoir plus beſoin d'appuy.

Voici pour modele quelle eſt la pratique de ma Methode.



PRATIQUE de l'Art de faire utilement des Recüeils.

Perles. Recuëils. Pensées.

1. LES. Perles ne laissent pas d'estre précieuses, quoiqu'elles soient défilées, aussi les plus belles pensées, quoiqu'elles ne soient pas liées les unes avec les autres.

Auteur Critique. *Des houlieres.*

2. *Sans crainte & sans inquiétude,*
Je livre mes amusemens,
A la critique la plus rude.

(Deshoulieres.)

Persuasion. Esprit Manieres. Cœur.

3. Ce que l'on dit de bon, persuade l'esprit, mais la maniere de le dire gagne le cœur.

4. Nos Amphions sont en chambres garnies, s'ils n'y sont pas, c'est qu'ils couchent dehors. (*de Benserade.*) Sçavans. Musiciens. *De Benserade.*

5. Soyez certain, que partout où
Se trouvent vieilles radoteuses,
Enfans & Gens à testes creuses,
Se trouve aussi le Loup-Garou.

Opinion. Credulité. Loup-Garou

6. Le trouble regne dans tous les cœurs, une fausse tranquillité masque tous les visages, & peu soigneux de corriger ses vices, on se contente de les avoir cachez. (*Dancourt. Les Fées.*) Tranquillité. Conscience. Apparence. Vices. *Dancourt.*

7. Le feu Roy dit un jour à Dominique le fameux Arlequin des Comediens Italiens, voilà une mauvaise Piece. Sire, dites cela tout bas, répondit Arlequin, parce que si le Roy le sçavoit, il me congedieroit avec Comedie. Jugement Rois. Adresse. Dominique. *Rion.*

ma Troupe. (*Rien.*)

Femmes. Beauté 8. Les belles Femmes sont comme les grandes Villes, aisées à prendre, & difficiles à conserver.

Homme. Inconstance. *9. Il veut, il ne veut pas, il accorde, il refuse,*
Il écoute la haine, il consulte l'Amour;
Il assûre, il retracte, il condamne, il excuse,
Et le même objet plaît & déplaît à son tour.

Liberté. Vin Puissance. 10. *Je veux estre en liberté,*
Et lorsque je tiens le verre,
Il me semble que la Terre
Dépend de ma volonté.

Enfans Gouvernantes. *Ducerceau.* *11. Quand vous n'aurez plus de Nourrice,*
Et que vous pourrez vous porter,
Aller, venir, courrir, troter,
La mie aura de l'exercice.

Du Cerceau.)

12. Les hommes ne sont pas troublez par les choses, mais par l'opinion qu'ils ont des choses. (*Epictete*) Trouble. Opinion. *Epictete*

13. *Ils donnent tout aux apparences ;* Apparences.
Et l'amitié qui regne entr'eux
N'est qu'un phantôme vain & creux, Amitiez.
Que l'on repaît de reverences. Civilitez.
(Rome ridicule.)

14. Tels sont ces Ministres timides & peu experimentez ; dont on apprend les affaires dans leurs yeux, & on y lit l'après-dînée les Dépêches qu'ils ont reçûës le matin. (*Bouhours. Entret. D'Ariste & d'Eugene.*) Ministres. Secret. *Bouhours.*

15. *Tu gagnerois mieux le douzain* Avocat
En t'en allant dans le Moulin, Sac.
Comme le lieu qu'on te destine,
Desormais dresses-y tes pas,
On ne te charge plus de Sacs,
S'ils ne sont remplis de farine.

Grandeurs. Dignitez. Courtisans. *16. Les dignitez & les grandeurs*
Qui d'un ambitieux sont le desir suprême
S'achettent de mille douleurs,
Il faut renoncer à soy-même,
Ne bouger de la Cour, estre alerte & soûmis,
Se défier de ses meilleurs Amis,
Et de son Protecteur épouser les caprices;
Mais dès qu'on le possede, on en est dégoûté,
Et l'on voit que bien loin d'y trouver des délices,
Elles ne valent pas ce qu'elles ont coûté.

Evêques. Résidence. 17. Je vais faire un tour dans mon Diocese. R. Je m'en réjoüis; car ce sera autant de diminué pour vous sur les peines du Purgatoire.

Directeurs. 18. Elle se sert de son Directeur, comme de son Cocher, pour la conduire où elle veut.

Orateurs. 19. J'admire plus dans un long

discours la patience de l'Auditeur, que la fecondité de l'Orateur. (*S. Evremont.*) Proli-xité. *S Evremont.*

20. Aristote a dit cela; donc cela est vrai; voilà de quelle maniere l'autorité fait tirer des conclusions. Cela est évident, donc, quand Aristote l'a dit, il a dit vrai; c'est ainsi que la raison fait conclure. Autorité Opinion. Evidence. Raisonnemens. *Aristote*

21. Tel donne à pleines mains, qui n'oblige personne,
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. (Corneille.) Prodigalité. Bienfaits. Liberalité. Manieres. *Corneille.*

22. On ne peut voir clairement l'usage d'un mot, à moins qu'on ne sçache ce qui suit & ce qui precede; & comment le mot est enchassé dans le discours. (*Bonhours.*) Mots. Jugemens. *Bonhours.*

23. Un bon Poëte n'est pas Poëtes. *Malherbe.*

plus utile à l'Etat, qu'un bon joüeur de quilles. (*Malherbe.*)

Dé-fauts. cen-sures.

24. Si l'on n'avoit point de défauts, on ne prendroit pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres;

Amour Res-pect. Interêt *Sarazin*

25. *Un certain amour de respect,*
Amour d'ordinaire suspect,
Et qui demande davantage,
Qu'il ne paroist sur son visage.(Sarazin.)

Défen-se. contra diction *Du Cer-ceau.*

26. *D'aller vers là, de revenir ici?*
Est-il permis? Quand on le peut ainsi,
On s'en soucie autant que d'une obole.
Mais que la Loi dise; je le défends,
Nous y courrons & nôtre cœur y vole.
(du Cerceau.)

Afflic-tion. conso-lation. Tems, *La Fon-taine.*

27. *Sur les aîles du tems, la tristesse s'envole.*
On fait beaucoup de bruit, & puis on se console. (la Fontaine.)

Vieille co-quette. Age. *Rior.*

28. *Une vieille Coquette a beau se contrefaire;*
Dans son œil qui s'enfonce on lit son Baptistere, (Rior.)

29. Le corps & l'ame ſont deux ennemis qui ne ſe peuvent quitter, & deux amis qui ne ſe peuvent ſouffrir. Corps. Ame.

30. Il ne faut à la Cour, ni trop voir, ni trop dire. Cour.

31. La ſcience commence un honnête homme, & le commerce du monde l'acheve. (*S. Evremont.*) Science Monde *S Evremont.*

32. J'ai honte de me trouver parmi cette verte & boüillante jeuneſſe. Qu'irions-nous preſenter nôtre miſere parmi cette allegreſſe? Ils ont la force & la raiſon pour eux. Faiſons-leur place; nous n'avons plus que tenir. (*Montagne.*) Vieilleſſe. Jeuneſſe. *Montagne.*

33. *Quelque rang où jadis ſoient montez vos ayeux,*
Leur gloire de ſi loin n'éblouït point nos yeux. (Racine.) Nobleſſe. *Racine.*

Soupçons. Bienséance. *Flechier*

34. Combien de gens font des crimes de tous leurs soupçons, & décrivent la vertu même, quand elle ne garde pas à leur gré toutes leurs rigoureuses bienséances! (*Flechier.*)

Philosophe. Loix. *Aristote*

35. L'avantage que j'ai tiré de la Philosophie, c'est de faire de mon propre mouvement, ce que les autres font par la crainte des Loix. (*Aristote.*)

Conversation. *Gratian*

36. L'art de converser a plus servi à quelques-uns, que les sept Arts liberaux ensemble. (*Gratian.*)

Rois. Religieux.

37. Un Oriental disoit; le Roy est en Paradis, à cause de l'amour qu'il a eu pour les Derviches; & le Derviche est en Enfer à cause de la trop grande attache qu'il a eu auprès du Roy. (*bons mots des Orientaux.*)

38. Ceux qui recevoient ces Oracles ambigus prennoient volontiers la peine d'y ajuster l'évenement, & se chargeoient eux-mêmes de les justifier. Souvent ce qui n'avoit eu qu'un sens dans l'intention de celui qui avoit rendu l'oracle, après l'évenement, se trouvoit en avoir deux, & le fourbe pouvoit se reposer sur ceux qu'il fourboit, du soin de sauver son honneur. (*de Fontenelle.*) Oracles. De Fontenelle.

39. Dieu voit comme fourmis marcher nos Legions
Sur ce petit amas de poussiere & de bouë
Dont nôtre vanité fait tant de Regions.
(de Racan.) Dieu. Grandeurs. de Racan.

40. C'est un terrible amant qu'un amant liberal. (*Th. It.*) Amour Liberalité.

Reli-gieux. Vœux de Bensserade.

41. *Non, non, tenez à Dieu, sans tenir au lien;*
Fuyez la volupté, les richesses, le faste,
Soyez soumise, pauvre & chaste,
Mais ne jurez jamais de rien.

(de Bensserade.)

Lai-deur.

42. *Cet objet que le tems a si fort abattu,*
Celle que la laideur a si fort affligée,
Se nomme tous les jours séjour de la vertu;
La vertu, s'il est vrai, n'est guere bien logée.

Amour Fem-mes. Sever-té Re sistan ce. Hon-neur. de la Motte.

43. *Quelquefois au feu qui la charme,*
Resiste une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une penible fermeté.
Helas! cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait;
Sa severité n'est que faste,
Et l'honneur de passer pour chaste,
La resout à l'estre en effet.

(de la Motte.)

44. Vôtre Livre est un Suisse que vous donnerez au Libraire, pour lui servir de Garde-Boutique. Livre.

45. Les bonnes Comediennes ne sont pas toutes à la Comedie. (*le Sage. Gilblas.*) Comediens. *le Sage.*

46. Corrompre l'esprit d'un Prince, c'est empoisonner une fontaine publique. Princes Exemples.

47. Le petit Maistre fait vanité de paroistre encore plus dereglé qu'il n'est. (*Du Fresny. Amusemens.*) petites-Maisons. Dereglement. Vanité *du Fresny.*

48. *Mes bons Peres Religieux,*
Vous dinez pour grand mercy;
Oh! gens heureux! Oh! demi Dieux!
Plût à Dieu que je fusse ainsi.
(Victor. Brodeau.) Religieux. *Brodeau*

49. Par le secours des Spectacles, on devient disposé à être Spectacles. sensibilité.

sensible, & l'on sçait donner de la sensibilité aux autres.

Esclaves. courtisans. *Moliere*

50. Sotte condition que celle d'un Esclave! de ne vivre jamais pour soi, & d'être toûjours tout entier aux passions d'un Maistre, de n'être reglé que par ses humeurs, & de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! (*Moliere. le Sicilien.*)



TABLE ALPHABETIQUE de la Pratique de l'Art de faire, utilement des Recüeils.

Les Chiffres marquent les Artiles.

Vieillesse.

(155.) *Tribonin* ſe promenant un jour vers un Abrevoir, où plusieurs Cochers, Laquais & autres Domeſtiques venoient faire boire des Chevaux, fut fort indigné contre ces gens, voyant qu'ils courroient à toute bride pour aller faire rafraîchir ces pauvres beſtes, & qu'ils les preſſoient avec la même violence, pour les faire courrir après qu'elles eſtoient ſorties de l'eau. Il s'en retourna émû de compaſſion pour les Chevaux, & de colere contre ceux qui les montoient. Il ne s'en tint pas à des reflexions, car il reſolut d'employer ſon induſtrie, pour mettre ordre à cette eſpece de cruauté. Après avoir cherché

dans son esprit des moyens d'en venir à bout ; entre plusieurs qui s'offrirent, il s'arrêta à celuy-ci, comme au plus sûr & au plus facile. Il composa une Lettre d'avis & circulaire pour les Maistres des Chevaux qu'on menoit boire & qu'on ramenoit en courant ; il en écrivit plusieurs copies, en déguisant son écriture, & ils les cacheta avec dessein de s'en servir le lendemain, quand on iroit à l'Abrevoir. Cette Lettre estoit conçûë en ces termes.

LETTRE CIRCULAIRE.

M

Apparamment quand vous envoyez vos Chevaux à l'Abrevoir, c'est seulement pour y aller tran-

quillement boire, & non pas pour courrir la poste en allant & en revenant. Si c'est-là vôtre intention, je vous donne avis, que bien loin de la suivre, on les fait courrir à toute bride. Comme j'aime fort les Chevaux, & que je me persuade qu'il faut conserver leur force & leur vigueur pour des allées & venuës importantes, ou du moins, utiles; je souffre, quand je les vois courir en vain, autant que si l'on me forçoit moi-même à courrir. Celuy qui vous rendra cette Lettre, ne s'imagine pas être le porteur de sa condamnation; mais il ne la mérite pas moins pour cela. Je souhaiterois qu'entre les Charges qu'on érige, on y en mêlât quelques-unes qui donnassent inspection sur les Abrevoirs & sur leurs avenuës. Quoiqu'il en soit, je vous donne de bonne amitié cet avis, & je vous prie de le recevoir de même.

On dit ordinairement ; que la nuit porte conseil ; celle qui suivit la composition de la Lettre qu'on vient de lire, en porta à *Tribonin* un qui estoit bien éloigné d'estre aussi charitable que celuy qui luy avoit dicté cette Lettre. On va voir comment.

Dans le voisinage de l'Abrevoir où *Tribonin* avoit projetté de tendre ses pieges, demeuroit un riche Financier, qui s'estoit mis, aussi-bien que luy, sur le pied de faire le rieur. Je vais le nommer *Babilin*. Luy & *Tribonin* se trouvoient souvent ensemble en differens endroits, parce qu'ils avoient à peu près les mêmes connoissances. Il y avoit cependant entr'eux une espece d'antipatie, que les autres se faisoient un plaisir de nourrir, parce qu'ils s'en di-

vertissoient. En un mot, ils ne pouvoient se souffrir, & cela, par jalousie de métier, car ils faisoient tous deux profession de plaisanterie; que l'on y prenne bien garde, & l'on reconnoistra que rien n'est plus insurpportable à un rieur, qu'un autre rieur.

Babilin alloit presque tous les jours sur le soir, se promener vers l'Abrevoir dont j'ay parlé. *Tribonin* qui s'estoit mis dans la teste de luy joüer un tour en même tems qu'aux Palfreniers & Cochers courreurs, & qui sçavoit l'habitude & le lieu de ses promenades, trouva que l'occasion de ses Lettres circulaires estoit la plus favorable pour luy donner de l'embarras, & luy causer du chagrin. Afin d'en profiter, il s'habilla tout-à-fait comme luy, c'est-à-dire,

qu'il prie un Juste-au-corps rouge, chamarré de galons d'or, & tous les autres ornemens exterieurs que portoit son antagoniste; ce qui joint à sa taille ressemblante, le rendoit tel qu'on pouvoit (si on ne les connoissoit) prendre aisément l'un pour l'autre.

Avec ces précautions, il va au rendez-vous qu'il s'estoit donné luy-même, & autant qu'il voit de ces sortes de Courriers, à qui il en vouloit, il les arreste, donne à chacun une de ses Lettres, » en leur disant : Remettez, je » vous prie, incessamment ce » Billet à vostre Maistre, il s'y » agit d'une affaire importante » qui le regarde, il vous en sçau- » ra bon gré.

Trïbonin s'apperçût le lendemain qu'ils s'estoient acquittez exactement de cette commis-

ſion, car s'eſtant mis en rabat & en manteau, il alla roder aux environs de l'Abrevoir, & remarqua avec plaiſir, que ſes Porteurs de Lettres conduiſoient leurs Chevaux auſſi ſagement que les Medecins conduiſent leurs Mules dans leurs petits voyages. Il y avoit pourtant une difference, c'eſt que ces drôlles chantonnoient les jambes penduës le long des flancs de leurs montures, au lieu que les Medecins ne chantonnent jamais, & tiennent le plus ferme qu'ils peuvent les pieds dans les étriers, quand ils ſont ſur leurs Mules.

Tribonin qui guettoit de ſon mieux, pour voir ſi *Babilin* ſe trouveroit ſur le chemin de nos Convertis, l'apperçoit bien-tôt ſe promenant auſſi tranquillement que pourroit faire un

homme qui n'auroit aucune querelle à soûtenir auprès d'un Abrevoir, Mais sa tranquillité ne dura pas. Un de nos Cavaliers à crud, qui avoit esté porteur d'une de ces discourtoises Lettres, l'ayant vû, le prit pour celuy qui luy avoit donné le jour précedent une commission si traîtresse. Il s'arreste devant luy, & le complimente
» avec ces paroles. Ah! Mon-
» sieur, je suis bien aise de vous
» trouver, pour vous donner
» réponse à la Lettre dont vous
» m'avez chargé hier. Que veux
» dire ce maraut? répondit *Ba-*
» *bilin*. Je veux dire, repliqua
» le maraut, que vous mérite-
» riez que je vous fisses passer
» mon Cheval sur le corps,
» pour vous apprendre à craindre
» de donner des avis.

Babilin haussoit sa canne, afin de

de s'en servir pour repartie, quand un autre Porteur de Lettre arrive, puis un troisiéme, un quatriéme, un cinquiéme; enfin il sembloit qu'il en pleuvoit, ou qu'il en sortoit de dessous les pavez. Le voilà donc entouré de Cavaliers, qui, quoique sans autres armes que des foüets, ne laissoient pas de l'intriguer. Il jugea que le parti le plus sûr pour luy étoit de filer doux en presence de tels assaillans qui le regardant de haut en bas, pouvoient aisément le terrasser. Passez, pas-
» sez vostre chemin, mes amis,
» leur dit-il, avec assez de dou-
» ceur, je n'ai rien à démêler
» avec vous, sans doute, vous
» me prenez pour un autre. Il avoit beau dire, les amis ne passoient point; au contraire, ils s'obstinoient de plus en plus

à l'insulter. Il falloit voir de quelle frayeur il estoit saisi, quand en faisant caracoler leurs Chevaux autour de luy, il sembloit qu'ils l'alloient écraser. Il auroit voulu fuir, mais il estoit trop bien entouré, pour pouvoir en venir à bout.

Tribonin voyant tout cela de sa demie cachette, goûtoit avec délices, l'embarras où il avoit mis son envieux rieur; il attendoit avec impatience le succès de cette scene. A la verité, il ne souhaitoit pas qu'elle devint tragique, mais il vouloit seulement qu'elle eût en comique, autant d'étenduë qu'il en falloit pour donner un ridicule à *Babilin*, & le rendre beaucoup moins rieur qu'il n'estoit.

Heureusement pour *Babilin*, arrive un nouveau Chevalier du même Ordre que les autres;

c'estoit un Laquais qui l'avoit autrefois servi. Il demanda aux Spectateurs, pourquoy tant de gens de sa sorte, estant ainsi assemblez, faisoient le manége, au lieu d'aller faire boire leurs bestes ? On luy dit, qu'ils bernoient d'une nouvelle maniere un homme de condition, parce qu'ils prétendoient que le jour précedent, il leur avoit donné des Lettres fort desobligeantes pour eux, & adressées à leurs » Maistres. Ah ! répondit-il, » comme il m'en a fait hier au- » tant, il faut que j'aye part à la » vengeance.

Il fend aussitôt la presse, fort resolu de faire paroistre son courage dans cette cavalcade. » Où est-il ce donneur de Let- » tres ? s'écria-t-il, le voici, » luy dit-on, en montrant *Babilin*. Ce Laquais ayant regardé

» fixement celuy-ci, cela n'est
» pas vray, dit-il, je connois
» Monsieur, puisque je l'ai servi.
» Il est vrai que celuy qui me
» donna hier une Lettre, luy res-
» sembloit par son habit ; mais
» je soûtiens que ce n'estoit pas
» Monsieur *Babilin* que voici.
Cette protestation fut soûtenuë par quelques Officiers qui passoient par hazard, qui le connoissoient, & qui luy avoient de l'obligation. Ceux-ci, qui n'entendoient pas raillerie, ayant parlé, ce qui s'appelle des grosses dens, & paroissant fort disposez à travailler sur les mutins, toute la Cavalerie se dissipa si promptement, qu'en un moment, il ne resta plus que *Babilin* & ses amis.

Tribonin, qui avoit toûjours esté aux écoutes, se retira, & dans la suite se fit un plaisir de raconter cette histoire.

EPISTRE

A POLIMAR, *Quinquaillier:* ET A MONTEVILLE, *Mercier.*



Que de choſes non-ſeulement utiles, mais encore très-neceſſaires on trouve dans vos Boutiques ? Hommes & femmes, jeunes & vieux, grands & petits,

pauvres & riches, de quelque Profeſſion qu'ils ſoient, ont tous beſoin de ce que voſtre vigilance vous fait amaſſer pour entretenir vôtre Commerce. Comme vous ne négligez point les plus petis profits, on a chez vous avec un liard, un accés auſſi facile, qu'avec les piſtoles. Vous jugez bien que dans le deſſein que j'ay pris de ne dédier toutes les parties de cet Ouvrage qu'à des gens veritablement utiles au Public, je ne ſerois pas aſſez ingrat, pour vous oublier, aïant tant de ſujet d'être

Voſtre, &c.

XLII.

COMMENCEMENT, *milieu, & fin.*

(156.) Mistibli, galant homme & d'agréable humeur, estant lassé de son foyer, fut tenté pendant un assez long-tems de faire un petit voyage. Comme il ne connoissoit la Mer, que par oüi dire & par ses lectures, ne l'ayant jamais vûë, que, selon ses manieres de parler, dans une huitre à l'écaille, il resolut de l'aller voir de près, afin de faire connoissance avec elle. Il parla de son dessein à

quelques-uns de ses amis qui n'avoient pas plus d'affaires que luy, & les mit dans le même goût. De sorte qu'eux & luy sixiéme partirent pour se rendre à un des plus beaux Ports du Royaume. Ils y passerent deux mois avec tous les agrémens que pouvoient souhaiter de tels voyageurs, qui ne cherchoient qu'à se divertir, & qui avoient de quoi fournir aux divertissemens qui leur convenoient.

Quelques jours avant leur départ de ce Port, pour s'en retourner en leur Pays, arriva un Vaisseau qui avoit beaucoup plus de Perroquets que de Matelots. Nos Voyageurs charmez de cette trouvaille, acheterent chacun un jeune Perroquet, & chacun estoit si content de son choix, qu'il n'y en avoit pas un qui n'estimât le sien plus

que tous les autres. L'un trouvoit admirable le plumage de ſon Perroquet. L'autre vantoit particulierement la petiteſſe du ſien. Celuy-cy ſe recrioit ſur la douceur. Celuy-là ne pouvoit ſe taire ſur les diſpoſitions que le ſien avoit à parler, & ſe promettoit d'en faire à cet égard un vray prodige. Les autres en attendoient autant des leurs. *Miſtibli*, à leur arrivée, leur propoſa, avant qu'ils ſe ſéparaſſent pour aller chacun chez ſoi, de faire une gageure ſur le mérite de leurs Perroquets.

» Il faut, dit-il, que chacun
» apprenne à parler au ſien,
» comme il jugera à propos,
» nous prendrons un an entier
» pour les inſtruire, enſuite
» nous aſſignerons un jour pour
» les aſſembler en bonne com-
» pagnie, ſans que ceux qui ſe-

» ront presens sçachent à qui
» chaque Perroquet appartien-
» dra; puis celuy qui du consen-
» tement de toute l'Assemblée
» dira le mieux ce que son Mai-
» tre luy aura appris, sera répu-
» té le meilleur, & le Maistre
» de celuy-ci aura droit d'exiger
» trente pistoles de chacun des
» autres Maistres.

La proposition fut agréé & reçûë, ils en dresserent un acte entr'eux avec toutes les conditions dont ils estoient convenus.

Pendant un an, ils instruisirent le plus secretement & le mieux qu'ils purent leurs Perroquets. L'année finie, le jour fut pris pour les assembler, afin de les entendre. Plusieurs de leurs Amis avec quelques autres personnes de consideration, s'y trouverent, pour estre témoins

de cette épreuve & pour en juger ensuite.

La Salle où l'on s'assembla estoit parée magnifiquement. Il sembloit qu'on alloit disputer pour quelque Chaire de Professeur, d'une science importante, ou que des Ecoliers y devoient soûtenir une These d'appareil, pour donner des preuves de leur habilité. La comparaison de ces soûteneurs de These avec des Perroquets, ne cloche pas extrêmement, puisque ceux-là, comme ceux-ci, ne disent rien d'ordinaire que ce qu'on leur a repeté bien des fois, & qu'on ne leur a mis dans la teste, qu'avec bien de la peine.

Tous les Spectateurs & Auditeurs estant arrivez, on apporta un Perroquet dans sa cage, avec une marque pour le distinguer des autres qu'on apporte-

roit dans la suite, afin qu'elle fit connoistre celuy à qui appartenoit l'oiseau qui y estoit enfermé. On prit la même précaution pour toutes les autres. Cette cage estoit grande & ornée de plusieurs enjolivemens, on la mit sur une espece de Theâtre, élevé d'environ trois pieds, dans le fond de la Salle, & qui en occupoit le tiers. Le Perroquet après s'estre pavanné quelque tems, prononça fort distinctement ces paroles, BON JOUR, MESSIEURS, JE VIENS POUR VOUS ECOUTER, PARLEZ DONC, PARLEZ DONC.

Parle, parle toi-même, répondit quelqu'un de la Compagnie, pour s'en divertir, & le Perroquet de repondre; JE VIENS POUR VOUS E'COUTER, JE VIENS POUR VOUS E'COUTER;

ce qui, quoique hazardé, étoit dit cependant fort à propos.

Arrive le second qui fut près d'un quart d'heure, sans dire mot, quoique le premier dégoisât sans cesse. Enfin il se mit aussi à jaser, & dit; QUE JE SÇAI DE CHOSES! MAIS JE NE LES VEUX PAS DIRE; MAIS JE NE LES VEUX PAS DIRE. QUE JE SÇAI DE CHOSES! QUE JE SÇAI DE CHOSES!

A peine le troisiéme parut, qu'il cria de toute sa force, TU EN AS MENTI; TU EN AS MENTI.

Des éclats de rire se firent entendre dans toute la Salle, tant on trouvoit plaisant par la convenance, ce que ce troisiéme venoit de dire. Mais, chose qu'on trouva surprenante; c'est que le second ne dit plus mot depuis ce démenti.

J'ai oublié d'avertir qu'on avoit

eu ſoin de leur laiſſer de quoi boire & dequoi manger dans leurs cages. Cette remarque eſt importante par rapport à ce qui va ſuivre. On avoit gardé une conduite differente à l'égard du quatriéme : car, quand il parut ſur la Scene, ſon auge & ſon godet étoient à ſec. auſſi ſon Maiſtre avoit-il eu ſes raiſons pour le mettre dans cette diſette de vivres.

Ce quatriéme Perroquet regarda quelque tems les autres pendant qu'ils mangeoient & buvoient par intervalles. Il paroiſſoit fort triſte ; ſes yeux étans attachez ſur eux, il ſe prit tout d'un coup à dire ; ILS MANGENT ET BOIVENT TOUT LES GOURMANDS, ET NE ME DONNENT RIEN ! LES GOURMANDS ! LES GOURMANDS ! Il ne ceſſa de repeter ces paroles que quand le cinquiéme fut arrivé.

Celui-ci considera à differentes reprises toute l'assemblée, & tous ses camarades; ensuite il dit; PARBLEU, VOILA BIEN DES PERROQUETS! QUE DE PERROQUETS! QUE DE PERROQUETS! Ce discours sembla d'autant plus plaisant, qu'on voulut se persuader qu'il traitoit de Perroquets & ses camarades & tous ceux qui composoient cette assemblée.

Le sixiéme se fit beaucoup attendre. On ne sçavoit que juger » de son retardement. Sans dou- » te, disoit-on, celui-là nous » va prononcer des Oracles, « puisqu'il lui faut tant de tems » pour se preparer. Il parut en- » fin; mais que sa presence diminua beaucoup de la grande idée qu'on avoit euë du Rôlle qu'on s'attendoit de lui voir joüer; puisque ce qu'il dit, bien loin de plaire, ne fut traité

que de galimatias ! Il débuta donc par ces mots ; LE MIEUX CE QUE SON MAISRE LUY AURA APPRIS. Les uns l'appelloient ignorant ; les autres, Docteur embroüillé, & tous en étoient fort mécontens. Plus on se moquoit de lui, plus il repetoit son dicton. Il sembloit qu'il prenoit les huées qu'on lui faisoit, pour des applaudissemens. Il étourdissoit tellement son caquet, qu'on decida qu'il falloit le renvoyer, comme n'ayant aucun droit de disputer le prix dont il s'agissoit.

Mistibli s'opposa à l'execution de jugement, en avoüant que c'étoit son Perroquet, & en disant qu'il prétendoit que c'étoit lui qui avoit le mieux rempli les conditions énoncées dans l'acte dont on étoit convenu.

Tout le monde fut surpris de » sa prétention. Ce que je pré-
» tends,

» tends, dit-il alors, est si juste, » qu'il n'y a aucun de vous, qui » puisse équitablement refuser ce » que je demande, quand je me « serai expliqué; & voici dequoi » vous donner cette satisfaction.

Là-dessus, il montra l'acte de la gageure, le lût tout entier à haute voix, & y fit remarquer particulierement ces paroles.

Nous sommes convenus que celui des Perroquets, qui dira, LE MIEUX CE QUE SON MAISTRE LUI AURA APPRIS, *sera reconnu pour le vainqueur & que par conséquent, son Maistre aura droit d'exiger de chacun des Maistres des autres Perroquets la somme de 300. livres.*

» Qu'est-ce que mon Perro- » quet a dit, ajoûta *Mistibli.* Il » dit fort distinctement, & sans » hesiter, ces paroles; LE MIEUX » CE QUE SON MAISTRE LUI AURA » APPRIS. Or il n'y a dans toute

» cette société perroquette,
» que lui qui ait dit ces mots.
» Vous le sçavez & vous venez
» de voir par nôtre acte, que
» celui qui les diroit, donneroit
» droit à son Maistre d'exiger de
» chacun des autres Maistres la
» somme de trois cens livres.
» Permettez que je vous repete
» les propres termes de cet acte.
» (Il repeta) voici mon argu-
» ment en forme.

» Celui qui dira, LE MIEUX
» CE QUE SON MAISTRE LUI
AURA APPRIS, sera reconnu pour
» vainqueur ; or, est-il que mon
» Perroquet a seul dit ces mots ;
» LE MIEUX CE QUE SON MAIS-
» TRE LUI AURA APPRIS ; donc
» mon Perroquet doit estre re-
» connu pour le vainqueur.

Cette subtilité embarrassa fort les Juges ; car enfin, à prendre à la lettre ce que *Mistibli* rap-

portoit de l'acte, on ne pouvoit pas absolument decider que la conclusion de son argument fut fausse. On voyoit bien que l'interpretation qu'il donnoit n'étoit pas selon l'intention des autres. Mais ces Juges ne s'attribuoient point le droit de juger des intentions, ils se croyoient dans la necessité de donner à *Mistibli* gain de cause. Quant à lui, qui avoit bien plus cherché à se divertir par une plaisanterie, qu'à gagner de l'argent, il leur parla ainsi:

» Messieurs, comme j'estime » plus l'honneur de mon Perroquet, que le profit que je pourrois tirer de l'avantage qu'il » vient de remporter, je lui » abandonne tous mes droits; » & parce qu'il ne se soucie ni » d'Ecus ni de Pistoles, je demande seulement en sa faveur,

» que pendant huit jours, les
» autres Perroquets qui lui ont
» mal-à-propos disputé le prix,
» viennent lui rendre visite, &
» reconnoître par ce ceremonial,
» qu'il est plus habile qu'eux; à
» condition pourtant qu'ils se-
» ront accompagnez de Mes-
« sieurs leurs Maistres, & que
» ceux-ci voudront que je les
» regale chaque jour de leur vi-
» site, afin que beuvant huit
» jours de suite ensemble, nous
» cimentions joïeusement l'ami-
» tié que nous avons les uns
» pour les autres.

Tout le monde applaudit à cet accommodement, & il fut executé avec toutes ces circonstances.

(157.) Que l'on a plaisanté sur l'Opera de *Semiramis*. On l'a accablé de quolibets; en voici quelques-uns qui sont venus jusqu'à moi.

» Le plus beau rôle de l'Ope-
» ra de *Semiramis*, & celui qui
» fait le plus de bruit, c'est le
» Tonnerre.

» Cet Opera feroit admirable,
» si l'on en refaisoit les paroles
» & la Musique.

» Il est bien vestu pour son
» hyver; car les habits en sont
» tout neufs.

» Ces deux Theâtres qui sont
» l'un sur l'autre, avec leurs
» pissotieres, ressemblent à ces
» petits Cabarets, où l'on donne
» un verre de ptisanne habillée
» en limonade, pour un liard.

» Le Prologue vous prepare
» à vous ennuyer pendant les
» deux premiers Actes.

» Dans le premier Acte, on
» entend, la Tamponne vend
» des Pommes.

» Dans le second, Pierre Ba-
» gnolet.

» Le quatriéme est si long ; » qu'il traîne.

» Le cinquiéme est le meilleur, » parce qu'il est le plus court.

» Les vers ont fait mourir » *Semiramis*.

» Semiramis est une pauvre » Veuve qu'on devroit marier » avec Oedipe (Tragedie de M. » de Voltaire) qui devient fort » riche.

» On defait les colomnes de » la Place des Victoires, pour » soûtenir les Jardins de Semi- » ramis.

» Cet Opera est courageux & » brave ; car il a beaucoup de » cœur (chœurs.)

Pauvres Auteurs, que vous êtes à plaindre ! Il ne faut quelquefois qu'une mauvaise plaisanterie pour rendre un bon ouvrage méprisable. Un Jeu de mots contre le Titre d'un excellent

Poëme; une interpretation bouffonne; une polissonnerie triviale faite sur sa porte, entre & influë, comme le poison, dans tout le bâtiment.

Je ne prétends pas discourir sur l'Opera de *Semiramis*. J'ose dire seulement, qu'il seroit à souhaiter en general, que, quand il s'agit d'ouvrages d'esprit, les jugemens qu'on en porte, ne se reglassent point sur les quolibets qu'on en fait, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent. Comme les ignorans, les paresseux, les inattentifs sont d'ordinaire séduits par un prétendu bonmot, ou plûtôt, par un mauvais dicton, & qu'il y a bien plus de ces sortes de gens, qu'il n'y en a d'habiles, de laborieux & d'appliquez, il est rare qu'un ouvrage turlupiné se puisse soûtenir long-temps.

» (158.) Que les Chanteurs, » les Danſeurs & les autres Ac- » teurs des Spectacles m'inſpirent » d'horreur ! s'écrioit une Dame qui avec un zele dragon, aſſûroit qu'elle ne trouvoit pas un plus grand peché, que celui d'aſſiſter à ces Divertiſſemens.

Madame, lui dit quelqu'un, le monde eſt plein de ces ridiculitez & de ces horreurs. N'eſt-il pas ridicule, par exemple, que vous diſiez ; *Je ſuis voſtre très-humble Servante*, à une Dame, à qui vous arracheriez peut-être les yeux, ou, du moins, que vous ne regarderiez qu'avec indignation & colere, ſi elle oſoit vous ordonner la moindre choſe ; ſans avoir autre droit, que celui que vous paroiſſez lui donner, par vôtre, *Je ſuis voſtre très-humble Servante* ? N'eſt-il pas ridicule d'aller faire des viſi-

tes de réjoüiſſance ou de condoléance à une autre dans la perſonne de ſon portier, ſans que vous ſoyez le moins du monde touchée de la joïe ou de la douleur de la perſonne que vous allez voir, ſans avoir deſſein, ou ſans vous attendre de la trouver? Quelle horreur de proteſter, comme ces prétendus abominables Comediens, qu'on eſt penetré de ſentimens pendant qu'on ne ſent rien! Sçachez que tout le monde eſt plein de gens qui, quoiqu'on ne les excommunie pas au Profne, ne laiſſent pas d'eſtre de très-dangereux Comediens. Je vois que vous en êtes continuellement aſſiegée; mais vous ne vous en appercevez pas; parce que vous êtes d'aſſez bonne foy, pour croire que ceux qui montrent exterieurement de la pieté, en ont réelle-

EPISTRE

A DELMARE, *Notaire*,



Vôtre état vous faiſant dépoſitaire des ſources de preſque tous les biens & ſecrets des familles, quelle conſideration ne doit-on pas avoir pour vous; pour vous,

dis-je, dont la fidelité est inviolable, quelques artifices qu'on employe pour la corrompre; C'est particulierement à la vûë de vôtre conduite, que j'ai toûjours regardé vôtre Profession comme une des plus utiles & même des plus necessaires dans le commerce de la vie civile, puisqu'elle a pour but principalement d'assurer la bonne foi, & de garantir de la mauvaise, si l'on vouloit la mettre en usage. Je vous donne acte de ces sentimens; recevez-les, comme aussi autentiques, que s'il estoit passé pardevant vous

& ſigné en ſecond d'un de vos Confreres. Ne doutez donc point que je ne ſois avec ſincerité,

Voſtre, &c.

XLIII.

VOYELLES ET CONSONES.

(159.) CR *.* toûjours des citations ! Faire toûjours paroiſtre ſur la Scene de la Republique des Lettres, Ariſtote, Platon, Seneque, Plutarque, Ciceron, Horace, Virgile, Juvenal! peut-on donner un plus ennuyeux Spectacle ? que je voudrois bien qu'on ne me parlât plus de tous ces Sçavans ? à quoy bon tant de Livres ! quel plaiſir de critiquer, de cenſurer !! Que de Preceptes ! Que de Maximes ! Que d'inſtructions! Que d'avis ſur les mêmes choſes

on nous donne tous les jours ! Ne les finira-t-on jamais ?

B** Pourquoy, mon bon Monsieur, vous tant fâcher contre les citations, si elles sont bonnes, ou si elles peuvent contribuer à vous rendre meilleur ? Ce qui est bon par soy-même, peut-il devenir mauvais, à cause qu'il paroît souvent ? Estes-vous déja si sage, que vous n'ayez plus besoin de conseils de sagesse ? Combien d'Auteurs, dont les Ouvrages sont perdus, & dont il ne nous seroit rien resté, si ceux de leur tems ou environ, ne nous avoient conservé quelques traits de leurs Ouvrages ! Vous ne vous plaignez point de trouver souvent dans les Histoires, le recit des grandes Actions des Heros. Pourquoy vous plaignez-vous plûtôt de ce qu'on represente

ſouvent à voſtre eſprit, les judicieuſes inſtructions des Sçavans ! Eſt-ce que ce qui vous apprend à regler voſtre cœur, vous contente moins que ce qui ſatisfait voſtre curioſité ! Eſt-ce que vous prenez plus de plaiſir à connoiſtre ce que les autres ont fait, que ce que vous devez faire ? Croyez-moy, ne criez point tant contre les citations, ſi vous ne voulez pas faire juger que c'eſt parce que vous n'avez pas lieu d'eſperer d'être jamais cité vous-même. Quand on aime la ſageſſe, on prend toûjours plaiſir à entendre parler, particulierement quand ce ſont les plus grands Hommes qui en parlent. Etudiez bien voſtre conduite, & vous trouverez peut-eſtre que vous avez plus beſoin que vous ne croyez, de ces repetitions.

Quand vous vous recriez en vous plaignant, qu'on fait trop de Livres, c'est comme si vous disiez, à quoy bon tant d'instructions, tant d'avis, tant de conseils, tant de maximes pour éclairer l'esprit, & regler le cœur? à quoy bon tant d'Ouvrages qui nous apprennent à nous procurer les moyens de bâtir des maisons, de voyager sur les Mers, de prévoir les revolutions des Astres, d'acquerir des commoditez qui nous soulagent, des agrémens qui nous rejoüissent? A quoy bon nous donner des moyens de nous entretenir nous-mêmes, de nous passer de compagnie, de ne nous point ennuyer dans la solitude, de soûtenir les adversitez, de ne nous point égarer dans la prosperité, de nous bien conduire dans le commerce du monde,

de connoiſtre Dieu & toutes ſes créatures ? Toutes ces inſtructions ſe trouvent dans la plûpart des Livres que vous mépriſez, que vous condamnez.

Puiſque vous prenez tant de plaiſir à critiquer, à cenſurer, il ne faut pas s'attendre que vous ferez uſage à voſtre profit, des plus excellens Ouvrages ; car le plaiſir de la critique nous oſte celuy d'eſtre vivement touchez de très-belles choſes, a dit quelqu'un. Si on ne lit un Livre qu'à deſſein de le critiquer, on y trouvera des fautes, cela eſt certain : car qu'eſt-ce qui eſt parfait ? Il n'y a point d'Ouvrages ſi accomplis, qui ne fondit tout entier au milieu de la critique, ſi ſon Auteur vouloit en croire tous les Cenſeurs, qui oſteroient chacun tous les endroits qui leur plairoient le

moins. Hé, mon Dieu, profitons du bon, quand nous le trouvons, puisque nous devons même faire nos efforts pour tirer de l'utilité du mauvais ! Que des bagatelles ne nous empêchent pas de faire un bon usage de ce qui peut le mériter.

Il ne faut pas s'ètonner de voir tant de critiques, puisque nous voyons tant de gens ignorans & oisifs ; il est fort facile à ceux qui ne font rien, de disputer des travaux des autres. *Nihil etiam facile, quàm otiosum & dormientem de aliorum labore & vigiliis disputare.* (S. Jerôme.)

Vous censurez tous les plus beaux Ouvrages,
Des plus Sçavans & des plus sages,
Vous tâchez d'en ôter même le souvenir,
En vous efforçant d'en ternir

Les plus glorieux avantages.
Chacun vous craint de tout côté,
On s'étonne de vos caprices :
Mais pourquoy s'étonner, puisque l'oisiveté.
Est la mere de tous les vices ?

Les Auteurs ont assûrément sujet de craindre ceux qui ne s'occupant d'aucun travail, n'ont point d'autre soin que de censurer le travail des autres. Les paresseux croïent cependant faire beaucoup en ne faisant rien, pourvû qu'ils maltraitent ceux qui font.

Ah ! que cet Ouvrage-ci va bien reveiller leur oisiveté ! Sa singularité, son stile familier & naturel, sa sincerité, tout cela va leur donner un beau champ. Je m'en consolerai cependant, s'ils se tirent de leur paresse, pour en faire une

bonne & vigoureuse critique. J'aurai du moins obtenu qu'ils travaillent, c'est toûjours quelque chose. D'une méchante paye, on tire ce qu'on peut.

Disons encore avec Mr. Dacier sur Marc Antonin, malheureuse délicatesse des hommes ! Les redites les blessent, & les rechûtes ne les blessent pas. N'est-ce donc pas avec raison qu'on ne cesse point de donner des preceptes, des avis, des instructions, pour se bien regler, quand on remarque que le déreglement ne cesse point ? Il y a apparence que si tout le monde vivoit comme il faut, on ne se mettroit point tant en peine de donner des regles pour apprendre comment il faut vivre. Nous sçavons tout cela, me direz-vous, mais faites-vous ce que vous sçavez ! Tant que vous ne

le ferez pas, on eſt en droit de vous repeter vos devoirs, afin que du moins, ſi vous en négligez la pratique, vous n'en oubliez pas la theorie. Car enfin, ſi ne faiſant pas ce que vous devez faire, vous veniez à oublier même, que vous devez le faire, ce ſeroit pour vous le comble de l'imperfection, & un preſage d'impoſſibilité d'en ſortir. On eſt expoſé à tant de mauvais exemples, à tant de pernicieux conſeils, à tant de ſéduiſantes maximes, qu'on ne doit point du tout ſe plaindre des repetitions qui s'oppoſent à ces maximes, à ces conſeils, & à ces exemples. Peut-on avoir trop de ſecours quand on ſe trouve dans de grands & de preſſans dangers?

(160.) Dans le temps que je commençois d'étudier l'Algebre

(que j'ay beaucoup oublié, faute de continuation d'usage) comme je m'y appliquois avec toute l'attention dont j'étois capable, il m'arriva une distraction fort singuliere. Etant en plein jour dans mon Cabinet, fort appliqué à cette étude, un nuage passant devant le Soleil, obscurcit un peu l'air. Je m'imaginai alors travailler pendant la nuit, (ce qui m'arrivoit très-souvent) & que cette petite obscurité venoit de ce que ma chandelle avoit besoin d'estre mouchée. Je sortis sur le champ pour aller prendre des mouchettes dans ma chambre, où je trouvai compagnie. En changeant ainsi de place & d'objets, je sortis de mon erreur. Je ne me vantai pas alors de ma distraction, tant je me parus ridicule à moi-même; il n'y avoit pourtant

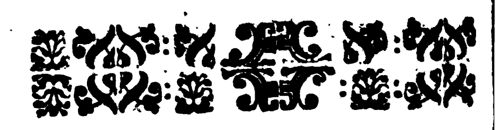
pourtant pas là de quoy n'oser la déclarer ; mais c'estoit une de ces sortes de hontes, dont on devroit estre veritablement honteux.

„ (161.) Quand j'achete, il n'y „ a rien que je haïsse, comme à „ marchander. C'est un pur com- „ merce de trichoterie & impu- „ dence, dit Montagne. Après „ une heure de débat & de bargui- „ gnage, l'un & l'autre abandonne „ sa parole & ses sermens pour „ cinq sols d'amandement. Déplorable condition des hommes, d'estre toûjours obligez de craindre, de se défier, & de se tenir sur le qui vive, si l'on ne veut pas estre séduit ! Quoiqu'il en soit, en fait d'achat, j'aime mieux perdre quelque argent, que beaucoup de tems à marchander. En tout cas, par une précaution qui peut-estre n'est

pas trop ſûre, je demande qu'on me vende toûjours en conſcience. Autant que je puis, je m'adreſſe aux mêmes Marchands, dans la penſée que j'ai, qu'on ne peut pas continuer d'exercer longtems une mauvaiſe foy contre la bonne foy d'une même perſonne, ſans ſcrupule & ſans remords. Je n'aime point à acheter pour d'autres, parce que je ne me trouve pas alors dans la même liberté de me confier en celuy de qui j'achete. C'eſt pourquoy je me charge le moins que je puis de ces ſortes de commiſſions; à dire vray, ceux qui donnent dans les choſes ſuperfluës & inutiles, riſqueroient beaucoup, ſi dans leurs achats ils avoient autant de confiance que moy, car les inutilitez, les bijoux, par exemple, ſont ce qui expoſe le plus à la mauvaiſe

ſoy des Marchands, ceux-cy font payer non-ſeulement ce que vaut le bijoux, mais encore ſa nouveauté, ſa rareté, & même ils en augmentent le prix à proportion de l'avidité de ceux à qui ils le vendent; on ſe ruine très-rarement pour les choſes neceſſaires.





EPISTRE

A SINEQUA, *Sage-Femme.*



Estre Sage-Femme, & Femme sage, sont deux qualitez qui, quelque differentes qu'elles soient, ne laissent de se trouver parfaitement unies en vous. Puisque vous vous acquittez de l'une

& de l'autre avec honneur, je vous traiteray toûjours d'honorable personne. On doit convenir que toutes les Femmes de vostre profession sont également utiles & necessaires dans le monde, & par consequent, dignes de consideration. Mais quand elles joignent comme vous, une probité & une affection à toutes épreuves, on ne peut leur marquer trop de confiance, & les traiter avec trop d'estime. Tous ceux qui vous connoissent sont dans ces sentimens; comptez que j'y suis aussi, & que je seray toûjours disposé à

les inſpirer à ceux qui ne vous connoiſſent pas. Je ſuis

Vôtre, &c.

XLIV.

ENCORE PLUS LOIN.

(162.) DR ** faire toûjours des visites ou en recevoir, est le plus agréable amusement de la vie ; on ne s'ennuye jamais dans ce commerce.

B ** Mais êtes-vous assûré que vous n'ennuyez point par les visites continuelles que vous rendez ou que vous exigez ? Faites attention sur cette maxime ; *c'est le rôle d'un sot, d'être importun : Un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuye ; il sçait disparoistre au moment qui pré-*

cede celuy où il seroit de trop quelque part.

Quand vous allez faire une visite, interrogez-vous ainsi vous-même, & faites ce raisonnement :

En quoy puis-je faire plaisir dans cette compagnie ? Voïons, examinons. Mais pour bien faire cet examen, je dois mettre à part les demonstrations de joye, d'estime, de consideration, d'empressemens qu'on m'a données la derniere fois que j'y estois ; car tout cela peut estre un rôlle étudié de personnages d'une Comedie obligeante, & ainsi, il se peut faire que les sentimens soient très-differens de tout ce qu'on m'a témoigné, de tout ce qu'on m'a dit. Combien de fois ai-je esté moi-même au-devant d'une Personne qui me rendoit visite, avec un visage

visage sur lequel on s'imaginoit voir toute la satisfaction possible, pendant que dans le cœur je souhaitois qu'elle fût déja bien loin : Ce que je fais aux autres, on peut parfaitement me le faire.

Il me pese de penser à autruy, » *dit Montagne*, j'aimerois mieux » une recette contre la morsure » des puces & des cousins, que » contre la morsure des Lions & » des Tigres, parce qu'on trouve » plus de ceux-là, que de ceux- » ci. Qu'un homme qui m'importune, m'embarasse ! La reflexion que je fais sur l'embarras qu'il me donne, me fait craindre extrêmement d'embarrasser les autres. C'est dans cette matiere, aussi-bien que dans plusieurs autres à peu près semblables, qu'on doit juger des autres par soi-même ; l'excellente précau-

tion, que de se défier assez de soi-même, pour ne se pas trop montrer ! Avec elle on s'attire & on cause moins d'importunité.

Penible coûtume ! asservissement incommode! se chercher incessamment les uns les autres, avec le desir de ne se point trouver !

Une fois l'an il me vient voir,
Je luy rends le même devoir :
Nous sommes l'un & l'autre à plaindre,
Il se contraint pour me contraindre.

(*Gombaud.*)

Il est vray qu'on se fait reciproquement des visites fort incommodes, mais c'en est si bien l'usage, que tel ne peut cacher son chagrin à un Valet qui luy annonce qu'un homme est dans son Antichambre, venu exprès

pour le voir, qui se seroit beaucoup plaint, s'il ne luy avoit pas donné cette mortification. Son orguëil se seroit du moins autant plaint de ce qu'il ne luy auroit pas rendu ce devoir, que sa bizarrerie se plaint à present de ce qu'il s'en est acquitté. Comment donc faire? Il n'y auroit qu'à détruire ces coûtumes fatiguantes que loisiveté a inventées, & que la vanité entretient. Mais quelques reflexions qu'on fasse, le monde ira son train; parce qu'il y aura toûjours beaucoup de personnes fainéantes & vaines, pour incommoder par leur oisiveté, & pour vouloir bien par vanité, estre incommodées. Je tâcherai pourtant de faire (autant qu'il me sera possible) de ma conduite, une exception à ces usages, en voici deux raisons qui me doi-

vent juſtifier. La premiere, c'eſt que je priſe trop le tems pour le perdre, ou pour le faire perdre aux autres : & la ſeconde, parce que je ne me flatte pas de faire honneur, quand je viſite, ni qu'on s'en faſſe en me viſitant.

J'ai déja dit autrefois, aprés un autre, qu'il n'y a rien de ſi dangereux pour les gens occupez, que ceux qui n'ont rien à faire. Quel chagrin pour un homme accablé d'affaires importantes qui demandent tout ſon tems & toute ſon application, de ſe voir obſedé par des fainéans & des fainéantes, que pour de certaines raiſons il n'oſeroit pas renvoyer ! On croit le delaſſer en luy faiſant perdre ſon tems, & cette perte eſt pour luy la choſe la plus laſſante. Ce ſont cependant ceux, comme luy, que l'on importune le plus. Car les impor-

tuns esperent tirer de l'honneur & de l'utilité de leurs visites; de l'honneur, parce que c'est un relief honorable pour eux, que de pouvoir dire qu'ils ont habitude chez un homme de grand credit; de l'utilité, parce qu'ils sont fort attentifs à se servir de ce relief pour satisfaire à leur propre interest.

(163.) Prenez garde qu'en voulant réjoüir par vos plaisanteries, vous ne deveniez ridicule. Rien n'est plus proche de la ridiculité, que l'air plaisant.

Quant à la gravité, dont vous me paroissez fort ennemi; voici ce que j'ai à vous en dire.

La gravité est une bienséance d'âge & de profession, & par consequent, une espece de devoir; mais ce devoir ne demande pas qu'elle soit incommode; elle le sera, si elle ne convient

pas. Aller, par exemple, voir un ſpectacle qui n'eſt établi que pour faire rire, & cependant y paroiſtre avec un auſſi grand ſerieux que ſi l'on étoit à un enterrement; cela s'appelle donner la Comedie aux autres, ſans ſe la donner à ſoi-même. *Mais je dois eſtre grave.* Je le veux. Mais vous n'êtes pas obligé d'aller à ce ſpectacle; n'y allez donc pas, ſi vous devez eſtre toûjours grave.

Il faut avoir un air ſérieux qui ne faſſe point acheter une converſation ſolide par la perte de ſa gayeté. (*S. Evr.*) La gravité de Marc Antonin n'avoit rien d'incommode pour ſes amis, ni pour ceux qui l'approchoient; elle étoit ſans triſteſſe, comme ſa ſageſſe étoit ſans orguëil, & ſa complaiſance, ſans baſſeſſe. (*M. Dacier.*)

Il faut proportionner sa gravité aux temps, aux lieux, aux affaires.

Beaucoup de gens qu'on croit severes
Sur la foi de leur gravité;
En secret, de jeunes Bergeres
Leur trouvent de l'humanité. (*l. n. s. q. c.*)

(164.) Je crains extrêmement l'excès de la vivacité, parce qu'il est incompatible avec la tranquillité, la prudence & la sa-
» gesse. Quand les personnes qui
» ont l'imagination vive, *dit M.*
» *Nicole dans une de ses Lettres*, se
» sont mises quelque chose dans
» l'esprit, tout ce qu'elles ont de
» lumieres se réünit en ce point,
» & elles ne voyent rien de tout
» le reste; c'est ce qui leur four-
» nit ces expressions ardentes qui
» sont plus propres à faire con-
» noistre la vehemence de leur
» esprit, que la justice de ce qu'-

» elles demandent. Les conceptions de la vivacité se portent avec tant d'ardeur, qu'elles ne donnent pas le temps à l'esprit, pour se détourner, afin d'écouter, d'examiner, de reflêchir. L'homme vif va toûjours à son but, sans vouloir s'en dérouter; & comment s'en détourneroit-il? il ne le perd point de vûë; la rapidité de son imagination l'entraisne, rien n'est capable de l'arrester; lui-même n'en a pas la force, tant ses mouvemens ont de violence.

Pour moi, quand je me trouve avec des gens de ce caractere, je leur laisse faire leur chemin, je leur donne le temps d'arriver à leur but; comme ils y vont fort vîte, il ne leur en faut pas beaucoup. J'attends même qu'ils y prennent quelque repos, dans l'esperance que leur ardeur étant

rallentie, ils seront plus tranquilles, & ainsi plus disposez à écouter la raison. On ne vient jamais mieux à bout des esprits, qu'en prenant des mesures sur leur caractere; & pour cela, il faut les bien étudier, afin de les connoistre. Il ne suffit pas que ce qu'on a à dire soit bon & vrai, pour le faire bien recevoir; il faut encore examiner avec attention les moyens necessaires pour qu'il soit bien reçû.

On peut pourtant assûrer que la vivacité a son bon.

Tout homme prompt & de bon cœur,
S'il offense dans la chaleur,
Un moment après il embrasse:
Mais les gens froids sont dangereux,
Parce que leur esprit repasse
Ce qu'on a dit ou fait contre eux,
Et leur coup prévient la menace,

Les gens vifs ont bien des ressources ; ces ressources ne se trouvent d'ordinaire qu'après que l'impetuosité de leurs mouvemens est diminuée. Attendons. Nous ne perdrons pas nos peines pour attendre. Comme la plusspart de leurs fautes se font sans reflexion, il y a lieu d'esperer, que quand ils auront reflêchi, ils les connoistront, & que cette connoissance les ramenera à leur devoir ; car ce n'est pas dans le temps de leur violence, qu'il faut prétendre les y ramener.



EPISTRE

A DODODUE, *Nourrice.*



On a dit, que pour qu'une Nourrice ſoit bonne, elle doit eſtre ſaine & de bon temperament; avoir bonne couleur, & la chair blanche; qu'elle ne doit eſtre ni graſſe ni maigre, qu'il faut qu'elle ſoit gaye, gaillarde, éveil-

lée, jolie, ſobre, chaſte, douce & ſans aucune violente paſſion. Quand on vous voit & quand on vous frequente, on trouve toutes ces qualitez en vous; & ainſi l'on peut aſſûrer, ſans craindre de paſſer pour flatteur, que vous eſtes une parfaitement bonne Nourrice. Heureux donc les Peres & les Meres qui vous ont confié leurs enfans, & plus heureux ces mêmes enfans d'être tombez entre vos mains. Voilà voſtre éloge fait; mais éloge bien fondé. Je n'ai plus à ajoûter que je ſuis,

Vôtre, &c.

XLV.

IL MANQUE CECI.

(165.) N'Estes-vous point comme celui, dont on a parlé ainsi dans le Livre des reflexions sur les défauts d'autruy?

» Si l'on ôtoit à N** ses ta-
» batieres, sa bouteille d'eau de la
» Reine de Hongrie, son étuy
» acheté chez Rondet ou chez
» la Frenaye) & ses autres bi-
» joux, on lui osteroit ses gestes,
» sa contenance & sa conversa-
» tion.

Il est vrai que depuis quelques années, on peut dire que l'on tire de ses poches les sujets de la plusspart des conversations,

Après que la matiere de la pluye où du beau temps eſt épuiſée, on en vient aux bijoux; & ainſi on ſort d'une aſſemblée, ſans y avoir appris autre choſe que ce qu'on ſçavoit déja, c'eſt-à-dire, que celui-ci a une belle *Montre* à repetition; que celui-là a une tabatiere à charniere perduë, excellemment travaillée; que cet autre a un cachet très-bien gravé, ou un miroir de poche d'un ouvrage fini.

Que de temps perdu dont on pourroit faire un uſage pour des choſes importantes! dira-t-on. Quant à moi je reconnois pourtant, qu'il eſt ſouvent bon en quelque maniere, qu'on ſe renferme dans ces bagatelles; parce que, ſi l'on en ſortoit, la reputation du prochain pourroit en ſouffrir.

(166.) Voici une des plus ex-

traordinaires avantures qui ſoient jamais arrivées à une perſonne avare, j'appelle cet avanture ; LES OEUFS EMBARRASSANS ; on va voir pourquoi.

Riquedon avoit pour ami *Justinio*, qu'il aimoit par-deſſus tout, & celui-ci meritoit veritablement d'eſtre aimé ; comme il rendoit à *Riquedon* amitié pour amitié, ils eſtoient ſi fort unis enſemble, qu'on ne pouvoit choquer l'un ſans offenſer l'autre. La confiance entr'eux eſtoit également entiere & reciproque, ils ne ſe celoient rien l'un à l'autre de leurs peines & de leurs plaiſirs.

Justinio avoit pour femme *Harpiante*, qui eſtoit devenuë ſi avare, qu'elle n'avoit aucun repos à cauſe de ſa Leſine, & n'en donnoit aucun à ſon mari, tant l'avidité des richeſſes luy

ayant dérangé l'esprit, & gâté l'humeur, la rendoit insupportable. Le pauvre *Justinio* qui estoit bien éloigné de ce caractere, s'en plaignit souvent à son Ami. Comme il avoit assez de bien pour vivre honorablement avec sa femme (car ils estoient sans enfans) il ne consentoit qu'avec beaucoup de chagrin, qu'elle s'abandonnât à ses mesquineries. Il aimoit cette femme, parce que d'ailleurs elle avoit de bonnes qualitez. *Riquedon* qui compâtissoit à ses peines, luy tenoit compagnie autant que ses affaires le luy permettoient, & faisoit de son mieux pour le réjoüir. *Harpiante* aimoit assez *Riquedon*, parce qu'il apportoit toute l'attention possible pour n'estre point à charge à son économie. Il entroit même par complaisance

sance , en quelques choses dans son esprit , afin que gagnant son affection , il trouvât toûjours une entrée facile chez elle , & qu'ainsi , il pût plus facilement consoler son Ami.

Enfin un jour *Justinio* luy ayant raconté avec douleur un détail de plusieurs faits indignes, produits par l'avarice de sa femme, il avoüa qu'il eût voulu de bon cœur qu'elle en eût reçû une avanie publique , parce que , pour ménager un sol , elle ne soucioit point de montrer publiquement son humeur, comme si elle se flattoit d'estre approuvée. Aprés plusieurs reflexions faites sur ce que *Justinio* venoit de dire, *Riquedon* lui promit, que pour le contenter, il travailleroit à ce qu'il souhaitoit. Je vous assûre , luy ajoûta-t-il , que je tâcherai de luy

» joüer quelque tour dont elle
» se souviendra toute sa vie ; je
» vais y songer très-serieuse-
» ment. Quand j'aurai formé
» mon dessein, je vous l'appren-
» drai, & n'en viendrai à l'exe-
» cution, qu'autant que vous
» croirez qu'elle pourra appor-
» ter quelque changement dans
» l'esprit de vostre femme.

Justinio abandonna le tout à la discretion de son Ami. Quelques jours après, *Riquedon* luy communiqua le stratagême qu'il avoit imaginé. *Justinio* le trouva d'abord fort étrange, & en quelque maniere trop violent. Toutefois après l'avoir bien consi-
» deré, c'est une maxime, dit-
» il, qu'aux grands maux, il
» faut de grands remedes, &
» ainsi *Riquedon*, faites tout ce
» que vous jugerez à propos ;
» Je contribuërai de ma part se-

» cretement & autant que la
» bienséance me le pourra per-
» mettre, pour vous aider à réüs-
» ſir. En tout cas, il eſt certain
» que ce que vous projettez ne
» rendra pas ma femme plus
» avare, mais il y a plûtôt eſpe-
» rance que l'avanie que vous
» luy préparez, produira quel-
» quel bon effet, pour peu qu'el-
» le ſoit capable de reflexions,
» & qu'il y ait des diſpoſitions en
» elle, pour la faire changer
» d'humeur, & ainſi travaillons
» inceſſamment à cette épreu-
» ve.

Ils convinrent donc de ce qu'ils avoient tous deux à faire, & enſuite, après avoir arrangé leur projet, voici comment ils en vinrent à l'execution.

Un ſoir *Juſtinio* eſtant avec *Harpiante*, & diſcourant l'un & l'autre après ſoupé de choſes in-

differentes, il fit tomber la conversation sur le ménage, puis il
» dit : à propos, un Gentilhom-
» me de Campagne disoit aujour-
» d'huy dans une Compagnie où
» je me suis trouvé, que demain
» dans la matinée, vers les dix
» heures, il envoyera par une
» femme vendre à la Halle, un
» très-grand nombre d'œufs, avec
» ordre de les donner à un tiers de
» meilleur marché que les au-
» tres, afin qu'elle ait plûtôt
» fait, & qu'ainsi, elle puisse re-
» tourner chez luy le même
» jour.

Harpiante, qui vouloit profiter de cette occasion, questionna si bien son mari, qu'elle sçût où se placeroit la cocatiere. Apparamment elle rumina toute la nuit sur ce qu'elle venoit d'apprendre; on pouvoit dire qu'alors elle pondoit sur ses œufs,

tant elle se trouvoit contente du dessein qu'elle prenoit de ne pas manquer une si bonne fortune.

En effet le lendemain elle sort de chez elle à neuf heures du matin, afin d'estre la premiere dans l'endroit qu'on luy avoit indiqué. Elle rencontra en che-
» min *Riquedon*. Où allez-vous
» donc, Madame, luy dit-il? (il
» sçavoit pourtant aussi-bien
» qu'elle où elle alloit.) Où je
» vais? luy répondit-elle, venez
» avec moy, & vous l'appren-
» drez, je suis bien aise que vous
» soyez témoin de ma vigilance
» & de mon exactitude à profi-
» ter pour mon ménage, des
» bons avis qu'on me donne. Ensuite elle conta ce que *Justinio* luy avoit dit le jour précedent. *Riquedon* la loüa, de sorte qu'elle auroit voulu avoir déja acheté

tous les œufs qui luy rouloient dans l'esprit, & les voir dans sa cuisine.

Ils arriverent enfin au rendez-vous. La Paysanne à qui elle en vouloit, estoit en place, & ouvrit son panier d'œufs, pour en commencer le debit. *Harpiante* demanda promptement le prix, & sur la réponse qui luy fut faite, elle trouva en effet que c'étoit très-bon marché. Elle voulut pourtant barguigner, en donnant de mauvaises raisons pour prouver qu'il falloit en diminuer; mais la Marchande la rabroüa si bien, qu'elle se réduisit à demander seulement que puisqu'elle estoit la premiere qui s'estoit presentée, du moins on luy permit de choisir les plus gros, ce qui luy fut accordé. Estant donc convenuë du prix pour un cent, elle se mit à les

choisir. D'abord elle en prit six des plus gros, mais comme elle avoit négligé d'apporter un panier, parce qu'elle s'attendoit que la Marchande luy en prêteroit un, elle se trouva fort embarrassée, en ce qu'elle ne sçavoit où les mettre, & encore moins les quatre-vingt-quatorze qui restoient à prendre. D'un autre côté, elle craignoit de n'avoir pas assez de tems pour choisir les plus gros, si elle ne s'en fournissoit qu'après avoir fait venir un panier. *Riquedon* luy augmentoit cette crainte, en luy representant, que tous ces œufs seroient bien-tôt enlevez, attendu leur beauté, leur bonté & le peu de prix que l'on les vendoit: Gardez-les moi, disoit *Harpiante* à la cocatiere, jusques à ce que j'aye ce qu'il me faut.
» Bon! répondit brusquement

» celle-ci, vous me faites-là une
» plaisante proposition ! Est-ce
» que je suis ici pour vous garder
» des œufs ?

Il falloit voir alors l'agitation de nostre avaricieuse ! l'inquiétude, le chagrin, l'impatience, le dépit, le desespoir même ; tout cela estoit representé sur son visage. Il sembloit que dans cette miserable emplette il s'agissoit de tout son bien, de toute sa fortune, de tout son bonheur ; enfin, qu'elle estoit perduë, si elle n'achetoit pas ces œufs. Elle ne voyoit personne approcher du panier où ils étoient qu'elle n'en fut saisie de frayeur. Son visage devenoit tantôt pâle, tantôt il s'enflammoit, ses yeux s'allumoient de courroux, puis estoient sur le point de verser des larmes. On peut dire que dans l'espace de quelques

momens

momens, elle fut penetrée de presque toutes les passions les plus turbulentes.

Il n'y avoit pourtant pas de tems à perdre, pour avoir de bons, beaux & gros œufs. Helas ! la bonne Dame ne le sçavoit que trop bien ; & c'est ce qui augmentoit de plus en plus sa douleur.

» Ah ! voici le moyen d'avoir » des œufs, luy dit *Riquedon*, » en attendant un panier, pliez » vos deux bras devant vous » jusqu'à la ceinture pour conte- « nir les œufs que vousdemandez. » Quand vous les aurez en vô- » tre possession, les curieux » d'œufs auront beau venir, ils » ne pourront disposer que de » ceux qui sont dans le panier, » & non pas de ceux que vous » tiendrez sur vos bras. Ensuite » j'irai dire chez vous qu'on

» vous envoye de quoy les em-
» porter ; & ainſi laiſſez-moy
„ faire.

Comme elle trouva l'expedient admirable, elle conſentit de tout ſon cœur à cette propoſition, & ſe ſçût bon gré d'avoir rencontré cet Amy. Celuy-ci l'accommode donc ainſi qu'il le ſouhaitoit, prend les œufs & en met d'abord une couche ſur le bas du demi cercle que formoient les deux mains de la Dame entrelaſſées enſemble, ainſi qu'on repreſente d'ordinaire l'attitude d'une perſonne deſolée. *Harpiante* ne laiſſa pas agir long-tems *Riquedon*, ſans le tracaſſer beaucoup. Elle ſe plaignoit continuellement qu'il ne choiſiſſoit pas les œufs les plus gros. Il fut pluſieurs fois obligé pour la contenter, de changer ceux qu'il avoit pla-

cez, contre d'autres qu'elle lui marquoit des yeux ; car il ne luy estoit pas possible de les luy marquer du doigt. *Riquedon* parvint enfin à en mettre dans l'espace qu'il avoit préparé, autant qu'il en pouvoit contenir. La bonne *Harpiante* avoit ainsi des œufs à bon marché, depuis sa ceinture jusqu'à son menton. Helas ! qu'elle achetoit cher ce bon marché ! car elle n'osoit se remuer le moins du monde, elle n'osoit presque parler, elle n'osoit même respirer trop fort, puisque la plus legere agitation estoit capable de faire ébouler sa fragile pyramide. Ses mains qui en faisoient la base, s'allongeant de beaucoup, aussi-bien que ses bras, par la pesanteur de cette charge, elle souffroit une espece de torture. Elle se tenoit droite comme un jonc.

Riquedon avoit bien de la peine à s'empêcher de rire, la voyant dans une situtation si guindée. » Tenez-vous bien ferme, luy » dit-il, jusqu'à ce que je vous » aye fait venir un panier ; car » pour peu que vous soyez se- » millante, vous ferez la plus » grande de toutes les Omelettes » qu'on ait jamais faites. Ma » bonne femme, dit-il à la Co- » catiere, prenez bien garde, » je vous prie, que personne » n'approche de Madame,

Après ces mots, il part & laisse Madame *Harpiante* fort embarrassée de ses œufs. Il s'amasse beaucoup de gens auprès d'elle, fort surpris de la voir dans cet estat, Chacun luy donne son coup de langue : les uns disoient » *si c'est-là une Carpe, elle est as- » surement bien œuvée!* & d'autres, » *cette figure a-t-elle pondu tous*

» *tes œufs-ci. Elle eſt certes d'un*
» *bon rapport, c'eſt apparamment*
» *une tortuë, car on dit qu'elles*
» *en pondent un nombre prodi-*
» *gieux.* Celuy-ci diſoit, *après*
» *cela, qu'on nous vienne ſoûte-*
» *nir que les femmes n'ont pas des*
» *œufs.* Un gaillard crioit, *c'eſt*
» *ici que l'on trouve la grande fai-*
» *ſeuſe d'œufs à l'oſeille, d'œufs*
» *filez, d'œufs à la tripe, d'œufs*
» *à la huguenotte, d'œufs en*
» *chemiſe, d'œufs au verjus,*
» *d'œufs frits, d'œufs pochez,*
» *d'œufs farcis, d'œufs au miroir;*
» *d'œufs durs, d'œufs au lait,*
» *d'œufs fricaſſez; & tout cela,*
» *ſans ſe remuer, ſans rire; voyez*
» *ſa gravité.* Une vieille donna
auſſi ſon lardon, en diſant:
» *Tredame! cette femme-là n'eſt*
» *pas dégoûtée, car elle aime*
» *mieux cent œufs qu'une prune.*
» Un autre, *allez vîte querir un*

» *Accoucheur ; car voilà une fem-*
» *me qui est en grand danger de*
» *casser ses œufs.* Un autre, *s'il*
» *est vray qu'il ne faut pas met-*
» *tre tous ses œufs dans un panier,*
» *je vois qu'il faut encore moins*
» *les mettre sur ses bras.* Un autre,
» *si cette femme sçait tondre sur un*
» *œuf, elle a assûrement de quoy*
» *faire aujourd'huy une bonne ton-*
daille !

A tous ces brocards, nulle réponse, car la bonne Dame n'osoit parler, se persuadant qu'il y avoit autant à risquer à remuer les lévres, qu'à remuer le corps. Bien-tôt pourtant il faudra qu'elle parle.

Pendant que chacun tiroit sur elle, un Maistre d'Hôtel vient qui achete tous les œufs qui restoient (meilleure affaire peut-estre pour luy, que pour son Maistre,) cet homme fait mê-

me des inſtances pour avoir ceux dont les mains, les bras, l'eſtomac & la poitrine *d'Harpiante* eſtoient chargez ; mais la Cocatiere luy dit, Madame les a retenus, vous voyez bien que de la maniere qu'elle les embraſſe, elle n'a pas deſſein de s'en défaire.

Pendant tout ce manége, il ne venoit point de panier, & l'on n'avoit aucune nouvelle de *Riquedon*. Madame, dit la Marchande à *Harpiante*, vous avez mes œufs, payez-les-moy donc, s'il vous plaiſt, car je n'ai pas le tems d'attendre, vous voyez bien que vous ſeule me retenez ici. Il faudra bien que vous attendiez, répond *Harpiante*, le plus doucement qu'elle pût, de peur de l'omelette à moins que je n'aye les bras libres, il m'eſt impoſ-

» sible de vous payer. Et si l'on
» ne vous apporte point aujour-
» d'huy de panier, reprit la Co-
» catiere, faudra-t-il que je
» couche ici ? vous ferez tout
» ce qu'il vous plaira, répartit
„ nostre l'ezinante ; car à l'im-
„ possible nul n'est tenu : il y a
„ remede à tout cela, dit l'au-
„ tre. Il est à croire que vous
„ n'estes pas venuë ici sans ar-
„ gent, pour acheter des œufs,
„ apparemment vous en avez
„ dans vôtre poche, j'ai pour
„ moy, les bras assez libres pour
„ y foüiller, & ainsi laissez-moi
„ faire, vostre panier viendra
„ ensuite quand il voudra, je
„ ne m'en embarasserai point.
„ Foüiller dans ma poche ! s'é-
„ cria *Harpiante* autant qu'elle
» pouvoit sans courir risque de
„ l'omelette ; sçachez, ma mie,
„ qu'il n'y a jamais que moi qui

» foüille dans mes poches. La Cocatiere s'échauffe là-dessus, & dit qu'elle prétend estre payée sur le champ. L'autre répond qu'il n'en sera rien pour le present ; la Cocatiere dit que si ; *Harpiante* dit que non ; la Cocatiere dit, nous allons voir. *Harpiante* dit, n'approches pas. La Cocatiere, j'approcherai. Elle approche en effet, avec dessein de foüiller dans les poches *d'Harpiante*, pour en tirer l'argent qui luy est dû. *Harpiante* recule, à la verité un peu doucement ; mais elle ne pût si bien faire, qu'il ne tombât un œuf, puis deux, puis quatre, puis dix ; enfin, de dépit, elle laissa tout aller, bien resoluë de prendre la fuite, afin d'éviter de payer les œufs.

Son mari & *Riquedon*, qui s'étoient tenus cachez pour voir

cette ſcene, ſans eſtre vûs, & pour la tirer enſuite de l'embarras qu'ils prévoyoient bien devoir luy arriver, parurent dans le tems qu'elle courroit de toute ſa force. Ils la firent entrer dans un Carroſſe qu'ils tenoient prêt pour la recevoir, & *Juſtinio* contenta la Cocatiere. Une Populace nombreuſe qui les entouroit, les pourſuivit juſqu'à leur logis, en faiſant des huées, & en criant, *à l'avaricieuſe*.

Quand ils furent arrivez *Juſtinio* qui voyoit ſa femme penetrée d'un ſenſible chagrin, prit cette occaſion pour lui repreſenter le ridicule de ſa meſquinerie. Il lui fit des remontrances ſi vives & ſi judicieuſes, qu'il la rendit veritablement raiſonnable à cet égard.



EPISTRE

À MENULLE, *Marchand d'Espingles.*

ET A PROLUCE, *Marchand d'Alumettes.*



Quelque menuë que soit vostre Marchandise, & quelque vile qu'elle paroisse, il y a très souvent des occa-

ſions où elle eſt ſi neceſſaire, que l'on donneroit volontiers une livre de fer pour une Epingle, & un fagot pour une Allumette. L'une ſert pour arranger ce qu'on veut mettre en ordre, & attacher ce qu'on craint de perdre. Avec l'autre, on ſe donne de la lumiere, & on ſe fait du feu. Quatre avantages, qui, ce me ſemble, méritent bien que l'on vous ſçache gré des ſoins que vous prenez de les procurer. Ce qui doit augmenter noſtre reconnoiſſance, c'eſt que vous exigez pour ces deux Marchandiſes, un prix ſi modique, que nous n'avons

point de monnoye quelque peu qu'elle vaille, qui ne soit au-dessus de la valeur d'une Allumette & d'une Epingle. J'ose donc soûtenir qu'il n'y a personne qui ne doive vous dire aussi-bien que moy, je suis

Vôtre, &c.

XLVI.

TOU-MOL.

(167.) TOUT le monde ſçait le ridicule & impudent uſage qui s'eſt introduit dans les Spectacles de crier *haut les bras*, quand on voit des hommes & des femmes enſemble dans des Loges. Uſage qui trouble honteuſement ce plaiſir public, & inſulte ſouvent des Particuliers qui ne ſongent à rien moins qu'à donner du ſcandale par leur conduite.

Un Cavalier Philoſophe, nommé *Gravion*, indigné contre ces inſolens crieurs, réſolut un jour

pour s'en divertir, de s'abandonner à leur indiscretion.

Il alla à la Comedie, muni de ce qui luy estoit necessaire pour réüssir dans son dessein. Il choisit une des premieres Loges où il y avoit trois femmes, & prit la quatriéme place sur le devant. Quoiqu'il ne connût aucune de ces femmes, il s'attendoit bien que ces esprits hargneux & broüillons, qui ne se divertissent point mieux, que quand ils troublent les divertissemens des autres, ne manqueroient point de luy crier *haut les bras*. En effet, à peine la Piece fut-elle commencée, que le Parterre retentissoit partout de ces cris, *haut les bras*; comme il tenoit ferme, & qu'il paroissoit ne pas croire qu'on s'adressât à luy, les cris recommencerent, & afin qu'il n'eût pas lieu de douter que

c'eſtoit à luy qu'on en vouloit, cette canaille cria, *haut les bras*, *Juſte-au-corps brun, à boutonnieres & boutons d'or, dans la troiſiéme des premieres Loges*, (il eſtoit en effet habillé & placé de la ſorte) *haut les bras*. Il fit encore la ſourde oreille, & ne ſe déconcerta point, ce qui deſeſperoit ces braillards ? les *haut les bras* ſe renouvellerent encore avec une eſpece de fureur. Alors *Gravion* voyant que tous les viſages eſtoient tournez de ſon côté, & que les yeux de ces viſages eſtoient attachez ſur lui, tire un petit fuſil de deſſous ſon Juſte-au-corps, & met d'abord en jouë tout le Parterre, avec une attitude qui marquoit qu'il alloit tirer au hazard. On avoit aſſûrément alors lieu de luy crier *haut les bras*, pour l'engager à viſer vers la voute, plûtôt qu'au-deſſous de

de luy. Personne pourtant ne s'avisa de luy faire cette priere. Chacun songea seulement à éviter les balles qu'on s'attendoit de voir partir incessamment de sa terrible arme à feu. Il promena ensuite pendant quelque tems de la main & de l'œil, son fusil ça & là, comme s'il avoit voulu faire un choix dans le Parterre, de ceux qu'il vouloit tuer. Tous les gens qui y étoient, se jettoient les uns sur les autres en criant, *ne tirez pas, ne tirez pas.* Il ne laissoit pas d'aller toûjours son train d'assiegeant, & les Assiegez crioient de plus en plus, & s'agittoient, afin de se dérober à cette persecution, & de ne devenir pas le point de vûë ou plûtôt le blanc & le but de ce vilain fusil. Plusieurs enfilerent la porte, & enfin les Comediens se lassant de

ce manége qui causoit un si grand trouble, en détacherent trois d'entre eux, qui estant entrez dans la Loge, se jetterent sur *Gravion*, & luy arracherent son fusil.

Se voyant desarmé, il se mit à rire, & eux rirent bien-tôt aprés, quand ils virent que ce fusil n'estoit qu'une piece de bois, couverte de chiffons, & de toile, le tout si bien peint & construit, qu'il estoit très-facile de s'y tromper de loin, puisque même de près on le prenoit pour un veritable fusil.

Les Comediens resterent dans cette Loge autant de tems qu'il leur en fallut pour mettre en pieces à la vûë de tous les Spectateurs, ce faux instrument de guerre.

Les Dames qui s'estoient trouvées par hazard auprès de

Gravion, ne furent pas peu effraïées, quand elles se virent en la Compagnie d'un homme muni d'une arme à feu; mais, dit-on, l'émotion estant appaisée, elles le gracieuserent, comme si elles lui avoient sçû bon gré de leur avoir procuré l'avantage d'estre plus regardées que toutes les autres. Aussi, assûre-t-on, qu'elles en valoient bien la peine.

(168.) *Molan*, jeune écolier de condition, de beaucoup d'esprit, & qui excelloit par dessus tous ses compagnons dans la declamation, fut choisi pour faire un personnage important dans une Tragedie du College où il étudioit. Il apprit son rôlle assez promptement, & brilla dans toutes les repetitions qu'on fit de cette piece. Enfin, le jour de la representation étant arrivé,

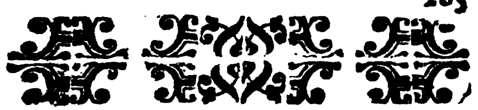
dès le matin il fit le malade, pour chagriner ses Maiſtres & se venger des peines qu'ils luy avoient faites. Il dit tout net, qu'il étoit si incommodé, qu'il ne pouvoit joüer son rôlle. Grande détresse pour l'Auteur qui avoit fait la Piece, & qui en prenoit toute la conduite! Les Programes avoient esté envoyez par toute la Ville pour convier gens de tous états de l'un & de l'autre sexe; & ainsi, tous ces conviez, les uns pour leur plaisir, les autres, par complaisance pour les parens des Acteurs, prenoient leurs mesures, afin de s'y trouver. On ne pouvoit leur donner ce qu'ils attendoient, sans *Molan*, & *Molan* s'obstinoit à faire toutes les mines d'une personne hors d'état de parler & d'agir. Le Regent connoissant cette malicieuse mo-

merie, employa toutes ſortes de moyens pour la ſurmonter. Les promeſſes, les careſſes, les flatteries, les ſollicitations les plus preſſantes furent miſes en œuvre. Heureuſement *Molan* s'y rendit, & repreſenta ſon rôlle avec un applaudiſſement univerſel. Il remporta même un prix qui lui attira tant de couronnes, qu'il ſembloit qu'on l'en vouloit accabler.

Toute la ceremonie eſtant terminée, on mena amiablement ce triomphateur dans une chambrette, où, aprés qu'on l'eût beaucoup loüé, pour avoir parfaitement repreſenté le perſonnage dont on l'avoit chargé, on le foüetta enſuite de bonne ſorte, pour le punir des inquiétudes qu'il avoit malicieuſement cauſées; tant il eſt vray que les élevations les plus réjoüiſſantes

& les plus brillantes proſperitez ſont quelquefois ſuivies de triſtes chûtes à l'heure qu'on y penſe le moins.





EPISTRE

A FAMULIN, *Valet.*

&

A NIOTETTE, *Servante.*



On assûre dans tout vôtre voisinage, quand on parle de vous, que vous n'avez jamais donné le moindre sujet de soupçonner, que vous fas-

ſiez uſage du tour du bâton; qu'il faille graiſſer en vôtre faveur le marteau de la Porte; que vous faſſiez danſer l'anſe du panier ; que vous parliez mal de vos Maiſtres; que vous vous intriguiez pour penetrer leurs affaires les plus ſecrettes, afin de les reveler à d'autres & d'en tirer avantage; que vous uſiez avec profuſion & prodigalité de ce qu'ils confient à l'œconomie qu'ils demandent, & qu'ils attendent de vous; enfin, tout le monde dit que vous eſtes très-aſſidus à leur rendre ſervice, fort exacts à remplir tous vos devoirs, &
que

que rien ne peut séduire vôtre droiture, ni vaincre vôtre sobrieté. Je vous regarde donc comme serviteurs qui valent bien plusieurs sortes de Maistres ; & dans cette vûë, je me fais, pour ainsi dire, honneur de publier que je suis,

Vôtre, &c.

XLVII.

AU-DELA.

(169.) CErtain Comedien, recommandable particulierement par un grand nombre de pieces qu'il a données au Theâtre, a acheté une Terre, dont il est Seigneur. Un jour que *Triadon* (c'est le nom que je donne à ce nouveau Seigneur) estoit à la grande Messe de l'Eglise Paroissiale de sa Terre, & en place Seigneuriale, ainsi qu'il en avoit le droit; aprés avoir entendu le Prosne, il se trouva très-formalisé, de ce que le Curé n'avoit fait dans les Prieres aucune mention de luy, comme *Seigneur*, selon que l'usage le demande.

La Messe finie, il aborde son
» Curé, & luy dit ; ,, Monsieur,
» vous sçavez que je suis *Sei-*
» *gneur* de cette Paroisse, &
» qu'ainsi, vous deviez faire
» mention de moi dans les Prie-
» res de vôtre Prône (supposé que
» vous soyez bien instruit des Ru-
» briques de vôtre Profession.)
» Je sçai, répondit le Curé, par-
» faitement les Rubriques de ma
» Profession. Je sçai encore que
» vous estes Comedien, & qu'a-
» près avoir joüé plusieurs Rôlles
» fort differens, où il y a bien
» du haut & du bas, vous estes
» enfin parvenu à faire celuy de
» Seigneur de ce Village ; fasse
» le Ciel que vous ne represen-
» tiez plus que celui-ci, & avec
» une conduite qui puisse édifier
» mes autres Paroissiens. Il est
» vrai, Monsieur, que je n'ai
» pas fait mention de vous dans

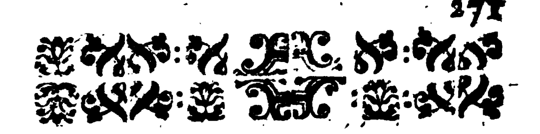
» les Prieres de mon Profne;
» mais confiderez, je vous prie,
» que, fi vous aviez efté en ma
» place, vous auriez pris comme
» moi, le parti du filence.
» Expliquez-vous donc, Mon-
» fieur, s'il vous plaift, repartit
» *Triadon*, car je ne vous com-
» prens point du tout,
» Le Curé répondit, je m'ex-
» plique. Tenant mon Rituël à
» la main, & eftant arrivé aux
» Prieres deftinées pour le *Sei-*
» *gneur* de cette Paroiffe, j'ai fait
» reflexion, que, fi je priois pour
» vous, quand j'aurois TOURNÉ
» LE FEUILLET, il me faudroit ex-
» communier celui pour qui j'au-
» rois prié. Cette reflexion m'a
» fait paffer, mais avec regret,
» pardeffus vôtre Seigneurie,
» fauf à y revenir, quand je le ju-
» gerai à propos. Je parlerai donc
» de vous, pourvû que ce foit en

» une ſeule maniere, & que je
» ne me contrediſe pas moi-
» même. Choiſiſſez donc. Pre-
» nez donc parti. Voyez ſi vous
» voulez que je prie pour vous,
» ou que je vous excommunie.
» Soïez *Seigneur*, ſans eſtre Co-
» medien, & je prierai pour vous.
» Si vous voulez eſtre enſemble
» Comedien & *Seigneur*, je vous
» excommunierai. Optez.
» Hé bien, dit *Triadon*, je reſ-
» terai Comedien auſſi-bien que
» *Seigneur*, & je ſçaurai vous
» contraindre par les voyes de
» la Juſtice à prier pour moi.
» Nous verrons, dit le Curé,
» ſi dans ce cas nous pourrons
» concilier la Juſtice avec la
» Religion.

Triadon, quelque tems après, ſans mettre en œuvre la Juſtice, s'eſt rendu à ce que la Religion exige; car il a quitté la Come-

die, eſt reſté Seigneur, & par conſequent, s'eſt mis en état de meriter que ſon Curé prie pour luy.





EPISTRE

A VOCLAIR, *Lunetier.*



J'ai la Vûë courte; & par vôtre ſecours je l'allonge, & je vois de-loin. Je compte pour beaucoup ce ſervice, puiſque je ſuis tous les jours dans une eſpece de neceſſité d'en faire pluſieurs fois uſage. Que de choſes (que j'ai ſujet

de souhaiter de voir) échaperoient à ma Vûë, si vous ne m'accordiez pas ces Ouvrages que vous faites avec tant d'Art pour luy donner moyen d'y arriver! Il est donc juste qu'il n'échape point de ma memoire, que je dois estre,

Vôtre, &c.

XLVIII.

EN CHEMIN FAISANT.

(170.) J'AY connu, & assûrément beaucoup connu, un Religieux, homme de bien, & que j'appellerai *Bloronde*. On peut dire que ce bon enfant estoit MOINE DE BON GRE' ET MALGRE' LUY. Il paroît en cela de la contradiction : cependant, cela se peut faire aisément. Souvent cela arrive, & cela est veritablement arrivé au Moine dont je vais parler. *Bloronde* donc, après avoir esté quelques années dans le monde, & en avoir connu la vanité & les dangers, resolut de le quitter ; & pour cela,

d'embraſſer la Profeſſion Religieuſe. Il ſe trouva de l'inclination, particulierement pour celle de S. François, qu'on appelle l'Ordre des Capucins. Il eſtoit alors dans une des Provinces Frontieres du Royaume vers le Midy; & une remarque à faire, c'eſt qu'il aimoit extrêmement la propreté & les parures. Mouches, rouge, poudre, pommades, habits magnifiques: il mettoit tout cela en uſage; c'étoit ſa paſſion dominante, paſſion qui, aſſûrément, ne s'accordoit point du tout avec les *accouſtremens* d'un Capucin. Cependant, comme le changement de vie qu'il entreprenoit eſtoit ſérieux, cette difference fut pour luy un motif qui l'engagea à ſuivre plus promptement ſon deſſein.

Il alla donc, étant, à ſon ordinaire, vêtû magnifiquement,

& adonisé de la bonne sorte, chez les Capucins de la Ville où il demeuroit alors. Il demanda le Gardien, & quand il fut en sa presence, il lui declara l'ardeur qu'il avoit d'estre admis au nombre de ses Religieux. Ce pere l'écoûta avec plaisir; mais il luy répondit avec précaution, c'est-à-dire, qu'il l'engagea à employer quelques mois pour consulter Dieu, & se bien étudier soi-même sur cette vocation.

Après toutes les visites & toutes les épreuves qu'un sage Superieur doit exiger d'un Postulant, *Blorende* parut si bien appellé, que ce Pere luy accorda la permission d'entrer au Noviciat. Nôtre Postulant se trouvant dans le chemin, pour parvenir au terme où il souhaitoit si passionément arriver, (car il vouloit

de bonne foy se faire Moine,
» dit: Mon Reverend Pere, le
» plaisir que me fait ce que vous
» m'accordez, est beaucoup tem-
» peré par la crainte où je suis
» que vous ne le retractiez; &
» cela, parce que je n'ai jamais
» rien étudié de la Langue La-
» tine; je souhaiterois cependant
» estre dans la suite au nombre de
» vos Religieux Prestres; mais
» je me flatte que vous ne me
» croyez pas assez déraisonnable,
» pour penser que je prétende à
» un si grand bonheur avec une
» telle ignorance; faites-moi
» donc esperer, je vous supplie
» très-humblement, mon Reve-
» rend Pere, que vous me rece-
» vrez chez vous en vûë de la
» qualité que je desire, si j'ac-
» quierre les connoissances ne-
» cessaires pour la meriter.

Le Gardien le lui promit. *Blo-*

ronde, très-content de cette promesse, s'enferma pendant un an avec un Maistre de Langue Latine, ne sortant que, quand ses devoirs indispensables l'exigeoient, & enfin apprit le Latin dont il avoit besoin. Ensuite, il fut reçû au Noviciat, puis après, sa Profession, fut fait Prestre, & même parvint à estre Prêdicateur.

Il est constant que voilà un homme devenu MOINE, DE BON GRE', puisque dans un âge avancé, ayant une pleine & entiere liberté, il s'abandonne avec zele à tout ce qu'on demande de luy, pour qu'il arrive au bonheur de *s'encapuchonner*.

Le, MALGRE', est venu malheureusement après ce BON GRE'. Le bon homme, ensuite de plusieurs années de Profession, s'avisa enfin de se dégoûter de

son Cloistre. Il estoit veritablement homme de bien, mais il se mit dans l'esprit que plusieurs je ne sçai quoi dont il ne s'accommodoit pas, lui troublans la conscience, il ne pourroit jamais vivre en repos tant qu'il seroit Capucin; & c'est ce qui luy rendoit son Cloistre insupportable. Aussi travailla-t-il de tout son cœur à changer de place pour se tranquilliser.

» Vous avez, luy disoit-on,
» une regle si parfaite pour vous
» conduire; tant de bons exem-
» ples qui vous doivent animer
» à la mettre en pratique; vous
» y trouvez une agréable varieté
» de la vie contemplative & de
„ la vie active que vous pouvez
„ exercer tour à tour. Est-ce
„ l'indecence de vos pieds nuds,
„ qui vous déplaist? Est-ce que
„ la rigueur de l'hyver les fait

„ trop souffrir ? Est-ce la malpro-
„ preté ou la grossiereté de vos
„ habits, qui vous choque ?
„ Sont-ce les exercices de gueux
„ que vous estes quelquefois obli-
„ gé de faire, & les rebuffades
„ humiliantes, dont vous estes
„ alors regalé, qui allarment &
„ qui impatientent vôtre amour
„ propre ? Vous sçaviez que vous
„ seriez lié par tous ces devoirs,
„ & exposé à toutes ces mortifi-
„ cations, quand vous vous estes
„ engagé; vous en avez même
„ fait des preuves avant vôtre
„ engagement; rien ne vous y
„ forçoit; vous aviez un âge
„ assez mûr pour y reflêchir.
„ D'où vient donc ce dégoût ?

Il ne répondit à toutes ces remontrances & autres semblables que par ces mots; JE SUIS HOMME, ET OUTRE CELA, CAPUCIN; C'EST TROP POUR MOY QUI SUIS DE BONNE FOY.

On ne pouvoit tirer de luy d'autres raisons de son changement. Il me prenoit quelquefois envie d'interpreter & de commenter sa réponse ; mais je me contentois de conclure, que souvent il y a bien de la temerité à se charger de nouveaux devoirs, pendant qu'on a tant de peine à s'acquitter des anciens. Je conclus encore qu'il n'est pas étonnant de voir du dérangement dans la plusplart de ceux qui estant à peine entrez dans l'âge de raison, se sont rendus esclaves d'obligations onereuses & nouvelles pour tout le reste de leur vie. Nous les „ recevons à cet âge, disent quel- „ ques Superieurs ; parce que, si „ nous attendons plus tard, nos „ Cloistres deviendroient enfin „ deserts.

Je leur répondrois volontiers; quelle

quelle cruelle précaution! Hé, mes Peres, que vos Cloiſtres deviennent plûtôt deſerts que peûplez de gens qui, par leur clôture, ſe rendans malheureux dans ce monde, ſont dans un danger évident d'eſtre éternellement malheureux dans l'autre.

J'ai appris dans la ſuite, que le Reverend Pere *Blorende* eſt mort Capucin, quoiqu'on luy eût accordé à Rome la permiſſion de ſe décapuciner. Apparemment la Providence l'a voulu ainſi, pour la ſanctification de ce bon Religieux.



EPISTRE

A Xaxexiou, *Roy de Monomotapa.*



Vous ne me connoiſſez pas, & je n'ai pas l'honneur de vous connoiſtre. Cependant, j'oſe vous dédier un Ouvrage; ſans doute, cela vous ſurprend. Je ſupplie vôtre Majeſté de me pardonner

cette hardiésse, en faveur de l'usage de mon Païs; il y est fort ordinaire d'importuner par des Dédicaces, les plus grands Seigneurs, quoiqu'on les connoisse très-peu & qu'on n'en soit point du tout connu. Les Auteurs sont ici assez simples, pour se persuader que cette conduite leur donne un air de distinction, quoiqu'à la vérité, ils n'en tirent que des avantages fort chimeriques. Mon devoir exige encore, selon nos usages, que je vous loüe ici: mais que pourrois-je dire: puisque je ne vous connois, ni par moi-même, ni par

qui que ce soit ? J'aime donc bien mieux me taire, que de vous flatter honteusement pour vous & pour moi. Si je puis un jour parvenir jusques à avoir une parfaite connoissance de vos mérites, alors je vous louërai tant, que vôtre modestie en souffrira ; & alors encore je me ferai un vrai plaisir, en vous rendant justice, de vous protester que je suis avec un très-profond respect,

S.

Vostre, &c.

XLIX.

LES E'CHASSES.

» (171.) C'EST merveille, dit *Montagne*, qu'excepté nous, aucun ne s'estime
» que par ses propres qualitez.
» Nous loüons un cheval de ce
» qu'il est vigoureux & adroit,
» non de son harnois; un Lévrier,
» de sa vîtesse, non de son col-
» lier. Un oiseau, de ses aisles,
» non de ses longes & de ses son-
» nettes. Pourquoy de même
» n'estimons-nous un homme de
» ce qui est sien ? Il a un grand
» train, un beau Palais, tant de

,, crédit, tant de rentes! tout ce-
,, la eſt autour de luy, non en
,, luy. Vous n'achetez pas un
,, Chat en poche. Si vous mar-
,, chandez un Cheval, vous luy
,, oſtez ſes bardes, vous le voyez
,, nud & à découvert, comme on
,, les preſentoit anciennement
,, aux Princes à vendre, c'eſt par
,, les parties les moins neceſſai-
,, res, afin que vous ne vous amu-
,, ſiez pas à la beauté de ſon poil,
,, ou à la largeur de ſa croupe, &
,, que vous vous arrêtiez princi-
,, palement à conſiderer les jam-
,, bes, les yeux & le pied, qui
,, ſont les membres les plus uti-
,, les. Pourquoy eſtimant un hom-
,, me, l'eſtimez-vous tout enve-
,, lopé & empaqueté? Il ne fait
,, montre que des parties qui ne
,, ſont aucunement ſiennes, &
,, nous cache celles par leſquel-
,, les on peut vraiement juger de

„ son estimation ; c'est le prix de „ l'épée que vous achetez, non „ la gaîne ; vous n'en donnerez „ peut-estre pas un quatrain, si „ vous l'avez dépoüillé, il le faut „ juger par luy-même, non par „ ses atours ; & comme dit plaisam- „ ment un Ancien, sçavez-vous „ pourquoi vous l'estimez grand? „ vous comptez la hauteur de ses „ patins, la base n'est pas dans la „ stature ; mesurez-le, sans ses „ *E'chasses.* Qu'il mette à part ses „ richesses & ses honneurs, qu'il „ se presente en chemise . . . si „ nous considerons un Paysan & „ un Roy, un Noble & un vilain, „ un Magistrat & un homme pri- „ vé, il se presente soudain à nos „ yeux une extrême disparité : & „ ils ne sont differens par manie- „ re de dire, qu'en leurs E'chas- „ ses. Comme les Joüeurs de Co- „ medie, vous les voyez sur le

„ Theâtre faire une mine de Duc
„ & d'Empereur , mais tantôt
„ après , les voilà devenus Valets
„ & Crocheteurs miserables , qui
„ eſt leur naïve & originelle con-
„dition. Auſſi, l'Empereur duquel
„ la pompe nous éblouït en Pu-
„ blic, voïez-le derriere le *rideau*,
„ce n'eſt rien qu'un homme com-
„ mun , & peut-eſtre plus vil que
„ le moindre de ſes Sujets. La
„ coüardiſe , l'irreſolution, l'am-
„ bition , le dépit & l'envie l'agi-
„ tent comme un autre , & le ſoin
„ & la crainte le tiennent à la
„ gorge au milieu de ſes armes.
„ La fiévre, la migraine & la gout-
„ te l'épargnent-elles non plus
„ que nous ? Quand la vieilleſſe
„ lui ſera ſur les épaules , les Ar-
„ chers de ſa garde l'en déchar-
„ geront-ils? Quand la fraïeur de
„ la mort le tranſira, ſe raſſurera-
„ t-il par l'aſſiſtance des Gentils-
hommes

» hommes de sa Chambre? Quand
» il sera en jalousie & caprice, nos
» bonnetades le remettront-elles?
» Le Ciel de lit tout enflé d'or &
» de perles, n'a aucune vertu à
» rappaiser les tranchées d'une
» colique. Les flatteurs d'Alexan-
» dre luy voulant faire accroire
» qu'il estoit fils de Jupiter, un
» jour estant blessé, & regardant
» écouler le sang de sa playe,
» qu'en dites-vous, leur dit-il?
» n'est-ce pas ici un sang vermeil
» & purement humain? il n'est
» pas de la trempe de celuy que
» Homere fait écouler de la playe
» des Dieux. Hermodorus Poëte,
» avoit fait des vers en l'honneur
» d'Antigonus, où il l'appelloit
» fils du Soleil, & luy au contrai-
» re, celuy, répondit-il, qui vuide
» ma chaise percée, sçait bien
» qu'il n'en est rien, c'est un hom-
» me pour tout potages; & si de

» soy-même, c'est un homme mal
» né ; l'Empire de l'Univers ne
sçauroit le r'habiller.

Peut-on mieux exprimer, que vient de faire *Montagne*, l'erreur où l'on est de proportionner l'idée qu'on se forme des hommes, à ce qui les entoure, quoiqu'ils n'y ayent point d'autre part, que d'en estre entourez? il faut avoüer que cet Auteur est aussi admirable que naïf dans ses pensées & dans ses expressions. Ce qu'il vient de dire me va servir de texte pour tomber dans un petit détail qui representera ces hommes qu'on ne reconnoît pour *Grands*, qu'à cause de leurs *E'chasses*, ou de leurs pieds d'estaux. Je pourrois donner à ce sujet une vaste étenduë, si je prétendois examiner toutes les sortes de *Grands* qui se presentent à mon esprit.

Comme je ne veux pas le pouſſer auſſi loin qu'il pourroit aller, je me bornerai à parler en bref tout au plus d'un quarteron de *Grands*.

» Un quarteron de *Grands* ! » dira-t-on, quelle maniere de » compter des gens qu'on eſt » obligé d'honorer, qu'on doit » craindre, & de qui on peut » eſperer ! Eſt-ce ainſi qu'on „ traite la grandeur ?

Je réponds, que ſi l'on veut que j'employe, à propos de Grandeur, une meſure plus noble, je la garderai pour ceux qui eſtant veritablement *Grands*, en seront veritablement dignes. En attendant que je traite ce ſujet, s'il m'en prend envie, je viens à mon quarteron.

Diſons donc, par preliminaire, que de *Grands* petits hommes ! Que de *Grands* qui n'ont

point d'autre grandeur, que de hauts pieds d'estaux, que des *E'chasses* qui les élevent! Quels nains, quand leur aïant tiré de dessous les pieds, ce qui les mettoit au-dessus des autres, on peut facilement les *voir* de prés, mesurer leur stature, considerer ce qu'ils sont en eux-mêmes, & les examiner en détail! Commençons cet examen que j'appelle *Les E'chasses*.

(172.) GRANDS POLITIQUES, parce qu'ils sont montez sur des *E'chasses*, je veux dire, sur des évenemens, où souvent le hazard & quelque fois les tromperies ont la meilleure part. S'ils estoient *Grands* par eux-mêmes, on ne les verroit pas si facilement abattus par les mauvais succès; la Grandeur de leur ame s'éleveroit au-dessus, ils se tiendroient toûjours fermes,

parce que leur courage fourniroit toûjours la vigueur necessaire pour resister. Abattus, on les trouveroit encore plus *Grands* qu'ils ne paroissoient quand on les voyoit élevées. Combien a-t-on vû de ces sortes de Grands, gouverner des Estats avec applaudissement, & ne sçavoir pas se gouverner eux-mêmes! C'est que pour leur gouvernement propre, ils ne demandoient aucuns secours, l'affaire ne leur en sembloit pas assez de conséquence pour cela; mais pour le Gouvernement des affaires publiques, qui les donnant en spectacle, exigeoient plus de circonspection, ils étudioient les talens des autres, ils avoient soin de les mettre en œuvre ; & voilà les *E'chasses* qui les soûtenoient. Qu'on les a trouvez petits, quand ces *E'chas-*

ſes ayant manqué, ils ont eſté réduits à ſe ſoûtenir par leurs propres forces ! Les voyant parmi nous qui ne paroiſſoient, en comparaiſon de ce qu'ils étoient, que des gens ſimples, petits & mépriſables ; nous ſommes ſurpris de l'idée que nous en avions, tant nous les trouvons chauſſez à noſtre point, & leurs allûres de plein pied aux noſtres. Qu'eſt-ce qu'il y avoit donc en eux de ſi digne d'admiration ? diſons-nous ; il arrive alors que nous nous mocquons de nous-même, voyant que noſtre jugement avoit eſté ſi ſottement la dupe de noſtre imagination.

(173.) II. *De peu de choſe grand cas.* GRANDS hommes de Lettres, parce qu'ils ſont montez ſur les penſées, ſur les connoiſſances, ſur les inventions & les découvertes des autres, dont ils

ont sçû profiter ; ou sur la prévention qu'ils ont eu l'adresse d'établir en leur faveur, ou sur l'ignorance de ceux qui regardent toûjours comme prodige, tout ce qu'ils ne sont pas capables de concevoir, ou sur des bagatelles & des inutilitez qu'ils font valoir comme des choses veritablement importantes. Si l'on est grand à ce prix, que feront donc ceux qui ne cherchent que l'utile, & qui ne tendent qu'à se procurer aux autres & à eux-mêmes ? S'il n'y avoit point eu d'Homere, d'Horace, de Virgile, de Poëtes, enfin, d'autres Sçavans Grecs & Latins ; si l'élevation de la Tour de Babel n'ayant point esté entreprise, la diversité des Langues ne s'estoit pas introduite, que seroient devenus ces grands Grammairiens, qui passent tou-

te leur vie à apprendre des mots, ou à faire de continuelles Dissertations sur ceux qu'eux & les autres ont appris ? Que deviendroient tant de Pedans, si enfin on traduisoit en François, tout ce qui nous reste de ces Anciens que la paresse d'inventer a voulu faire passer pour inimitables, quoiqu'on n'ait travaillé depuis tant de siecles qu'à les imiter ? Il est vray qu'on ne seroit plus dans la dure necessité d'employer au Grec & au Latin, les premieres années d'un âge qui a le plus besoin d'impressions des choses utiles & necessaires pour tout le cours de la vie. Mais, il est vray aussi que ces Pedans mourroient de faim. En verité, ils ont de grandes obligations au Public, puisqu'il sacrifie si genereusement ses interests à leur subsistance

& à leur entretien ! Si l'on suivoit l'avis de *Montagne*, on leur diroit avec luy, *faites plûtôt des chausses.*

(174.) III. *Nains montez sur les épaules des Geans.* GRANDS, parce qu'ils sont montez sur des tas de Titres de Noblesse, & sur les épaules de leurs Ancestres, d'où ils regardent du haut en bas, ceux qui ne joüissent pas de ces avantages empruntez, & de ces coups du hazard ; ce sont-là des *E'chasses* admirables ! car, plus elles sont vieilles, plus elles ont de force & de valeur. En vain les vers en auroient-ils rongé une grande partie ; pourvû qu'il en reste quelques morceaux, elles soûtiennent beaucoup mieux que les nouvelles ; ceux qu'elles portent. Ne diroit-on pas pourtant, à la vûë de ces sortes de Nobles,

qu'ils aiment mieux eſtre minces & petits par eux-mêmes, de peur que ces *Echaſſes* ſi vieilles & ſi moiſies, ne vinſſent à rompre ſous eux, s'ils ſe rempliſſoient de tant de mérite qu'ils en devinſſent trop peſans ? Pour parler un ſtile moins figuré & plus clair; diſons franchement, que ceux qui prétendent qu'on les doit regarder comme de grands Perſonnages, parce qu'ils ont, ou plûtôt, parce qu'ils croyent avoir des Anceſtres Illuſtres par de grandes qualitez, paroiſſent bien petits ſi ces qualitez leur manquent; la prétention dont ils ſe targuent engageant les Spectateurs à faire comparaiſon, on les meſure ſur ces Grands Hommes dont ils prétendent eſtre deſcendus; l'étoffe manquant, on les jette au rebut;

tout au plus, on voudra peut-eſtre bien les mettre parmi ce qu'il y a de commun. Ils auront beau dire que l'éclat de la Nobleſſe qui les environne, doit les rendre reſpectables. C'eſt cet éclat, leur doit-on répondre, qui éclairant vos défauts, nous fait voir que vous n'eſtes dignes que de mépris. Cachez voſtre naiſſance, ou montrez-nous des vertus. Quelle diſtinction voulez-vous que nous vous accordions pendant que vous vous diſtinguez, vous-mêmes ſi odieuſement de vos Peres?

(175.) IV. *A petits pieds; grandes chauſſûres.* GRANDS, parce qu'ils ſont montez ſur des Charges conſiderables, ſur des Emplois importans. Ces grandes Charges ne ſont ſouvent chargées, ou ne chargent,

que de petits hommes. Comme malgré leur petitesse ils peuvent faire de grands biens ou de grands maux ,& que leur élevation les met en estat de pouvoir atteindre de fort loin , on les craint autant que s'ils estoient des Geans , que s'ils estoient des Ogres qui ont des bottes de sept lieuës , & dont on fait peur aux petits enfans. Et en consideration de leurs Charges qui sont respectables , on se trouve dans l'obligation de leur rendre à eux-mêmes , des respects , & dont la Fable fait mention. Il est de la prudence, quand on a affaire à de certaines gens , de considerer moins ce qu'ils sont, que ce qu'ils peuvent. Si *Norbare* ayant de petits pieds , paye , au double , & même au triple son Cordonnier , pour qu'il luy fasse des souliers extrêmement

grands ; Hé bien, que le Cordonniers les fasse tels que *Norbare* veut qu'ils soient, on se moquera à la verité de celuy-ci, mais l'autre en sera bien payé. Si le même *Norbare* aussi petit d'esprit que de corps, estant revêtû d'une grande Charge, demande plus de respect qu'il n'en merite, donnons-luy-en autant qu'il voudra ; il nous en sçaura bon gré, ou du moins, il nous en fera moins de mal, & peut-être ne nous en fera-t-il point du tout. De qui aura-t-on plus sujet de se moquer, ou de luy ou de nous ? Devinez.

(176.) V. *Coffre fort*. Grands, parce qu'ils sont montez sur des Contrats de Constitutions de Rente, ou sur des Coffres forts richement remplis. Oh ! les bonnes montures que ces Coffres & ces Contrats ! Les précieux pieds

d'eſtaux ! Les ſolides Echaſſes ! Cet homme a plus de cent mille livres de rentes. Peut-on eſtre petit avec un ſi grand revenu ? Les plus Grands, les Geans deviennent des Nains en preſence de celui qui eſt ſi bien monté, tant ils fléchiſſent les genoux, tant ils s'abaiſſent profondément le voyant élevé ſur des richeſſes immenſes dont il eſt le Maiſtre. Luy-même eſt un Nain, il eſt vrai ; mais c'eſt un Nain qui peut acheter tant de grandeur qu'il voudra ; il ne ſera pas grand pour cela, dira-t-on. Que luy importe, pourvû qu'il puiſſe atteindre plus haut que ceux qui ſont par une autre ſorte de grandeur plus haut que luy ?

(177.) VI. *Tourneurs*. GRANDS, parce qu'ils ſont montez ſur des flatteries, ſur des fourberies, ſur des tours de ſoupleſſes. Pour-

quoi n'appelleroit-on pas ceux-ci grands, puiſqu'ils ſe ſont élevez en ſe rendant par leurs artificieuſes intrigues, Maiſtres de gens qui ſont plus grands qu'eux? Leurs ECHASSES ſont faites au *Tour*; car ces Maiſtres Gonins excellent dans ce métier. Quoiqu'ils ne ſoient pas en quelque ſens les plus forts, ils ſçavent cependant parfaitement profiter de la foibleſſe des autres. Ce ſont des Tourneurs, dont les ouvrages ſont autant de Chefs-d'Oeuvres. Qu'on leur propoſe de travailler ſur un ſujet, ſans toucher au-dehors, ils font merveilles au-dedans. Ils arrivent preſque toûjours où ils tendent, ſans qu'on les ait vûs venir. Une élevation acquiſe de cette ſorte fait-elle honneur? Vaine queſtion! Eſt-ce qu'ils ſe mettent en peine d'eſtre honorables? Leur but c'eſt

d'eſtre honorez; les voilà parvenus à ce but, & ſi bien parvenus, que les queſtionneurs mêmes leur accordent ce qu'ils ſe propoſoient d'obtenir, quand ils tendoient à ce but. En vain faiſons-nous de judicieux raiſonnemens ; ils deviennent preſque toûjours les victimes d'une petite raiſon d'intereſt; c'eſt pour cela qu'on voit tant de gens reſpectez, quoiqu'on les mépriſe. A la verité, ſouvent la bien-léance, l'uſage, le devoir juſtifient cette conduite. On n'eſt pas toûjours obligé de ſuivre les regles de l'eſtime, pour s'acquitter de ce qu'on doit à la grandeur.

(178.) VII. *Brucrudru*. GRANDS, parce qu'ils ſont montez ſur un magnifique équipage, ſur pluſieurs Domeſtiques. Choſe admirable! Quand *Brucrudru* alloit à pied, on ne faiſoit pas plus d'attention

d'attention sur luy, que sur tous les autres hommes qui vont à pied. *Brucrudru*, avec quelqûes petits essais de Maltôte, gagna en peu de temps assez de bien pour aller & venir plus commodément. Il acheta un Cheval. Cette voiture commença de mettre quelque distinction entre luy & ses égaux, c'est-à-dire, ceux de sa Profession. Tels qui avoient affaire à luy, le traitoient avec beaucoup plus de ceremonie, que tous les autres avec qui ils étoient en même commerce, mais qui n'alloient qu'à pied. C'estoit pourtant toûjours le même *Brucrudru*; il ne s'estoit fait dans son corps ni dans son esprit aucun changement capable de le faire méconnoistre. Toute la difference rouloit sur *Brucrudru* qu'on avoit vû auparavant aller toûjours à pied, & sur *Brucrudru*

qu'on voïoit alors aller à cheval.

Brucrudru augmenta en trois ou quatre ans son bien suffisamment pour avoir une Chaise, à laquelle il attacha son cheval, & pour entretenir un valet capable de soigner à son petit train. Le Ceremonial augmenta aussi en faveur de *Brucrudru*, & *Brucrudru* s'y accoûtuma si bien, qu'il sçavoit mauvais gré à ceux qui osoient le lui refuser, comme à gens qui ne s'acquittoient pas de ce qu'ils luy devoient. *Brucrudru* pourtant, en multipliant ses biens, n'avoit pas multiplié son merite; c'estoit toûjours *Brucrudru*. Je crois, disoit-il en luy-même, que si j'avois deux chevaux pour traîner ma Chaise, » ces gens qui font les retifs, » quand il s'agit de me traiter » avec respect, deviendroient » plus dociles à cet égard. Mes

» richesses croissent, je vais donc
» croistre aussi mon équipage.

Aussi-tôt pensé, aussi-tôt fait. Voilà donc deux chevaux qui tirent la chaise de *Brucrudru*, un Cocher qui les mene, & deux Laquais derriere, bien plus pour la décoration que pour la necessité. Il ne se trompa pas. Les retifs devinrent en effet plus dociles; ils pousserent même leur docilité, jusques au point que de prétendre se faire honneur, quand ils disoient que *Brucrudru* estoient de leurs amis; tant il est vray, que les chevaux, les Charrons & les Selliers ont le talent de procurer de la gloire à tel qu'on ne regarderoit qu'avec mépris, sans leurs secours.

Ce fut bien autre chose, quand *Brucrudru* estant enfin devenu extrêmement riche, parut dans un carrosse magnifique, traîné

par ſix chevaux, avec autant de Laquais derriere. Ceux qui avoient eſté les Compagnons de ſa premiere & petite fortune, furent ſi étourdis par le bruit que faiſoit ſon Char en roulant avec impetuoſité dans la Ville, & ſi éblouïs par les aſſortimens *brillans* qui ornoient ſon équipage, qu'ils ne purent s'empêcher de croire que *Brucrudru* ne fut un grand homme, quoiqu'ils fuſſent convaincus par les commerces qu'ils avoient eu avec luy, qu'il eſtoit bien petit. Que penſoient donc de luy ceux qui ne le connoiſſoient que par les apparences éclatantes dont il frappoit leurs yeux, ſinon qu'il eſtoit veritablement auſſi grand qu'il le paroiſſoit? Qu'il tenoit bien ſa morgue! qu'il ſe ſervoit bien de ſes ECHASSES! On eût dit qu'il n'avoit fait autre choſe toute

ſa vie. Quoiqu'on en diſe, ſa Fierté eſtoit une eſpece de prudence qu'il luy importoit de ne pas negliger : car, pour peu qu'il ſe fut relâché de ſon quant à moi, il ſeroit tombé dans un bas, dont il luy auroit peut-eſtre eſté impoſſible de ſe relever. Les BRUCRUDRUS que la nature & la fortune ont faits d'abord petits, ont plus beſoin d'artifice que les autres, pour maintenir la grandeur à laquelle ils ſont parvenus dans la ſuite.

(179.) VIII. *Merites de Fil, de Laine & de Soye.* GRANDS, parce que, comme des Comediens qui ont peu de choſes à dire, ils ſemblent n'eſtre montez ſur le Theâtre du monde, que pour y étaler les richeſſes de leurs habits. La dépenſe qu'on fait en magnifiques parures, eſt, dit-on tous les jours, ſi univerſelle,

que l'on ne peut plus distinguer les gens de qualité d'avec les autres. Cela est vray; mais il y a tant de petits, affamez & avides de grandeur, & qui cependant n'ont point d'autre ressource pour s'en donner du moins l'apparence, que l'on feroit cruellement souffrir trop de gens, si l'on vouloit absolument introduire en cela une rigide distinction. Ils ont ce seul moyen pour paroistre grands; ce sont leurs seuls ECHASSES; Hé bien, qu'on leur laisse cette consolation; les Marchands s'en trouveront mieux, & l'Estat n'en souffrira
» point. Oh! mais souvent, dira
» quelqu'un, parce qu'on ne les
» connoist pas, on leur rend au-
» tant de respects, que s'ils étoient
» veritablement de grands Sei-
» gneurs; n'est-ce pas là, profa-
» ner la veneration? Je réponds;

oh! mais auſſi, toutes les fois qu'on marque de la veneration pour ceux qu'on appelle grands Seigneurs, la meritent-ils veritablement? On la leur marque le plus ſouvent, parce qu'ils ſont revêtus de grandes Charges, ou fournis de Titres de Nobleſſe, ou entourez d'un grand nombre de Domeſtiques; & aux autres, parce qu'ils portent de magnifiques habits, des perles & des pierres précieuſes. Qu'eſt-ce que tout cela fait au merite, qui doit eſtre le veritable objet du reſpect & de l'eſtime. Rien. Concluez.

(180.) IX. *Enfilades*. GRANDS, parce qu'ils ſont montez ſur ce que l'Architecture produit de plus ſuperbe. Quand on voit un Palais d'une étenduë immenſe, d'une magnificence ſurprenante, on ne manque pas de s'imaginer que c'eſt un Grand qui y habite;

& ſouvent c'eſt un homme qui eſt auſſi petit que pluſieurs autres; mais qui a un grand Palais. Après avoir voyagé dans une longue enfilade d'Appartemens, pour parvenir enfin au Cabinet où il ſe retire, qui oſeroit ne le pas aborder avec les témoignages exterieurs du reſpect le plus profond?

Eſt-ce qu'un homme qui a fait conſtruire un ſi vaſte bâtiment pour ſe loger, & qui a fait des dépenſes immenſes pour orner ſon logement, ne mérite pas qu'on le reſpecte? Il le merite auſſi-bien que ſes Architectes, ſes Menuiſiers, Peintres, Serruriers & Seulpteurs qui ont fait, conſtruit & formé ce qui luy fait honneur.

(181.) X. *Reverberation.* GRANDS, parce qu'ils ſont montez ſur des alliances qui ſemblent les tirer de leur petiteſſe. Un Roturier, entré

entré, à la faveur de ses grandes richesses, dans une famille illustre, devient grand par reverberation. Il acquierre, ou plûtôt, il emprunte un éclat qui le décore, mais qui ne le penetre point, de telle sorte qu'il luy devienne propre. Tant qu'il aura le Soleil métallique pour luy, il fera une figure brillante; mais si l'ayant abandonné à ses illustres alliez, il n'a plus que la terre, je veux dire, la bassesse de sa naissance, comme celle-ci se trouvera entre eux & luy, le voila éclipsé; il est réduit à sa petitesse; il paroist encore plus petit qu'il n'estoit avant son alliance, car la comparaison l'appetisse beaucoup. Peut-être pourtant, ne laissera-t-onpas de le souffrir, d'entretenir avec luy quelque commerce, en consideration de l'alliance qui ne

permet pas qu'on s'en puiſſe diſpenſer. Qu'il ne s'attende pas pour cela à l'alliage ; parce qu'on ne voudra pas former avec luy un corps de grandeur. En quoy ſera-t-il donc grand? Il ſera grand, en ce qu'il pourra dire *qu'il a fait une grande alliance* ; mais il ſe donnera bien de garde de dire que ſes alliez refuſent l'alliage.

(182.) XI. *Airs importans.* GRANDS, parce qu'ils ſont montez ſur des Airs importans. On ſe forme quelquefois par imagination une grandeur propre, parce qu'on a quelque accès auprès de la grandeur des autres ; mais auſſi très-ſouvent l'imagination a moins de part que l'artifice, à cet air de grandeur qu'on ſe donne. Avec cet air on s'exerce à bien des maneges qu'on tourne à ſon profit ; parce qu'il ſe trouve bien des dupes qui don-

nant dans ces maneges, s'en laissent aisément séduire. C'est un plaisir pour moy, de voir un important *qui sans aucune affaire est toûjours affairé*. J'en sçay un (c'est *Turbule*) qui allant dans les ruës avec un bon homme qu'il guignoit pour en faire sa dupe, saluoit tous les gens de consideration qu'il voyoit dans des carrosses, quoiqu'il ne fût connu d'aucun. Il entroit aussi chez de grands Seigneurs, pour s'entretenir seulement avec leurs Portiers, sous de certains prétextes qu'il inventoit sur le champ, pendant que celuy qu'il vouloit engager à compter sur son credit, l'attendoit avec plaisir & se repaissoit de chimeres, s'applaudissant en luy-même du prétendu bonheur de connoistre un homme qui avoit de si belles connoissances. Que *Turbule* im-

posoit merveilleusement à ce *simplicien*, quand celuy-ci estant chez un Ministre, il se voyoit aller & venir dans tous les appartemens, entrer dans les Bureaux! *Turbule* pourtant ne devoit ces libres accès, qu'à quelque Valet de Chambre, ou même à d'autres Domestiques plus subalternes qui estoient de ses parens, ou à qui il payoit de temps en temps bouteille qu'il buvoit avec eux en vûë de parvenir à ses fins. Bien loin de s'agrandir avec un Grand de cette sorte; comme on épuise sa propre bourse, pour acheter les faveurs de son prétendu credit, on devient bien plus petit qu'on n'estoit.

(183.) XII. *Mercure.*] GRANDS, parce qu'ils sont montez sur de mauvais commerces. On s'éleve bien vîte & bien haut, quand on

eſt parvenu juſqu'à pouvoir entrer dans la confiance de ſon Maiſtre, luy procurer ſecretement des plaiſirs qu'il veut cacher aux yeux des autres, conduire adroitement ſes intrigues, luy en faciliter les ſuccès, & qu'il eſt au pouvoir de ce Maître d'entichir & d'agrandir ceux qui le ſervent. Ces commerces ſont, à la verité, condamnables; mais qui eſt-ce qui oſeroit condamner celuy qui les mene? Au contraire, avec quel empreſſement ne fait-on pas la cour à ce favori? Que dis-je? Ceux qui ont beſoin de luy, ſont diſpoſez, s'il veut les écoûter, à lui perſuader qu'il n'y a rien de reprehenſible dans ſa conduite; & cela, parce qu'il peut leur faire du bien, & qu'ils ſouhaitent qu'il leur en faſſe. La Morale la plus ſevere a bien de

la peine à tenir ferme contre un homme, quelque relâché qu'il soit dans ses mœurs, si elle a besoin de son credit, & si elle » recherche sa protection. Que » cet homme est méprisable, dit» elle, de gagner de la grandeur » à ce prix ! Autre reflexion qu'il est difficile qu'elle ne fasse » pas ensuite, c'est celle-cy. Que » cet homme est estimable, quand » il fait plaisir autant qu'il peut ! Et comme il le peut beaucoup; s'il fait ce qu'il peut, la Morale, ou plûtôt, les Moraliseurs l'admireront, & prendront son parti, ou du moins, ils ne le mépriseront plus, quelques attentions qu'ils fassent sur ses maneges. Il est rare, qu'on ne soit pas favorable à ceux qui sont en faveur. Il n'y a petitesse qui tienne; on est d'ordinaire fort disposé à regarder comme

grands, ceux qui ayant gagné l'esprit d'un homme plus grand & plus puissant que tous les autres, peuvent disposer de ses bienfaits, & les faire répandre sur qui ils veulent. Sont-ils veritablement grands? oüy, si on l'est, quand on a pris une espece d'empire sur ceux qui le sont.

(184.) XIII. *Gare la piqueure.* GRANDS, parce qu'ils sont montez sur les ruines des autres. *Miarque* ne se trouvant pas assez grand par soi-même, pour atteindre où *Farimo* est arrivé, il fera ses efforts pour l'abattre, de sorte que n'ayant plus cet obstacle, le poste qu'il ambitionne puisse descendre jusqu'à luy. Voilà enfin *Farimo* par terre. Voilà *Miarque* monté en sa place, & par conséquent, devenu grand. On luy va faire des complimens sur son élevation, sur

la justice qu'on a renduë à son mérite, sur sa capacité pour remplir mieux que ceux qui l'ont précedé les devoirs du Poste qu'il tient, sur la violence qu'on luy a faite en quelque maniere pour l'engager à l'accepter; *enfin*, selon le langage des flatteurs, la Place l'honorera bien moins qu'elle n'en sera honorée. Cet homme est trés-petit par plusieurs endroits, cependant à force d'estre loüé, honoré & applaudi, il va s'enfler & se bouffir si fort, qu'il deviendra aussi grand que plusieurs autres, mais gâre la piqueure.

(185.) XIV. *Table*. GRANDS, parce qu'estant élevez par leurs liberalitez sur de grandes Tables, ils y donnent tous les jours des Festins somptueux. Un homme de cette sorte, est censé faire parfaitement les hon-

neurs de chez luy. Comme il donne bien à manger & à boire, il est juste que par un retour de reconnoissance, on l'honore & qu'on le respecte. On ne donne aucune loüange à ce qu'il fait servir sur ses tables, à laquelle il n'ait bonne part. On luy attribuë à proportion, les mêmes qualitez qu'on reconnoît dans ses mets & dans son vin. Par exemple, pendant un grand repas que *Libride* donne, & après qu'il l'a donné, que ne dit-on pas d'obligeant de l'un & de » l'autre ? il n'y avoit point d'en- » nemi dans ce Festin-là, dit- » on, on y a trouvé en abon- » dance tout ce qu'on y pouvoit » desirer. Il n'y a point non-plus » d'ennemy dans *Libride*, il n'a » rien à luy, & il se donneroit » plûtôt luy-même que de rien » refuser. Oh! que tout y estoit

» bien ordonné ! Oh qu'aussi la
» teste de cet homme-là est bien
» rangée ! Que son Cuisinier fait
» bien les ragoûts ! Que son Maî-
» tre est ragoûtant ? On ne se
» lasse point de luy ; il plaît par
» toutes ses manieres. *Quelle*
» propreté dans tout ce qu'on a
» servi ! Qu'il est luy-même
» propre dans tout ce qu'il fait !
» Quand on le voit, on pren-
» droit, ce semble, plaisir à
» le manger lui-même, aussi-bien
» que ses viandes. Qu'il sçait bien
» choisir son vin ! Certes, il ne
» sçait pas moins bien choisir
» ses Amis. Remarquez qu'il
» ne donne jamais que de grands
» repas ; aussi peut-on dire que
» c'est un Grand Homme qui ne
» peut se resoudre à faire les
» choses à demi.

Voilà comme on voit un hom-
me devenu Grand à bon mar-

ché, si l'on considere seulement ce qui luy en coûte de veritable mérite; mais non-pas, si l'on fait cette attention sur sa dépense en Festins. S'il ne tient plus Table ouverte, adieu les loüanges, & par conséquent, adieu la grandeur, puisque ce n'est que par eux, je veux dire, par ses Festins, qu'elle subsiste en luy..

(186.) XV. *Escaliers de verre.* GRANDS, parce qu'ils sont montez sur de puissans Protecteurs. Grandeur qui n'est pas des plus stables, puisqu'elle dépend de gens qui peuvent ne vouloir plus, ou ne pouvoir plus proteger. Quand au vouloir, une petite raison d'interêt, un caprice, une lassitude de faire long-tems attention sur un même homme, un rapport fait contre cet homme

qu'on protege, & je ne ſçai combien d'autres prétextes ou raiſons, peuvent détruire aiſément la bonne volonté du Protecteur. Quant au pouvoir; ne peut-il pas enfin arriver que ce Protecteur ayant luy-même beſoin de Protection, elle vienne à luy manquer? Et ainſi, quelle vacillante Grandeur que celle qui eſt établie ſur des fondemens ſi gliſſans & ſi fragiles, qu'on les peut regarder comme des Eſcaliers de verre!

(187.) XVI. *Rodómont*. GRANDS, parce qu'ils ſont montez ſur des rodomontades. Promettre plus qu'on ne peut ou qu'on ne veut tenir; aſſûrer qu'on a fait plus qu'on n'eſt capable de faire; s'annoncer comme Proprietaire de belles qualitez qu'on n'a pas; cela s'appelle ſe mettre au-deſſus de ſoi-même, c'eſt-à-dire, ſe faire beau-

coup plus grand qu'on n'eſt. Ce ſont-là des Grands qui ſe fabriquent eux-mêmes par imagination. Diſons mieux. Non. Ils ne ſe fabriquent pas, à proprement parler ; mais ils s'efforcent de donner aux autres de grandes idées d'eux-mêmes ; de telle ſorte, que ceux-ci remplis de ces idées, conçoivent une grandeur dans ceux qui les donnent. Que ces Grands parlent donc ſeulement, & qu'ils ſe donnent bien de garde d'agir, s'ils veulent que leur Grandeur ſubſiſte.

(188.) XVII. *Abaiſſement qui ſervent de rehauſſemens.* GRANDS, parce qu'ils ſont montez ſur une fauſſe humilité, ſur des abaiſſemens artificieux & étudiez, dont ils ſe ſont ſervis en tems & lieux convenables pour s'élever. D'ordinaire ces Grands

ſont ceux qui ſe montrent les plus ſuperbes , comme *s'ils* vouloient ſe dédommager des humiliations où leur ambition les avoit réduits. N'eſt-ce point auſſi qu'en conſiderant la profondeur de l'état dont *ils ont* eu le honheur de ſe tirer , ils en ſont ſi effrayez , qu'ils ſe portent auſſi haut qu'il leur eſt poſſible , afin qu'ils puiſſent perdre la vûë de ce ſpectale effraïant ? Quel deſeſpoir , s'ils y retombent ! Et qu'il eſt à craindre que la fierté qui les bouffit, ne leur attire cette diſgrace ! Rien ne nous eſt plus inſupportable, que quand nous voyons qu'un Grand de cette fabrique veut s'appeſantir ſur nous. C'eſt un joug qu'on tâche d'autant plus volontiers de ſecoüer , qu'on ne s'étoit point du tout attendu d'en ſoûtenir le poids.

(189.) XVIII. *Morguez.*

GRANDS, parce qu'ils ſont montez ſur une fine gravité. S'ils ne ſe compoſoient de cette maniere, s'ils ſe *demorguoient* lorſqu'ils ſont obligez de ſe donner en ſpectacle au Public, que diroit-on ? patience, patience, ſuivez-en quelques-uns, tâchez de les ſurprendre hors du Theâtre, & dans le tems qu'ils n'auront point à craindre le geſnant; qu'en dira-t-on alors, vous verrez, qu'ils derideront ſi bien le front, que vous les prendriez pour d'autres, ſi en chemin vous les aviez perdus de vûë. Vous vous imagineriez voir des petits Maiſtres, tant ils ſont remuants, badins & folâtres. Vous avoüerez, qu'une ſevere gravité revêtuë d'une longue Robe, rend tout autre, & que cet at-

tirail aggrandit, du moins, d'un pied les gens qui le portent : faites-vous beaucoup de cas de ce qui constituë cette Grandeur ? .·. Oüy, parce que selon les Loix de la bienséance, il faut que cela soit ainsi .·. Mais s'ils n'ont que cela de Grand ? .·. A la verité, ils devroient avoir d'autres Grandeurs ; quoiqu'il en soit, s'ils ont des petitesses, leur gravité & leurs Robes les cachent. Heureusement les apparences sont pour eux, & heureusement encore pour eux, on juge beaucoup sur les apparences.

(190.) XIX. *Sotte Grandeur.* Grands, parce qu'ils sont montez sur beaucoup d'orguëil, de présomption, de vanité & d'arrogance. On se trouve bien grand, quand on s'estime beaucoup ; & plus on s'estime, moins

on

on estime les autres. Avec ces sentimens, on se donne autant qu'on peut l'exterieur que la grandeur demande; parce qu'on voudroit primer en tout, partout & en toutes manieres. On peut dire que les orguëilleux & les somptueux, sont ceux qui representent le mieux les personnages des faux Grands. Qui mieux qu'eux se donne des airs imperieux, dominans & fiers? En tout cela ils se contentent beaucoup eux-mêmes; mais ils mécontentent beaucoup les autres; & aussi en sont-ils autant haïs qu'ils s'aiment; autant méprisez qu'ils s'estiment. Ils ne se le persuadent pas; c'est pour cette raison qu'on dit qu'il n'y a point d'orguëil sans sottise. Plaisante grandeur, que celle qui mérite le sur-nom de Sotte!

(191.) XX, *Stratagême des*

Refus. GRANDS, parce qu'ils sont montez sur une certaine devotion. C'est un grand homme de bien, car il est grandement dévot; on le voit presque toûjours dans les Eglises ou dans les Hôpitaux; il s'acquitte avec exactitude des devoirs exterieurs de la Religion; la pieté est representée & peinte sur son visage, sur ses démarches, sur ses postures, sur ses gestes & sur ses contenances. Il parle des matieres spirituelles avec un zele qui charme tous ceux qui l'écoûtent; il est allarmé du moindre dérangement qu'il remarque dans les autres; il ne prêche que la mortification, la Penitence, le détachement du monde; on le voit lever toûjours les yeux au Ciel; ce qui marque qu'il a un si grand mépris pour les choses terrestres, qu'il les juge indignes de ses re-

gards .·. Demande-t-il des choses temporelles? .·. Non; mais s'il est vrai qu'il y a des gens penetrez de son mérite, qui les demandent pour luy, &, il le sçait bien .·. En a-t-il obtenu? .·. Oüy, & beaucoup; mais il falloit voir quelles violences il se faisoit pour les recevoir .·. Il les a pourtant reçûës, & il les garde? .·. Il y a esté forcé, & l'on avoit raison de le violenter là-dessus; car il vivoit dans une disette de beaucoup de choses necessaires. Il estoit obligé d'aller à pied; & il y alloit tous les jours, malgré son peu de santé & la délicatesse de son temperament; du moins, estoit-il continuellement, ainsi que la plusspart des devots de sa sorte, sur le ton plaintif à cet égard. A present il est logé très au large; ses meubles ne sont pas somptueux; mais

ils sont bien entendus, & il y regne une propreté qui enchante tous ceux qui vont luy rendre visite pour estre édifiez & instruits. Il a enfin un bon équipage qui le met en état d'aller commodément donner du secours à ceux qui en ont *besoin* pour mépriser les biens de ce monde & pour se consoler dans leur pauvreté. Que le Public auroit perdu, si l'on ne s'étoit pas intrigué pour luy procurer toutes ses commoditez! car il n'auroit pû resister à tant de fatigues. Oh! le grand homme de bien, & qu'il est digne des biens qu'il possede à present! ... Je ne me récrierai pas comme vous, parce que je ne le connois pas assez pour cela, & que je ne prens point les apparences pour juger des gens. Je dirai seulement que c'est un grand homme, parce

que c'est un habile homme, puisqu'il a sçû acquerir tant de biens en les méprisant, en les fuyant & en conseillant aux autres de les fuir & de les mépriser.

(192.) XXI. *Etalage*. GRANDS, parce qu'ils sont montez sur plusieurs petitesses, par exemple, sur des Cabinets de Médailles & de curiositez ; sur des Porte-feüilles pleins d'Estampes, sur des bijoux recommandables par leur rareté chez une certaine sorte de gens qu'on appelle curieux, ou exquis par les delicatesses de l'Art avec lesquels ils sont fabriquez ; enfin, sur un grand nombre d'inutilitez & de surperfluitez dont ils font beaucoup plus de cas que de l'utile & du necessaire. *Muraddo* a une suite parfaite autant qu'elle peut l'estre, de tous les Empereurs & de toutes les Imperatrices, de tous les Princes

& Potentats qu'on a celebrez en petits morceaux d'or, d'argent, de cuivre & de bronze; il a joint à ce Tresor-histori-métallique un nombre prodigieux de Portraits de personnes illustres, & d'autres Estampes des plus habiles Maistrés en gravûre. De quelque côté qu'on se tourne dans son Cabinet, on est agréablement frappé par quelque merveille qui se presente aux yeux; ses armoires sont remplies de ce que les Païs Etrangers produisent de plus surprenant & de plusieurs monumens que l'antiquité nous a laissez. Quand les Concitoïens de *Muraddo* & les Etrangers sont arrivez chez luy pour voir ce qu'il a ramassé avec tant de soins & de dépenses, ne mérite-t-il pas bien qu'il réjaillisse sur lui quelque partie de l'admiration que l'on marque en considerant

la vaste étenduë de ses recuëils. C'est bien le moins qu'on puisse faire, que de luy en tenir quelque compte qui lui en fasse honneur. Il n'y a pas de Prince ; quelque illustre qu'il soit, dont on connoît le Portrait, dont on voit la Médaille, dont on lit la legende, avec qui *Muraddo* ne s'imagine partager la gloire qu'il a acquise. Et Médaille, & Estampes, & raretez & bijoux, il croit tout cela estimable, & il l'estime. N'est-il pas estimable luy-même de rendre justice à ce qui est d'un bon goût, qu'on ne peut avoir qu'avec peine, & qu'il a pourtant, parce qu'il n'a rien épargné pour l'avoir ? On est d'ordinaire reputé pour grand, à proportion de l'étalage qu'on produit audehors. Qu'on y prenne bien garde; la pluspart de nos Grands n'étalent rien qui soit

plus digne de nos applaudissemens, que *Muraddo* presente à nôtre curiosité. Il est vray qu'il se fait plus de bruit dans leur étalage, qu'ils ont plus de gens qui le forment, qu'ils ébloüissent & étourdissent davantage; mais tout cela ne contentera *jamais* tant de certaines gens raisonnables, & ne leur fera jamais tant de plaisir, qu'un seul Porte-Feüille de ses Estampes, quand il est ouvert, & qu'on a la liberté d'examiner à loisir ce qu'il contient. Il y a differens étalages de grandeurs; *Muraddo* ne conviendra point qu'il soit logé au plus bas. Quant à moy, grandeur pour grandeur, j'aimerois mieux la sienne que plusieurs autres qui portant ce titre, ne nous presentent ni utilité ni plaisir.

(193.) XXII. *Sangluës*. Grands, parce qu'ils sont montez sur ce

qu'on appelle maltôtes & agiotages. Toutes les ruës sont aujourd'huy embarrassées de ces sortes de Grands, leurs Equipages sont des plus magnifiques & des mieux payez. C'est chez eux que les Tables sont les plus abondamment servies. Les Buffets les plus riches, les meubles les plus somptueux. Leurs maisons fourmillent de Domestiques. Tout y est, ce qu'on appelle en terme Populaire, si cossu, que les plus grands Seigneurs ne montrent que disette en comparaison de ces sangsuës humaines & de ces Harpies insatiables. La Satire ne s'épuise point à leur égard. Les plaintes sont continuelles contre leurs injustices. Les desirs de les voir dans l'état qu'ils méritent, ne finissent point. Les avertissemens sur les excès

aufquels ils fe portent pour contenter leur ardeur de s'enrichir, viennent de tous côtez. Mais ils n'en font pas plus émûs. Ils continuënt d'éclabouffer avec leurs Chars, d'infulter avec fierté, de ronger avec *avidité* & ceux qui fatirifent, & ceux qui defirent, & ceux qui avertiffent. Avec raifon les appellet-on Grands, puifqu'ils font de grands maux, amaffent de grandes richeffes, qu'ils ont de grandes Terres, qu'ils habitent dans de grands Palais, qu'ils ruinent de grandes Familles, & que tant de Grands par leur naiffance, par leurs dignitez, par leurs vertus, rampent fouvent fous eux, & font obligez de fouffrir leurs violences, parce qu'ils n'oferoient refifter à leur autorité. Mais qu'ils font odieux au milieu de leurs grandeurs!

& d'autant plus odieux, qu'il ſemble que la haine publique, au lieu de les allarmer, leur faſſe plaiſir.

(194.) XXIII. *Anti-perſpectives.* Grands, parce qu'ils ſont montez ſur une grande réputation. Il y a beaucoup de ces gens qui doivent, s'ils veulent que l'on conſerve l'idée que la réputation a donnée de leur Grandeur, qui doivent, dis-je, ne ſe pas montrer à ceux qui ne les ayant jamais frequentez ni maniez, ne les connoiſſent que par cette idée, & cela fondé ſur ce que la preſence diminuë beaucoup la renommée : pour peu qu'on ait l'uſage du monde, on avoüera qu'on a reconnû ſouvent que les ſujets éloignez à qui la réputation avoit donné une vaſte étenduë, paroiſſent comme les autres & quelque

fois plus petites, quand on vient à les regarder de près. C'est le contraire des Perspectives qui diminuënt les objets en les mettant dans un éloignement ; & c'est d'un autre costé une imitation des mêmes Perspectives, qui plus elles éloignent un objet, plus elles cachent ses défauts.

(195.) XXV. *Universalité de Grandeur.* GRANDS, Parce qu'ils sont montez sur une grande habileté, sur des ouvrages qui ont prévenu le Public en leur faveur, sur des inventions convenables aux tems, aux lieux & aux personnes. Par exemple, des Philosophes qui meritent d'estre appellez Grands Philosophes ; des Mathematiciens, Grands Mathematiciens ; enfin hommes qui ont excellé veritablement dans les Sciences, dans les Arts,

& qu'on appelle avec justice de Grands hommes; mais estoient-ils Grands en tout? Comme personne n'a jamais eu cette universalité de Grandeur, contentons-nous de les reconnoistre pour Grands en quelque chose digne d'estime, puisqu'ils y excellent. N'exigeons rien davantage. Pourquoy demanderions-nous plus d'eux que de tant d'autres, à qui nous donnons le titre de Grands, quoiqu'ils ne le soient que par emprunt, pour ainsi dire? Par emprunt, j'entends, qu'ils ne montrent rien de grand qui vienne veritablement d'eux, & qu'on puisse dire leur appartenir à juste titre.

(196.) XXV. *Zaradin.* GRANDS CONQUERANS, parce qu'ils sont montez sur plusieurs Officiers & Soldats qui vont affronter les plus grands perils, pen-

dant que la plûpart de ces Grands qui profitent de leur courage, vivent tranquillement & delicieusement au milieu de tous les plaisirs que d'autres gens qui ne les perdent point de vûë, s'estudient continuellement à *leur* procurer : en voici un exemple.

Zaradin, Possesseur d'un Estat considerable en Orient, jeune Prince aussi ambitieux que voluptueux, entreprend de se rendre Maistre d'une partie de l'Estat d'un de ses voisins, parce qu'il le trouve, comme on dit, à sa bienséance. Ses flatteurs commencent dès-lors à luy donner le nom de Grand, regardant, ou plûtôt, faisant semblant de regarder comme grandeur d'ame, le projet de ravir le bien d'autruy. Il déclare son dessein à ses Ministres. Ceux-cy

qui trouvent bien mieux leur compte dans la Guerre que dans la Paix, l'applaudiſſent, & ne manquent pas de luy fournir, ſans s'embarraſſer des Loix de l'équité, autant d'apparences de raiſons qu'il en a beſoin, pour juſtifier ſon entrepriſe, & la faire agréer à ſes Peuples. Mais il faut de l'argent, oüi il en faut, & heureuſement il en a beaucoup; cet argent ne ſervira pourtant point pour l'execution de ſon projet. Il a vrayement bien une autre deſtination! comment *Zaradin* rempliroit-il l'avidité de ſes Maiſtreſſes? Comment raſſaſieroit-il ces harpies? Comment ſoûtiendroit-il la dépenſe de tant de Feſtes & de Spectacles qu'il ſe propoſe de donner? Comment entretiendroit-il la magnificence & les ſomptuoſitez qu'il veut abſolu-

ment augmenter pour agrandir sa grandeur, selon les extravagans raisonnemens de l'opinion ? Comment, dis-je, pourroit-il fournir à tant de frais, s'il falloit se défaire de cet argent en faveur de la Conqueste qu'il médite ? On y pourvoira si bien, qu'il y en aura & pour sa Conqueste, & pour ses plaisirs. En effet, il luy en vient de toutes parts, non-pas autant qu'on luy en a accordé, car il en reste bien la moitié en chemin, c'est-à-dire, entre les mains de ceux qui ont soin de les recüeillir. Aussi y pourvoit-on, en demandant deux fois plus qu'il ne lui en faut. A la faveur de cet argent nouveau venu, les Regimens se forment, les Soldats se levent, les Munitions s'amassent; on se met en Campagne, on assiege une Ville de gens

qu'on appelle Ennemis, sans sçavoir pourquoy ; on y ruine les Palais du Prince par de foudroyantes machines de Guerre, pendant que *Zaradin* est dans le sien, occupé à écouter un Courtisan favori qui luy apprend qu'il a fait une nouvelle découverte pour peupler délicieusement son Serrail.

On prend la Ville, on y passe au fil de l'épée, hommes, femmes & enfans, sans distinction, sans égards, sans misericorde.

Que fait alors *Zaradin* ? Il est dans de grandes agitations pour faire chercher par ses Unuques dans les Appartemens de ses Femmes, un homme qu'on luy assûre s'y estre introduit ; il travaille d'esprit pour inventer un genre de mort dont on le punira si on le trouve.

Que fait son Armée ? Elle est

aux prises, ses Officiers & ses Soldats font merveille, plusieurs perdent la vie ; mais ceux qui restent, animez d'un courage invincible, poussent l'Ennemi avec tant de vigueur, qu'après avoir donné la mort à ceux qui faisoient le plus de resistance, ils mettent le reste en fuite, & profitans de leur victoire, ravagent tout le Pays, se rendent Maistres des Villes les plus considerables, & forcent enfin le Prince à consentir d'estre dépoüillé de la plus grande partie de son Royaume, parce qu'il ne peut plus la retenir.

Quelles sont les occupations de *Zaradin*, pendant des mouvemens qui luy procurent de si grands avantages ? Il fait un ravage épouventable dans une Forest, il y chasse, il y extermine grand nombre d'Elephans, c'est

un grand Chasseur, oüi; mais c'est aussi un grand Conquerant .·. Vous voulez dire, sans doute, que c'est un grand Conquerant d'Elephans .·. Vous vous trompez, car quand on parle de Chasse, le nom de Conquerant ne convient pas, j'entends que c'est un grand Conquerant de Villes, de Provinces & de Pays; cela est si vray que ses Courtisans l'assomment, pour ainsi dire, d'applaudissemens pour les Victoires qu'on vient de remporter en sa faveur. Tout son Palais retentit du nom de Grand qu'on luy donne; & on luy dit tant de fois qu'il a fait des actions si heroïques, qu'il se persuade enfin que cela est vray, quoiqu'il n'y ait presque point d'autre part que d'en avoir entendu parler. Il a ordonné qu'on se rendit Maistre, à quelque prix

que ce fut, des Pays qu'on a conquis ; c'eſt tout ce qu'il a crû qu'on avoit droit d'exiger de luy pour l'execution de ſon entrepriſe. Et c'eſt ainſi d'ordinaire que les Princes de la ſorte deviennent glorieux par leurs Conqueſtes.

Zaradin va pourtant faire un effort, afin d'entrer pour ſa part dans le ſuccès d'un évenement qui l'a ſi fort élevé. Il va arracher au tems continuel qu'il donne à la volupté, quelques heures pour demander à ſes Generaux, un recit du détail de tout ce qui s'eſt paſſé ; ils font ce recit auſſi fidele que leur intereſt le leur permet, & auſſi glorieux pour luy, que ſon ambition le demande. Vous avez » pris, luy diſent-ils, plus de » trente Villes, vous avez mis » tout à feu & à ſang dans l'é-

» tenduë de plus de cent lieuës
» de Pays ; vous avez gagné six
» Batailles si complettes, que
» l'antiquité n'en raconte aucu-
» ne qui leur ressemble. Vous avez
» arraché à vostre Ennemi, la
» moitié de sa Couronne, &
» vous l'auriez toute entiere si
» vostre moderation n'avoit re-
» tenu votre courage pour arrê-
» ter le cours de vos Armes vic-
» torieuses.

C'est luy, selon ce langage flatteur, qui a tout fait, & cependant à peine songeoit-il à faire à cet égard. Qu'il a de gloire, & qu'il l'a à bon marché ! Aussi, quelques honneurs qu'on luy fasse, il n'est pas plus honorable.

Suivons-le pourtant quelque tems après cette Conqueste, peut-estre que se voyant élevé si haut par les autres il voudra s'a-

grandir par luy-même, afin de se proportionner aux E'CHASSES qui l'élevent; peut-estre aura-t-il honte, pendant qu'on le dit si grand, de se voir si petit.

Le voilà en effet dans le dessein, voiant ses Troupes en *haleine*, de les employer à conquerir le reste du Royaume, dont elles luy ont fait gagner une si considerable partie.

On travaille à ses équipages, on charge une infinité de Chariots & de Chameaux, d'un nombre prodigieux de meubles, d'ustenciles de Cuisine; enfin, de toutes les mêmes commoditez & superfluitez dont son Palais est rempli. Il vuide même presque tout son Serrail, afin d'emmener avec luy des Compagnies qui adoucissent les peines & les fatigues d'une entreprise qui luy est plus à charge

qu'il ne le fait paroiſtre, quoiqu'il s'obſtine à en venir à l'execution.

Son Armée marche devant à petites journées, il la ſuit au même pas. Fatigué bien plus par ſes plaiſirs que par les peines du Voyage, il ordonne un ſéjour de quelques journées dans un lieu qui luy parut fort favorable pour la Chaſſe, & il s'y divertit à chaſſer.

Un jour que l'ardeur de cet exercice l'avoit fort écarté de ſes gens, il ſe trouva au bord d'une petite riviere avec *Orman*, le plus cher de ſes Favoris, le plus fidele & le plus commode de ſes Confidens. Comme ils ne connoiſſoient point cette Riviere, & qu'ainſi ils ne ſçavoient pas s'il y avoit du danger à la paſſer, & qu'ils ſe perſuadoient pourtant que s'ils la traverſoient,

ils abregeroient beaucoup leur chemin pour se rendre auprès des Chasseurs; ils devinrent fort embarrassez. Il fut decidé entre eux-deux, qu'ils iroient, le Prince d'un côté, & *Orman*, de l'autre, le long de l'eau, pour voir s'il n'y avoit point de Ponts pour leur donner passage.

Les voilà partis. A peine nôtre grand Conquerant eut-il fait environ trois cens pas, qu'il trouva un jeune homme couché & dormant au bord de cette Riviere. Il court à toute bride, vers *Orman* pour luy en donner avis, & tous deux estant arrivez auprès du jeune homme, ils l'éveillent & luy demandent s'il ne connoissoit point de passage pour aller de l'autre côté de l'eau.

Ce jeune homme estoit vêtû simplement; son visage estoit d'une beauté parfaite; cette beau-

té

té estoit soûtenuë d'une modestie & d'une douceur engageantes. Il devint fort interdit à la vûë de ces deux personnes. Avant que de répondre à ce qu'on luy demandoit, il versa quelques larmes, & enfin il dit qu'il ne connoissoit point du tout ce Païs, qu'il estoit un jeune Marchand étranger (il estoit du Royaume où l'Armée de nôtre Conquerant avoit fait tant de ravages) que depuis peu de jours il avoit perdu toutes ses Marchandises par un naufrage, & qu'il n'avoit pû sauver que sa personne, un peu d'argent & quelques pierreries dont il s'estoit muni, pour ne pas tomber dans l'extrême misere, s'il estoit assez heureux pour se sauver. Le Prince & *Orman* furent touchez de son desastre. Mais comme il s'agissoit de sçavoir s'il n'y avoit point

de danger à passer la Riviere qu'ils voyoient devant eux, on luy ordonna de la sonder, pour connoître jusques où ils pour- » roient avoir pied. Je ne veux » pas qu'après vous estre sauvé » des dangers de la Mer, vous » perissiez dans une petite *Rivie-* » *re*, luy dit-le Prince, après s'estre fait connoistre (ce qui n'estoit pas necessaire, car le jeune homme le connoissoit ;) » je demande seulement que vous » n'y avanciez qu'autant que vous » pourrez aller sans courir au- » cun risque, & que, quand vous » aurez de l'eau jusqu'au cou, » vous reveniez à nous.

Diego (c'est le nom de ce jeune) fit quelques representations pour ne point quitter ses habits. » Vous craignez peut-estre que » nous ne nous emparions de vô- » tre petit Tresor, luy répondit

» nôtre Conquerant avec émo-
» tion ; mettez-le dans un mou-
» choir, & l'attachez sur vous ;
» si cette crainte vous empêche
» de faire ce que j'éxige. Ah !
» repartit *Diego*, j'atteste nôtre
» grand Prophete, que je suis
» bien éloigné de soupçonner une
» telle supercherie dans un si
» grand Prince.

Il recommence de verser des larmes si abondamment & à pousser tant de sanglots, qu'il sembloit aller expirer sur la place. Enfin voyant, que, sans avoir égard à la triste situation où il estoit, on vouloit luy faire violence pour obtenir ce qu'on luy demandoit, il se jetta aux pieds de ce Prince, & luy dit :

» Seigneur, sans doute, vous
» cesserez d'exiger que je vous
» accorde ce que vous demandez,
» quand vous sçaurez ce que je

» ſuis. L'extrêmité où je me vois
» réduite par le commandement
« que vous me faites, m'engage
» à vous avoüer que je ne ſuis
» pas ce que vous croyez, &
» je me promets de vôtre équité
» & de vôtre ſageſſe, que vous
» n'abuſerez pas de la declara-
» tion que je vais vous faire, par-
» ce qu'il m'eſt impoſſible de
» m'en diſpenſer. Mon nom eſt
» *Diaga*, nom peu connu, puiſ-
» que ma naiſſance, ni ma for-
» tune n'ont rien qui ait pû le
» rendre celebre. Ma condition
» n'eſt que du nombre des com-
» munes. Mais j'ai eu aſſez de
» bonheur pour avoir des Parens
» qui y ont ſuppléé par la bonne
» éducation qu'ils m'ont donnée.
» J'ai appris ma naiſſance dans les
» Etats dont vous venez de con-
» querir une conſiderable partie,
» & j'ai eu le malheur de devenir

» une des victimes de vos Victoi-
» res. Je suis Fille, Seigneur, &
» non pas un homme, ainsi que
» j'ai tâché d'abord de vous le
» faire croire, afin de continuer
» de soûtenir mon déguisement;
» parce que depuis mon desastre,
» l'experience m'a appris qu'il
» m'estoit fort important de ca-
» cher mon sexe, si je voulois
» continuer de conserver ce que
» j'ai de plus cher; je veux dire,
» l'honneur que j'ai toûjours re-
» gardé & que je garderai toute
» ma vie comme le plus grand
» tresor que je puisse posseder.
» On m'a voulu persuader bien
» des fois que j'avois de la beau-
» té, je ne vous dirai point si je
» l'ai crû ou non; mais j'ose vous
» assûrer, que, parce qu'il me
» paroissoit que les autres le
» croyoient, j'ai esté d'autant plus
» attentive à me tenir sur mes

» gardes, que j'avois lieu de crain-
» dre d'estre exposé à bien des
» assauts qui ne tendroient qu'à
» me séduire & à me perdre. Que
» ma crainte estoit bien fondée !
» Seigneur, puisque la ruine de
» mon Païs a esté pour moy une
» source de dangers, où j'aurois,
» sans doute peri, si le Ciel n'a-
» voit secondé les desirs que j'a-
» vois de n'y pas succomber. La
» Ville où je demeurois (elle la
» nomma) fut prise par vos trou-
» pes & mise à feu & à sang ;
» l'horreur & l'effroi y regnoient
» de toutes parts ; pendant que
» je m'attendois à estre égorgée
» comme plusieurs autres, quoi-
» que je tâchasse d'éviter la mort
» par la fuite, *Armidal* vôtre Ge-
» neralissime me vit dans le mo-
» ment qu'un de vos soldats
» m'alloit plonger un poignard
» dans le sein. Il eut pitié de moi,

» apparemment parce que je luy
» plûs; du moins, ce qui arriva
» dans la ſuite, me donne ſujet
» de porter ce jugement de ſa
» compaſſion. Il arreſta la fureur
» du ſoldat, m'arracha luy-même
» de ſes mains, me remit de mes
» frayeurs, en me diſant les choſes
» les plus obligeantes, & en m'aſ-
» ſſurant qu'il auroit ſoin qu'on
» me conſervât la vie, & qu'il ne
» me fut fait aucun mal. Il don-
» na ordre à un de ſes Officiers
» de me prendre ſous ſa garde
» & de me mener en un endroit
» où je fuſſes en ſûreté, & où il
» ne me manquât rien de ce qui
» me feroit neceſſaire pour me
» rendre ma ſituation ſupporta-
» ble. L'ordre qu'il venoit de don-
» ner fut exactement ſuivi. He-
» las! quelques grandes que fuſ-
» ſent les bontez qu'on avoit
» pour moi, qu'elles me don-

» noient d'ingratitudes ! parce
» que j'en craignois de funestes
» suites. En effet, quand *Armidal*,
» après avoir fini sa conqueste,
» & détruit le miserable lieu de
» ma naissance, vint à moi, il
» ne manqua pas de me tenir les
» propos ausquels je m'étois at-
» tenduë. A la verité, il n'usa
» avec moy ni de violence, ni
» de discours qui pûssent allarmer
» ma pudeur. Quoique je lui eusse
» avoüé la bassesse de ma nais-
» sance (ce que j'avois fait bien
» moins par modestie, que pour
» lui montrer que j'étois indigne
» de son attachement) il ne m'en
» traita pas avec moins d'honnê-
» teté ; au contraire, plus je luy
» marquois ne pas mériter son
» affection, plus il sembloit qu'-
» elle augmentoit, & plus il em-
» ployoit de moyens pour m'en
» donner des preuves. Les pier-
reries

« reries & l'argent dont je vous
» ai parlé, Seigneur, & que je
» porte avec moy, sont des ef-
» fets de ses liberalitez que je ne
» pouvois pas absolument refu-
» ser de recevoir, tant par les
» adresses dont il se servoit pour
» me les faire prendre, sans que
» j'eusse sujet de craindre qu'-
» elles tirassent à consequence
» contre moy, que je m'imagi-
» nois que mes refus le pourroient
» enfin porter à des excès qui ne
» luy permettroient point de me
» menager. Sa passion estoit des
» plus vives; c'est pourquoy je
» jugeai qu'il estoit de ma pru-
» dence de conduire si bien mes
» manieres de resister, que ce
» Seigneur ne perdant point l'es-
» perance de parvenir à ses fins,
» il me donnât le tems de pren-
» dre les moyens de me dérober
» à ses poursuites; c'est ce que

» j'ai fait heureusement, à la fa-
» veur du déguisement où vous
„ me voyez. Ayez donc pitié de
» moy, grand Prince, & permet-
» tez qu'après avoir évité un si
» grand peril, je continuë de m'en
» éloigner. Souffrez donc pour
» cela, je vous supplie très-hum-
„ blement, que je me retire dans
» mon Païs, l'azile le plus sûr à
» present pour me mettre à l'a-
» bri de ce que je crains le plus.

Nôtre grand Conquerant, également touché du discours & de la beauté de *Diaga*, la consola de son mieux; &, après luy avoir protesté qu'il prendroit encore plus de soin d'elle qu'*Armidal* n'avoit fait, bien loin d'exiger qu'elle allât sonder la Riviere qui avoit donné occasion à cette avanture, il la pria avec des expressions tendres & passionnées de rester dans son déguisement,

& de vouloir bien le ſuivre ; il luy promit que, ſi elle vouloit demeurer dans ſa Cour, il luy feroit un grand établiſſement ou en qualité d'homme, ſi elle ſouhaitoit paſſer toûjours pour tel, ou en qualité de fille, ſi elle conſentoit de découvrir ſon ſexe. *Diaga* refuſa tout, & pria ſeulement le Prince de luy laiſſer la liberté de s'en retourner dans ſon Päïs, pour y vivre ſelon la mediocre condition dans laquelle elle avoit eſté élevée. Son refus & ſa priere enflammerent encore davantage le cœur de *Zaradin*. Sa paſſion augmenta de telle ſorte, qu'il fit à *Diaga* des proteſtations d'amour ſi ardentes, ſi rampentes & ſi reſpectueuſes, qu'il eſt conſtant qu'alors il ſouhaitoit bien plus faire la conquête de cette fille que du Païs pour lequel il s'étoit mis en

campagne. La ſituation où eſtoit ce Prince, me fait reſſouvenir d'une à peuprès ſemblable, où ſe trouva un nommé *Dioxippus*, & dont il eſt parlé dans la vie de *Diogene le Cynique*. Ce *Dioxippus* faiſant un jour pompeuſement ſon entrée ſur un Char de Triomphe dans la Ville, pour avoir remporté le prix aux Jeux Olympiques, vît en ſon chemin une jeune Fille, dont il parut extrêmement touché; parce qu'il n'ôtoit point ſa vûë de deſſus elle. Comme elle alloit devant ſon Char, afin de voir mieux & plus long-temps ce Triomphateur; celui-ci prenant bien plus de plaiſir à ce petit ſpectacle, qu'à celuy qu'il donnoit au Public par le grand & pompeux appareil de ſon Triomphe, retardoit autant qu'il pouvoit ſa marche, afin de ne perdre pas ſi-tôt de vûë l'ob-

jet qui le charmoit. *Diogene*, à qui rien n'échapoit de tout ce qui pouvoit luy donner matiere de censurer, s'apperçût mieux que tous les autres spectateurs de l'ameçon qui attiroit *Dioxip-*
» *pus*; voyez, dit-il à ceux qui
» estoient auprès de luy, nôtre
» champion victorieux & triom-
« phant, qu'une jeune Fillette em-
» mene par le collet par tout où
» elle veut.

C'est ainsi qu'on pouvoit parler de *Zaradin*. Il n'estoit plus alors son Maistre. *Diaga* avoit en une demie heure pris un tel empire sur ce grand Conquerant, qu'elle pouvoit compter de disposer entierement de ses volontez, c'est-à-dire, de celles qui n'interressoient point son amour.

Zaradin donc ne voulant point se rendre aux prieres de *Diaga*,

luy en fit de son côté de fort pressantes seulement pour obtenir d'elle, qu'elle le suivit de gré, non de force. Elle y consentit, parce qu'elle voyoit bien que dans la situation où elle estoit, c'estoit le seul parti qu'elle devoit prendre.

Cependant *Zaradin* & *Orman* trouverent les Chasseurs & tous cesserent la chasse, parce que le Prince se faisant alors son principal plaisir de gagner le cœur de son aimable avanturiere, *Orman* eut ordre de la loger chez luy sous le nom de *Turbadel*, & sous la qualité d'un parent qui l'estoit venu voir pour le prier de luy procurer quelque établissement à la Cour.

Pendant que tout ceci se passoit, *Armidal* faisoit faire toutes les reecherches possibles pour trouver sa fugitive; mais ce fut

ſans ſuccès. Elle parut ſouvent à ſes yeux chez *Orman* où il alloit d'ordinaire faire ſa cour, dans le deſſein d'entretenir les bonnes graces de ce favori qu'il ſçavoit avoir un pouvoir abſolu ſur ſon Maiſtre, parce qu'il eſtoit le plus fidele & le plus officieux Miniſtre de ſes plaiſirs.

Plus *Diaga* recevoit de marques d'affection du Prince, moins elle ſe ſentoit de diſpoſition à l'aimer. Les baſſeſſes qu'il faiſoit pour luy plaire, jointes à la connoiſſance qu'elle avoit de la preference qu'il donnoit aux voluptez ſur ce qui pouvoit luy meriter une veritable gloire, ne produiſirent en elle que de l'indignation & du mépris pour toutes ſes démarches.

Elle ſentoit d'autres mouvemens dans ſon cœur pour *Armidal*. Si on l'avoit forcée à faire

un choix, elle l'auroit preferé à *Zaradin*; ſoit par reconnoiſſance pour le ſecours qu'il luy avoit donné en luy conſervant la vie; ſoit par la comparaiſon qu'elle faiſoit de luy avec le Prince; en ce qu'elle trouvoit celuy-là auſſi digne d'eſtime que celuy-cy paroiſſoit mériter du mépris. En effet, *Armidal* eſtoit non-ſeulement un grand homme de guerre; mais il paſſoit encore pour un grand homme de bien. Les ſentimens favorables que *Diaga* avoit pour luy, augmenterent de beaucoup en peu de tems; parce que le Prince, laſſé d'employer toutes ſortes de complaiſances pour la gagner, luy parut eſtre dans la diſpoſition de ne plus garder de ménagement à ſon égard. Elle le haïſſoit, elle le mépriſoit. Elle eſtimoit *Armidal*, elle luy avoit

de l'obligation ; ces raisons luy firent prendre un parti qui semblera sans doute, passer la portée de l'esprit d'une fille de sa sorte.

Armidal avoit à son service un ancien Domestique nommé *Agaon* qui luy estoit attaché autant par affection que par devoir. Cet *Agaon* estoit né dans la même Ville que *Diaga* ; leur condition estoit, à peu près semblable ; & même ils se connoissoient l'un l'autre par rapport à leurs familles ; car le nom de *Turbadel* que *Diaga* avoit pris, estoit un non assez commun dans son Païs. *Agaon* estoit entré dans la maison d'*Armidal*, pour le servir, longtems avant que *Zaradin* eut fait la conquête dont j'ai parlé, & qu'il avoit dessein de rendre complette, en subjuguant tous les Etats du Prince

à qui il alloit continuer de faire la guerre.

Diaga, après avoir roulé dans sa teste pendant quelques jours toutes ces circonstances, resolut d'en faire un usage qui fût utile à son Païs & à elle-même. Pour cela, elle prit si bien ses mesures, qu'elle lia amitié avec *Agaon*, sans pourtant declarer son sexe, & insensiblement s'attira sa confiance entiere. *Agaon* n'avoit rien de secret pour *Diaga*, ou plûtôt pour *Turbadel*, car il ne la connoissoit que par ce dernier nom; & *Turbadel* paroissoit n'avoir rien de caché pour *Agaon*.

Quand elle se vit sûre de l'esprit de son prétendu parent, elle luy lâcha, comme par maniere de parler & sans affectation, quelques plaintes sur la desolation que *Zaradin* avoit mise dans

leur Païs, & quelques termes qui marquoient combien elle le trouvoit méprisable. Puis elle déplora les malheurs qu'il préparoit encore contre leur Patrie, & tout cela, pour sonder l'esprit d'*Agaon*, afin de voir si elle avoit lieu d'esperer qu'il seroit d'humeur à entrer dans l'entreprise qu'elle avoit formée. *Agaon* luy montra les mêmes sentimens; il dit plus: car il luy apprit qu'*Armidal* connoissant l'injustice des armes de son Prince, n'avoit contribué à les rendre victorieuses, que parce qu'il y avoit esté forcé par une espece de devoir qu'il detestoit, & qu'il se remettoit en campagne fort irresolu sur ce qu'il avoit à faire; en ce que, si d'un côté, l'obéïssance qu'il devoit à *Zaradin* exigeoit qu'il suivît ses intentions; d'un autre côté, difficilement pouvoit-il

se resoudre à le rendre tout-à-fait Maïstre d'un Etat sur lequel il n'avoit point d'autre droit que celuy de son ambition dereglée vouloit luy donner.

Après cette conversation, *Diaga* s'estant retirée, fit de très-serieuses reflexions sur tout ce qu'elle venoit d'entendre, & s'imagina y voir un acheminement pour arriver au terme qu'elle se proposoit. Le lendemain elle trouve encore moyen d'entretenir son nouvel ami, & insensiblement elle l'engagea à parler encore d'*Armidal*; elle eût dans tout ce qu'il dit une confirmation de ce qu'il luy avoit dit le jour precedent; ensuite elle luy parla de *Diaga*; mais toûjours sans se declarer & sans luy faire connoistre que c'estoit *Diaga* même qui l'entretenoit.

» J'ay entendu parler, lui dit-

» elle, d'une Fille de nôtre Ville,
» appellée *Diaga*, qui est de mes
» parentes, & que je croi des
» vôtres. On m'avoit assûré que
» dans le saccagemenr de nôtre
» Ville, *Armidal* la voyant sur
» le point d'estre poignardée par
» un soldat, il luy avoit sauvé
» la vie; qu'ensuite il l'avoit em-
» menée avec luy, & qu'il l'ai-
» moit passionnément; qu'à pei-
» ne pouvoit-il passer un jour
» sans la voir. Cependant j'ap-
» prens qu'elle ne paroît plus,
» & qu'on ne sçait quel a esté
» son sort. *Diaga*, répondit *Agaon*,
» est une ingrate & une impru-
» dente. *Armidal* l'aimoit d'un
» amour sincere; jamais il n'au-
» roit rien d'elle que selon les
» loix d'un legitime engagement
» qu'il méditoit. Je connoissois
» sa passion, & il m'avoit par-
» faitement instruit de ses in-

„tentions; tous les jours il
„m'en parloit avec des termes
„qui me convainquoient qu'il
„avoit pour elle autant d'estime
„que d'amour. A la verité, il ne
„luy avoit pas declaré qu'il se
„proposoit d'en faire son épou-
„se; une délicatesse de tendres-
„se le retenoit à cet égard:
„avant que de faire connoistre
„à *Diaga* les vûës que j'ai pour
„elle, me disoit-il un jour, *je*
„veux meriter son cœur; car si
„j'allois auparavant luy declarer
„mes intentions, & si elle y con-
„sentoit, je croirois toûjours que
„l'esperance d'une élévation
„distinguée luy auroit arraché
„son consentement, sans qu'un
„amour reciproque y eût aucu-
„ne part. Helas! ajoûtoit-il, à
„voir ses indifferences conti-
„nuelles pour moy, & les soins
„qu'elle prend pour m'éviter,

„ je deſeſpere d'obtenir jamais
„ cet amour. Enfin, continua
„ *Agaon*, il eſt ſi penetré de cha-
„ grin pour l'avoir perduë, que
„ je crains beaucoup pour ſa vie.
„ Ah! *Turbadel*, quand je reflêchis
„ ſur la reſiſtance qu'*Armidal*
„ ſent en luy à continuer cette
„ guerre, je ſuis comme certain
„ que *Diaga* aideroit bien à ré-
„ tablir nôtre chere Patrie, ſi elle
„ eſtoit ici, & ſi elle vouloit
„ ſuivre les conſeils que je pour-
„ rois luy donner. Comme elle
„ auroit beaucoup de pouvoir
„ ſur luy, jugez de ce que nous
„ aurions lieu d'eſperer. On peut
„ dire que *Zaradin* ne peut rien
„ faire ſans *Armidal*. Je me trom-
„ pe peut-eſtre; mais enfin je
„ juge de l'avenir par le paſſé.
„ Du moins, eſt-il certain que
„ perſonne n'a paru icy juſqu'à
„ preſent auſſi grand Capitaine

„qu'*Armidal.* Vous m'avez ou-
„vert vôtre cœur, je vous ou-
„vre le mien, estant persuadé
„que vous ne ferez pas un plus
„mauvais usage de mon secret,
„que je suis capable d'en faire
„du vôtre. Il faut que je vous
„avoüe encore une chose, vous
„m'avez dit que vous estes pa-
„rent de *Diaga.* Plus je vous
„regarde, plus je trouve que
„vous luy ressemblez. Ne seriez-
„vous point son frere? Répon-
„dez-moy de bonne foy.

Diaga fut embarrassée par cette question; elle crût estre reconnuë & qu'*Agaon*, pour éprouver sa sincerité, se contentoit de luy parler de cette ressemblance. C'est pourquoy elle aima mieux luy avoüer ce qu'elle estoit, que de continuer son déguisement; dans la crainte que son ami ne la trouvant pas de bonne foy

li

il ne vint à se repentir des confidences qu'il luy avoit faites.

„ Je suis *Diaga*, mon cher
„ *Agaon*, & non pas son frere,
„ luy répondit-elle; vous avez
„ de la confiance en moy, il est
„ juste que j'en aïe en vous. Puis-
„ que vous m'assûrez qu'*Armidal*
„ est veritablement passionné
„ pour moy, & qu'il a des vûës
„ qui ne peuvent me faire des-
„ honneur; travaillons vous &
„ moy à les mettre en usage;
„ de sorte que nôtre chere & af-
„ fligée Patrie & nous-mêmes
„ en ressentions de favorables
„ effets.

Ensuite elle luy raconta de quelle maniere elle avoit esté trouvée par le Prince *Zaradin*, & toutes les circonstances de cette Avanture, que j'ay rapportée. Après ce recit, ils convinrent qu'il falloit faire sçavoir à

Armidal, que *Diaga* estoit en la puissance de *Zaradin*; que ce Prince estoit passionné pour elle; mais qu'elle ne répondoit à son amour que par des mépris & des rebuts; qu'elle ne cherchoit qu'une occasion pour estre delivrée de cet esclavage; qu'elle mettoit une grande difference entre *Armidal* & ce Roy; en ce qu'elle ne parloit de celuy-là qu'avec estime, & de celuy-cy, qu'avec indignation; que si *Armidal* n'estoit point si constant à persecuter son Païs, & s'il vouloit bien luy procurer les moyens d'y retourner, & de n'y avoir plus rien à craindre, elle conserveroit pour luy tous les sentimens que l'honneur luy permettroit, & qu'il auroit droit d'exiger de sa reconnoissance; enfin, que, si les reflexions qu'elle faisoit sur la bassesse de sa naissance & de

ſa condition ne la retenoient, elle oſeroit ſouhaiter plus qu'elle n'oſeroit dire.

Agaon ſe chargea de cette commiſſion, & s'en acquitta ſi bien qu'ils obtinrent tout ce qu'ils ſouhaitoient. Cet habile Domeſtique qui connoiſſoit parfaitement le foible que ſon Maiſtre avoit pour *Diaga*, ſon mépris pour le Prince, & le ſcrupule qu'il ſe faiſoit de continuer la Guerre où il ſe trouvoit engagé par obéïſſance, profita de toutes ces circonſtances pour arriver à ſon but.

Après avoir appris à *Armidal* que *Diaga* demeuroit par ordre de *Zaradin* chez *Orman*, déguiſée en homme, & ſous le nom de *Turbadel*, parce qu'elle n'avoit pû reſiſter à cet ordre, ſans s'expoſer à des violences qu'elle prévoïoit qu'on ne manqueroit

pas de luy faire, il parla de cette fille avec des expressions qui allumerent encore davantage l'amour que son Maistre avoit pour elle. Il l'assûra que, s'il estoit vrai, comme il l'avoit dit plusieurs fois, qu'il l'épouseroit, s'il pouvoit se flatter qu'elle l'aimeroit indépendamment de son élevation, il l'assûra, dis-je, que dans les sentimens qu'elle luy avoit exposez, il avoit conceu en elle, du moins autant d'affection que de reconnoissance pour son Bienfaicteur. Sur tout il appuya fortement sur l'injustice que le Prince luy faisoit en voulant luy enlever sa Maistresse; car, ajoûta-t-il, il est consʼ
» tant que *Zaradin* sçait, à n'en
» point douter, que vous avez
» de l'amour pour elle, puisque
» quand elle se vit obligée de
» déclarer son sexe, pour éviter

» de paroiſtre à ſes yeux d'une
» maniere indeſcente, elle luy
« conta non-ſeulement comme
» vous luy avez ſauvé la vie,
» mais encore elle luy avoüa
» franchement qu'elle s'eſtoit
» apperçûë que vous l'aimiez,
» & que ce fut pour cette raiſon
» qu'elle ſe déguiſa, afin d'é-
» viter voſtre preſence. Je ſoup-
» çonne même, dit encore
» *Agaon*, qu'elle n'a fui avec tant
» d'empreſſement, que, parce
» que ſe ſentant trop de foibleſſe
» pour vous, elle a regardé la
» fuite comme la reſſource la plus
» ſûre pour elle. Quoiqu'il en
» ſoit, rendez-là, Seigneur, pour
» ſa Patrie, ou conſervez ſa Pa-
» trie pour elle, & comptez
» qu'elle ſera attachée à vous, ſi
« vous voulez vous unir à elle
» d'un lien qui ne ſe puiſſe rom-
» pre. Va la trouver, répondit

» *Armidal*, promets luy de ma
» part, & la possession entiere
» de moi-même, & la liberté
» parfaite de sa Patrie. Fais en-
» sorte qu'elle estime également
» ces deux presens que je luy
» offre. Elle devra l'un à l'amour,
» & l'autre à la justice. va luy ap-
» prendre mes sentimens, & re-
» viens promptement m'appren-
» dre les siens; dis luy donc bien
» que je ne lui demande autre
» chose, sinon, qu'elle soit à
» moy autant que je suis à elle,
» & que pour marquer la since-
» rité de mes promesses, si elles
» luy conviennent, je ne la ver-
» rai que dans le lieu de sa nais-
» sance, pour les executer.
Agaon rendit à *Diaga* un fidele
compte de cet entretien, les pro-
positions furent acceptées; sans
qu'elle hesitât; il en rendit aussi
compte à *Armidal*; & enfin il

fut décidé *qu'Agaon* meneroit *Diaga* toûjours déguisée dans son Pays, où elle attendroit *Armidal.* Les mesures estant prises pour cela, l'execution suivit.

Quant au Roy *Zaradin*, il fit chercher pendant quelque tems *Diaga*, on ne la trouva point, & il s'en consola aisément. N'étant plus retenu par l'amusement qui l'arrêtoit auprès de cette fille, il voulut un peu s'évertuer, pour cela il remit son Armée en Campagne. Le Prince prétendu Ennemy mit aussi la sienne en estat de se deffendre. Et enfin l'une & l'autre s'approcherent & en vinrent à un Combat. Ce Combat estant sur le point de se donner, *Armidal* disparut avec dix ou douze Officiers, après avoir laissé un Billet pour *Zaradin*, dans lequel il l'avertissoit qu'il passoit chez

ſes Ennemis. Il y donnoit pour principale raiſon de ſon changement, l'injuſtice de cette Guerre & de celle qui l'avoit précedée, voulant, diſoit-il, réparer par le ſervice qu'il alloit rendre au Prince injuſtement opprimé, les ravages qu'il avoit faits, & les cruautez qu'il avoit exercées dans ſes Etats.

Les deux Armées vinrent aux mains, celle de *Zaradin* ſe voïant privée d'*Armidal* & d'autres Officiers ſur leſquels elle comptoit, perdit courage, & prit la fuite au premier choc.

Enfin le Grand Conquerant *Zaradin* qui regardoit de loin le Combat, ayant perdu ſes meilleures ECHASSES, je veux dire, celles qui le ſoûtenoïent le mieux, & qui l'avoïent fait paroître ſi grand, ſe vit réduit à ſon Ennemy vainqueur, ce qu'il

luy

lui avoit pris, & auroit même perdu une partie de ses propres Etats, si *Armidal* avoit poussé sa Conqueste dans toute l'etenduë qu'il pouvoit luy donner. Mais comme il prenoit l'equïté pour regle de ses démarches, il se contenta de faire faire la restitution du bien mal acquis. Ensuite il tint parole à *Diaga* en l'épousant, & borna toute sa fortune à passer tranquillement le reste de ses jours avec elle, sans autre ambition que celle de rendre service à son nouveau Maistre, quand la necessité le demandoit, & que la justice ne luy en pouvoit faire aucun reproche. *Zaradin* continua de vivre dans les voluptez, & ses flatteurs le faisant de tems en tems ressouvenir des victoires qu'il avoit remportées (mais par le secours

d'Armidal) continuërent de l'appeller Grand Conquerant, quoiqu'une jeune Fillette l'eût remis dans ſa petiteſſe. C'eſt l'uſage.



EPISTRE

A M-M.



M. C. M-M.

Ne t'attends pas que je te loüerai ici, car tu te tromperois fort. Comme je t'aime plusque qui que ce soit, je veux seulement te faire quelques réprimendes, & te donner quelques avis, & tu dois

en cela reconnoiſtre la ſincerité de mon amitié.

„ Voilà, diras-tu, une
„ Epiſtre dédicatoire bien
„ étrange! puiſqu'elle prend
„ une route tout-à-fait con-
„ traire à celles qu'on a fai-
„ tes juſqu'à preſent, & que
„ peut-eſtre on n'en fera ja-
„ mais une ſemblable.

Cela eſt vray, je l'avoüe; mais comme je ſuis perſuadé, & ce me ſemble, avec raiſon, qu'on n'a pas toûjours bien fait, je ne laiſſerai pas d'aller mon train, c'eſt-à-dire, de te reprimender, & de te conſeiller.

Afin que tu ne me regardes

pas comme une eſpece d'ennemy, qui ne cherche qu'à te chagriner, je t'avertis que je ſçai parfaitement qu'il y a bien du bon en toy, & aſſûrément perſonne ne le connoît mieux que moy ; mais comme tu as auſſi bien du mauvais, je réduis toutes mes reprimendes & tous mes conſeils, à te prier d'employer tes principales attentions pour connoiſtre ce mauvais, & tes principales occupations pour le corriger. Voilà tout ce que j'ai à redire. Je pourrois entrer là-deſſus dans un détail ; fais-le toi-même. Si tu t'appliques,

comme je t'en prie, à te bien connoiſtre, tu t'en acquitteras beaucoup mieux que je ne pourrois faire.

Dans tout ce que tu as lû de cet Ouvrage, & dans le peu que tu vas lire, & que je t'adreſſe, cherche ce qui peut t'être utile, & tâche d'en profiter; c'eſt le plus grand plaiſir que tu me puiſſe faire, car rien ne m'intereſſe plus que ta perfection, puiſque je ſuis

Vôtre, &c.

L.

ENFIN.

(197.) A *Renard endormi, il ne luy vient rien dans la gueule*, dit un Proverbe.

On dit, & il est vray, que les Proverbes sont fondez sur l'experience. Helas! celuy-cy, dans son expression grossiere, ne se trouve que trop vray! Que de gens nous voyons tous les jours, qui n'ont pas dequoy vivre, parce qu'ils n'ont pas voulu travailler! Avec l'oisiveté, on ne gagne point de bien, & on n'a pas la force de deffendre celuy qu'on possede. Un fainéant ne manque pas pourtant de se plaindre de la fortune, quand il est dans la

misere; mais il ne met pas pour cela la main à l'œuvre. Aussi se rit-elle de ses larmes & le laisse tel qu'il est. Les Paresseux, les Ignorans & les Etourdis mettent d'ordinaire sur le compte de la fortune ou des influences des Astres, les disgraces qui leur arrivent; quoiqu'ils soient eux-seuls responsables de ces évenemens, parce qu'ils ne veulent pas agir; ou parce qu'ils ne sçavent comment il faut agir; ou parce qu'ils agissent sans attention & sans prudence.

(198. Il y a une Maladie que les Medecins appellent *Pica*; voici en quoi ils la font consister; c'est, disent-ils, un appetit dépravé qui fait desirer des choses absurdes & incapables de nourrir, comme des charbons, des cendres, du plâtre, du sel, de la chaux, de la craye, du vinaigre, du poivre, & autres sem-

blables; il vient, ajoûtent-ils, des mauvais levains de l'estomach, & quelquefois, d'un dereglement d'imagination.

A considerer le goût de bien des hommes & de bien des femmes en fait d'amitié & d'amour, on peut soûtenir que le *Pica* est beaucoup plus commun qu'on ne pense; j'en ferois convenir, s'il m'estoit permis d'en rapporter, avec leurs circonstances, les exemples que j'ay vûs, que j'ay lûs, & dont j'ay entendu parler; mais j'aime mieux me taire, que de causer du chagrin aux uns en faisant rire les autres. Je me contente de dire, à ce propos, que j'ay remarqué bien des fois, qu'il n'y a si vilaine étoffe qui ne trouve des gens pour l'acheter & s'en faire honneur, comme d'une vraye parure.

(199.) Une Dame qui aimoit

passionnément les chiens, en ramassoit partout où elle en trouvoit, & se faisoit un plaisir & comme une espece de charité d'apprendre à chacun un Metier; par exemple, à apporter, à danser, à se tenir couché comme mort, autant de tems qu'elle vouloit; à abboyer un certain nombre de fois, à la prononciation de quelques mots; à sauter pardessus un bâton, ou dans plusieurs cercles; à marcher sur les deux jambes de derriere, un chapeau sur la teste, & à oster ce chapeau à propos, &c.

Quand elle les croyoit bien instruits, elle leur attachoit au col un billet qui contenoit ce qu'ils sçavoient faire; puis les mettoit à la porte; dans l'esperance qu'ils trouveroient Maîtres pour les nourrir, en faveur de ce qu'ils avoient appris. En

effet, ils ne reſtoient pas long-tems ſur le pavé, ſans trouver condition.

Il eſt à ſouhaiter que certains Peres extrêmement durs & avares, faſſent pour leurs enfans, ſelon leur état, ce que cette Dame faiſoit pour ces chiens.

(200.) Je liſois il y a quelque tems dans le Journal des Sçavans du Lundy 30. Mars 1722. cecy tiré de l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences de 1718.

„ Le Ciron & la Mitte de Fro-
„ mage ſont les plus petits ani-
„ maux qu'on puiſſe diſtinguer
„ à la ſimple vûë. M. de Male-
„ zieux, de l'Académie des
„ Sciences, par le ſecours de
„ ſon Microſcope, en a décou-
„ vert qui ſont vingt-ſept mil-
„ lions de fois plus petits qu'une
„ Mitte; ce qu'il a prouvé par le

„calcul geometrique de l'augmentation que cet instrument
„cause aux objets.

Dans cet animal qui est vingt-sept millions de fois plus petit qu'une Mitte, que de parties differentes en fonctions pour le faire subsister ! Oh, abîme, où nous nous perdons en voulant y penetrer pour sonder la profondeur de la puissance de Dieu. Si nous en voulons sortir pour monter jusques où cette même puissance peut nous porter ; Oh ! abîme d'élevation qui nous feroit tourner la teste en chemin ! Oh ! mon Dieu, me voyant sur le point d'estre englouti par ce nombre innombrable de créature, je me refugie dans vôtre sein ; car je me perdray, si vous ne me sauvez.

Fin du dernier Tome.

De l'Imprimerie de la Veuve JOLLET.

Maggs
23. 4. 90
2 vols
[VOLTAIRE]

